



Général de la guerre froide et de la paix :

Richard Evraire

Identité, éducation et leadership franco-ontarien dans
les Forces armées canadiennes (1954-1997)

par Roch Legault

Général de la guerre froide et de la paix : Richard Evraire

Identité, éducation et leadership
franco-ontarien dans les Forces
armées canadiennes (1954-1997)

Général de la guerre froide et de la paix : Richard Evraire

Identité, éducation et leadership
franco-ontarien dans les Forces
armées canadiennes (1954-1997)

Roch Legault



CANADIAN DEFENCE ACADEMY PRESS

Tous droits réservés © 2013, Sa Majesté la Reine du chef du Canada, représentée par le ministre de la Défense nationale.



Presse de l'Académie canadienne de la Défense

C.P. 17000, Succ. Forces

Kingston (Ontario) K7K 7B4

Cet ouvrage a été réalisé pour la Presse de l'Académie canadienne de la Défense par le Bureau de publications de la 17^e Escadre Winnipeg.

WPO30923

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Legault, Roch, 1960-

Général de la guerre froide et de la paix : Richard Evraire : identité, éducation et leadership franco-ontarien dans les Forces armées canadiennes (1954-1997) / Roch Legault.

Publié en collaboration avec: 17^e Escadre Winnipeg.

Publié par: Académie canadienne de la défense.

Également disponible sur l'Internet.

Comprend des références bibliographiques et un index.

ISBN 978-0-660-20869-5

No de cat.: D2-321/2013F

1. Evraire, Richard. 2. Généraux--Canada--Biographies. 3. Canada --Forces armées--Biographies. 4. Canada. Forces armées canadiennes --Biographies. I. Académie canadienne de la défense organisme de publication II. Canada. Forces armées canadiennes. Escadre, 17^e organisme de publication III. Titre. IV. Titre: Richard Evraire : identité, éducation et leadership franco-ontarien dans les Forces armées canadiennes (1954-1997).

U55 E97 L44 2013

355.0092

C2013-980068-9

Imprimé au Canada.

1 3 5 7 9 10 8 6 4 2

Les opinions exprimées dans la présente publication sont celles de l'auteur et ne reflètent pas nécessairement les opinions, politiques ou positions du gouvernement du Canada, du ministère de la Défense nationale, des Forces canadiennes, ni de leurs unités ou organisations subordonnées.

Remerciements

Nous aimerions remercier la Presse de l'Académie canadienne de la Défense et le Bureau de publications de la 17^e Escadre Winnipeg qui ont rendu possible cette publication. Nous voudrions aussi saluer la contribution de nos formidables assistants de recherche : Philippe Hudon et Sophie Perrad. Enfin, nous tenons aussi à remercier tous ceux qui, comme Richard Evraire, ont œuvrés au sein des Forces canadiennes à préserver les démocraties occidentales, à maintenir la paix et à moderniser les institutions au service de la défense du pays.

Préface

Le lieutenant-général (à la retraite) Richard Evraire est un officier de grande marque que je respecte et que j'admire depuis le premier jour que nous nous sommes rencontré, lui comme membre fier et dévoué du Royal 22^e Régiment et moi comme jeune pilote d'hélicoptère.

Richard a toujours été le grand « gentleman » à tous les niveaux et dans toutes les circonstances. Il a constamment fait preuve d'un grand sens de l'organisation opérationnelle, d'une énorme capacité intellectuelle ainsi que d'un leadership et d'un sens éthique exemplaire.

L'application de ces qualités lui ont assuré le succès total dans toutes ses entreprises, en particulier en déploiement dans des missions du maintien de la paix dans des zones difficiles et contestées et dans de nombreux postes de grande responsabilité au Canada et à l'étranger. Richard s'est aussi mérité le plus haut respect de ses pairs pour le leadership qu'il a démontré aussi bien que pour l'éducation et le transfert de connaissances qu'il a assuré en tant que commandant du Collège militaire royal de Saint-Jean et du Collège de la défense de l'Organisation du traité l'Atlantique Nord (OTAN) à Rome.

Pendant tout ce temps, il n'a jamais oublié ses racines francoontariennes et il ne s'est jamais laissé dissuader par son statut de francophone minoritaire parmi ses confrères québécois au sein du Royal 22^e Régiment. Le résultat a été l'accomplissement d'une carrière militaire des plus distinguées pendant tout près de quatre décennies et l'assurance qu'il sera toujours reconnu comme l'un des grands leaders francophones de la deuxième moitié du vingtième siècle et de la guerre froide.

Le lieutenant-général (à la retraite) Evraire a continué à supporter pleinement les Forces canadiennes depuis la fin de sa carrière militaire, étant aujourd'hui le Président du Conseil des gouverneurs du Collège militaire royal de Saint-Jean et le Président de la Conférence des Associations de la défense (CAD) depuis plus de dix ans maintenant. Son influence à la tête de ses organisations si distinguées et son opiniâtreté à souligner l'importance d'utiliser les deux langues dans toutes leurs activités et publications sont hautement respectés, et font preuve d'un homme dévoué et passionné qui mérite une place d'honneur dans l'histoire militaire du Canada.

C'est un grand privilège pour moi de pouvoir souligner les nombreux accomplissements et les succès de ce grand homme. Et je me compte très privilégié d'être parmi son grand cercle d'amis et de connaissances professionnelles.

Raymond Henault
Général (à la retraite)
Ancien Chef d'état-major de la Défense et
Ancien Président du Comité militaire de l'OTAN
Octobre 2012

Avant-propos

Je vous présente le livre *Général de la guerre froide et de la paix : Richard Evraire – Identité, éducation et leadership franco-ontarien dans les Forces armées canadiennes (1954-1997)*. Cette nouvelle publication de la Presse de l'Académie canadienne de la Défense (ACD) offre une perspective intéressante puisqu'elle discute du lieutenant-général à la retraite Richard Évaire, un francophone, tout en étant écrite en français par l'auteur Roch Legault. Ceci permet à la fois de discuter de la culture française au Canada imbibée dans cette biographie, et du contexte militaire canadien auquel le lieutenant-général a contribué.

L'histoire des carrières des généraux de l'armée canadienne de diverses époques peut amener des éclairages divers sur le leadership. Dans le cas du lieutenant-général (à la retraite) Richard Evraire, cette carrière particulière se déroule dans la déjà lointaine, dans les esprits du moins, guerre froide. Le leadership nécessaire durant ces longues années de préparation et d'exercices, mais aussi de maintien de la paix, différait en certains points sur celui de la période de notre histoire immédiate d'intenses déploiements en zone de combat. Par contre, il est semblable à bien des égards. Le défi de la conservation des traditions et des compétences au milieu des adaptations nécessaires et des rôles divers que doivent jouer les officiers des Forces armées canadiennes se trouvent au cœur du récit présenté ici. C'est ce jeu de comparaison, de compréhension et d'analyse qui enrichie et nourrit notre réflexion en vue de la pratique de l'excellence. Ceci afin de mener au mieux les hommes et les femmes des Forces armées canadiennes.

Si cet ouvrage est à propos du professionnalisme des armes car il traite d'éducation militaire, d'entraînement, de préparation, des promotions et des missions, il nous révèle aussi beaucoup sur l'identité. Ce livre ajoute donc une page à l'histoire, déjà riche, du leadership canadien-français. Mais il nous rappelle également que les Forces armées canadiennes, tout comme le reste du pays, sont appelées à grandir de plus en plus dans la différence et dans le respect de la différence.

La Presse de l'ACD est toujours à la recherche de manuscrits rédigés en français afin de grandir sa collection de publications destinées

aux francophones. Nous sommes surtout intéressés aux ouvrages qui discutent de la culture militaire française du Canada. Si vous avez des manuscrits à soumettre ou des commentaires sur le présent livre, svp n'hésitez pas de me contacter.

Dr. Bill Bentley
Lieutenant-Colonel (à la retraite)
MSM, CD, PhD
Rédacteur en chef
Presse de l'ACD

Table des matières

Introduction	1
<i>Les biographies militaires: un peu d'historiographie</i>	7
Chapitre 1 - Le commencement : Ottawa, Canada	
<i>Le moule familial : harmonie et paix</i>	11
<i>Le milieu : les cadres et l'ordre</i>	13
<i>Amour et identité</i>	19
Chapitre 2 - La formation universitaire initiale	23
<i>Le Collège militaire royal de Saint-Jean</i>	23
<i>Identité et amour</i>	27
<i>Le Royal Military College de Kingston</i>	29
Chapitre 3 - L'officier subalterne	33
<i>La découverte de l'Europe : major en Allemagne</i>	38
<i>L'apprentissage du leadership</i>	41
<i>Les premiers pas au Quartier général de la Défense nationale</i>	43
<i>La vie régimentaire, la vie familiale</i>	45
Chapitre 4 - L'officier supérieur	47
<i>Mission de maintien de la paix</i>	47
La mission au Cachemire : le contexte	47
Préparation et déroulement de la mission	52
Les relations humaines	55
<i>Prendre le commandement de son régiment :</i>	
<i>le leadership en question</i>	57
<i>Identité et langue</i>	61
<i>Le commandement de son alma mater</i>	63
Leadership par l'exemple et l'expérience	68
<i>L'identité et la vie de couple</i>	70

Chapitre 5 - L'officier général	75
<i>Une autre mission de paix</i>	75
L'identité en question	76
Le décalage social et l'impératif de la mission	78
<i>Général au Quartier général de la Défense</i> <i>(directeur des services de gestion)</i>	80
<i>Face à face avec l'Ours</i> <i>(Commandant de la brigade canadienne en Allemagne)</i>	81
Contexte historique	81
La mission	84
<i>Aux commandes du Collège d'état-major de l'armée</i>	88
L'identité et les valeurs	92
<i>Stratégie et bureaucratie au Quartier général de la Défense</i>	93
<i>Au Quartier général de l'OTAN</i>	97
Contexte historique de l'OTAN	98
<i>L'identité et la famille</i>	105
<i>Le Collège de la Défense de l'OTAN : pour dernière mission,</i> <i>poursuivre la mission éducative</i>	107
Chapitre 6 - Homme d'action et production intellectuelle	113
Conclusion	119
<i>Identité</i>	119
<i>Stratégie</i>	122
<i>Éducation professionnelle</i>	122
<i>La place d'Evraire dans l'histoire des</i> <i>Forces armées canadiennes</i>	124
Biographie de l'auteur	129
Sources, ouvrages et articles cités	131
Index	139

Introduction

Aussi bien allez directement au but. Pourquoi une biographie du lieutenant-général à la retraite Richard Evraire? Pourquoi lui plutôt qu'un autre? Cette introduction s'attache à en fournir la réponse. Celle-ci n'est pas simple mais elle n'est pas non plus simplette. Notre ouvrage n'a pas pour but d'introniser un autre général au temple des héros de guerre avec tout ce que cela implique de simplification et de falsification de l'histoire. Une telle entreprise risquerait, comme les autres du genre, une injustice profonde pour les autres officiers et les militaires de tous rangs et de tous les temps.

Pendant les guerres mondiales, la première et la seconde, les officiers canadiens-français du grade de général ne furent pas nombreux. Le sujet a été traité ailleurs¹. Le premier commandant des forces canadiennes fut le général Jean-Victor Allard, nommé en 1968 chef d'état-major de la Défense. C'était en fait une révolution pour Ottawa. Il était le premier francophone né au pays qui pouvait s'enorgueillir de commander les forces armées du pays depuis la Nouvelle-France et Rigaud de Vaudreuil. À la suite d'Allard, plusieurs officiers francophones allaient suivre ses traces et occuper des positions déterminantes dans la hiérarchie militaire canadienne. Ils avaient dorénavant le pouvoir de remodeler l'institution selon de nouvelles avenues, de nouveaux modèles, de nouvelles valeurs et de nouvelles ambitions. Richard Evraire était de ceux-là. Il s'agit ainsi d'une nouvelle élite militaire canadienne française qui s'affirme comme telle à partir des années 1960 et qui tente de s'acquitter de ses tâches en matière de défense et de sécurité du pays.

Cependant avant l'action et l'adhésion à un groupe, il faut évidemment prendre conscience de son identité. Pour Evraire, ce ne fut pas chose facile. De cette façon, Evraire fut canadien, canadien-français, un Canadien français d'Ottawa, francophone, sans doute franco-ontarien après sa carrière, mais il ne fut jamais québécois. Il ne pouvait l'être. Au contraire de plusieurs collègues francophones, cette option identitaire, certes problématique au sein de l'institution militaire canadienne, ne s'offrait pas à lui. S'il se trouvait à l'abri du choix déchirant de tenter de vivre sa québécoisité à l'intérieur des forces canadiennes, il allait devoir assumer son rôle de « minoritaire ». Evraire

Introduction

allait faire partie à la fois de la minorité chez les Canadiens parce qu'il avait choisi d'être francophone et chez les francophones, minoritaire aussi parce qu'il ne venait pas du Québec. Il faut se méfier de certaines interprétations de la grande histoire nationale ou celle des groupes sociaux car elles ne sont que caricatures, un schéma qui masque les contours, un modèle qui permet des interprétations rapides. L'histoire d'une seule personne, homme ou femme, peut diverger des modèles.

Il s'est trouvé quand même une identité plus facile à assumer pour Evraire que celle de l'ethnicité. En effet, l'identité militaire pour le militaire de carrière canadien après la Deuxième Guerre mondiale est en soi une forte identité au Canada. Non pas qu'il s'agit d'une personnalité qui jouit d'un prestige social envieux comme celle de la profession de médecin par exemple, mais plutôt que dans cette profession l'attache au pays entier et non à un lieu particulier est forte. En effet, le militaire a peu de temps pour développer un amour d'une région géographique; son identité n'a pas d'assise géographique autre que le Canada entier. Lui et sa famille déménagent à tous les trois ans (et quelquefois encore davantage) pendant toute sa carrière. Le Canada suit en cela la vieille politique de l'armée britannique établie au XVIII^e siècle qui, pour briser l'enracinement de ses troupes en Amérique pendant les longues missions de garnison et les désertions qui l'accompagnaient, forçait une rotation de ses troupes. On ne voulait pas que le soldat adopte une autre identité ou une autre patrie. Sa loyauté devait sans hésitation être dirigée envers son régiment, son armée, sa patrie et, enfin et surtout, son roi. Ce qui est donc certain c'est que Richard Evraire a comme identité celle de militaire canadien. Un militaire qui est aussi à l'aise dans la ville de Québec que dans la ville de Victoria située à l'autre bout du pays. Une aisance pareille peut être réclamée par peu de gens au pays.

L'histoire de la carrière militaire du général Evraire a ceci de particulier qu'elle prend place au milieu de la longue guerre froide. Une guerre où la bataille et les affrontements armés n'ont pas eu leur place entre les grandes puissances. Une étrange période de paix où les différends entre les deux grands blocs, capitaliste et socialiste, étaient menés par procuration. Le sang versé l'était dans des conflits locaux dans lesquels intervenaient les grandes puissances pour appuyer une faction ou un pays opposés; un peu à l'image des divinités de l'Olympe qui

s'interposent dans les guerres des hommes dans la mythologie antique. Les États-Unis soutenaient aussi une coalition, l'Organisation du traité de l'Atlantique nord, contre l'Union soviétique et son Pacte de Varsovie. Cette longue période, qui s'étend grosso modo de 1947 à 1989, aura des effets profonds sur l'organisation militaire canadienne. Sous le parapluie américain, sous celui aussi de l'arme nucléaire, l'armée, et les forces armées canadienne en général, « retourneront à leur rôle de garnison » et d'attente, qui était le leur avant la Seconde Guerre mondiale. Cependant, œuvrer au temps de la Bombe, de sa menace et de sa doctrine de dissuasion qui finit par couvrir une bonne partie de la vie active d'Evraire, favorise une approche intelligente de la guerre. Les occasions des opérations de combat tactique moins nombreuses forcent les forces armées à valoriser un peu plus et à récompenser en son sein la réflexion et la pensée. Les débats entourant l'arme nucléaire sont d'abord réalisés par des politologues et d'autres civils. Mais les militaires ne se sont quand même jamais vus couper des considérations, des scénarios et des décisions liés à l'arme absolu, loin s'en faut. La matière grise et les perspectives stratégiques et de grande stratégie priment alors.

L'histoire du général Evraire est donc celle d'un soldat qui œuvre durant toute sa carrière active dans une « période de paix » paradoxalement forcée par la guerre froide. Lorsque cette période tire à sa fin, lorsque les missions de maintien de la paix deviennent des missions pour rétablir la paix entre factions belligérantes, Evraire est en Europe. La carrière militaire s'étend de son enrôlement en 1954 jusqu'en 1998. La guerre de Corée est terminée lorsque Evraire obtient son brevet d'officier. La guerre froide aussi lorsque sonne l'heure de la retraite. Le plus grand conflit armé de cette période a été la première guerre du Golfe où le Canada a joué un rôle assez effacé. Les combats sont absents de cette carrière militaire comme pour la plupart de ses contemporains. Force est d'admettre que cela aura un impact non seulement sur l'histoire de Richard Evraire mais aussi sur celle du pays. Ces circonstances particulières seront fondamentales pour distinguer le Canada de son puissant voisin américain de même que les militaires canadiens des militaires de l'oncle Sam. Ces derniers sont plus fortement impliqués dans la guerre de Corée et dans celle du golfe, sans compter bien entendu la guerre du Vietnam. C'est de cette dernière guerre que nous vient la caricature hollywoodienne du guerrier américain, Rambo,

Introduction

rien de plus distant de la personnalité de notre personnage. Il faut remarquer également que le général Evraire n'a pas plus de ressemblance avec le général américain Patton, modèle des amateurs de guerre et d'une certaine partie de la profession militaire pour son agressivité, sa rudesse et son image anti-intellectuelle.

Plus généralement, cette armée canadienne des années de l'après-guerre de Corée et des décennies subséquentes a deux raisons d'être profondes. L'une concerne la conservation, la seconde a trait à l'adaptation. L'armée se doit d'abord de préserver le savoir-faire acquis durant les guerres mondiales du vingtième siècle et la guerre de Corée. Il s'agit de conserver un niveau élevé de professionnalisme, diraient les gens du service. Tout ce temps passé à l'entraînement, cette priorité, quelquefois difficile à comprendre pour la sphère civile canadienne, de la parade au tir, en passant par les dîners régimentaires, les règlements de vérification de dépenses et la rédaction des rapports d'évaluation du personnel, constitue le décor principal de la carrière d'Evraire jusqu'à la fin des années quatre-vingts que nous ne pourrions ignorer mais qui ne peut pas être décrit tant il est fastidieux. Il n'en forme pas moins le quotidien du métier des armes : être entraîné puis à son tour, entraîner les autres.

L'armée est aussi engagée profondément dans un univers constant de ses modalités appréhendées du combat, scandées par la technologie et la science. La période de la guerre froide est constituée d'une constante course à l'armement qui demande de rapides adaptations. D'un côté, une course à l'arme ultime qui change les conditions générales non seulement de la conduite de la guerre mais la nature même de la guerre. Les découvertes scientifiques pavent la voie à des armes de plus en plus sophistiqués qui risquent de ruiner la planète entière. De l'autre, la course à l'armement dit conventionnel, qui concerne plus directement les troupes de terre. De l'arme d'assaut personnel jusqu'au système de défense anti-aérien que le génie et les percées technologiques se plaisent à réinventer. Le professionnalisme et le métier des armes de la guerre froide pour un officier militaire canadien comme Richard Evraire signifie donc de préserver simultanément les acquis des connaissances du combat passé et d'insuffler les changements nécessaires à une organisation militaire pour faire face à la science et la technologie du camp soviétique. Evraire n'est pas un guerrier, un

milicien, un réserviste, un mercenaire ou un partisan mais un militaire de carrière à l'image de ses ancêtres des siècles passés, héros de batailles qui peuplent toujours notre imagination.

Pourquoi alors s'arrêter à parler d'un militaire qui ne possède pas de laurier issu de bataille épique? C'est parce que depuis l'avènement des troupes militaires régulières nationales au XVII^e siècle, le militaire se prépare, s'entraîne, se conditionne pour la guerre et les batailles à venir. Le plus clair de son temps se passe à la préparation plutôt qu'à la pratique du combat. Il est donc légitime de faire une biographie d'un officier qui n'a pas connu la bataille. En réalité, le public et les habitués de l'histoire bataille, grand friands des duels et des héros, ont déterminé le genre de la biographie des leaders militaires : pas les historiens. Ils se sont bien plus intéressés à un Montgomery qu'à son supérieur et artisan de la grande stratégie du Royaume-Uni contre les Nazis durant la Seconde Guerre mondiale, Allan Brook. On pourrait dire la même chose des généraux Patton et Eisenhower aux commandes des troupes américaines en Europe que de leur supérieur Marshall, demeuré à Washington occupé à faire les plans de guerre et à procurer à ses généraux les moyens de la victoire tant en matériel, en approvisionnement, qu'en homme. Ce sont les généraux de théâtres qui ont la cote de popularité auprès du public, le général à la tête de ses troupes, celui qui les mènent à la bataille. Il s'agit pourtant d'une vue tronquée de la réalité. En effet, la préparation des troupes, leur ravitaillement, le plan général de la guerre, la coordination des armes, la lutte contre les politiciens pour obtenir les ressources sont tous des réalités qui précèdent les batailles et les victoires. Elles sont menées par des généraux qui n'ont pas toujours la chance de se retrouver sur un champ de bataille ou le talent pour le faire. Si elles ne sont pas plaisantes à raconter, ces différentes fonctions du général sont tout aussi essentielles à la victoire, au professionnalisme et au leadership des armées que de mener des troupes à l'assaut des positions ennemies.

Richard Evraire n'a pas appliqué de stratégie à partir d'un quartier général ni employé de tactique le menant à la victoire sur un champ de bataille, pas plus d'ailleurs que les collègues canadiens de sa génération. Il a quand même participé activement à la préparation des hommes ainsi qu'à l'étude et à l'obtention du matériel pour y arriver s'il fallait en venir à cette extrémité. Il a plutôt mené plusieurs

Introduction

combats afin de faire triompher l'idée du savoir dans les forces canadiennes : sa préservation et sa diffusion. L'éducation est un vieux combat dans les armées. L'armée canadienne, sans être réfractaire à l'idée d'une formation générale chez ses officiers à travers son histoire, a privilégié l'approche de former ses cadres en leur faisant subir un endoctrinement et en les instruisant au métier des armes d'abord. S'il restait quelques ressources dans des coffres pas toujours bien garnis, une instruction plus complexe et une éducation étaient envisagées. La tendance était encore, même après la Deuxième Guerre mondiale, que les officiers aillent quérir eux-mêmes l'éducation à l'extérieur de l'institution militaire. Après tout, le corps des officiers canadiens ne provenait-il pas des classes sociales privilégiées de la société canadienne? L'enseignement technique supérieur, celui du génie par exemple, a été pris en charge par les militaires canadiens très tôt, dès 1876, par la création du *Royal Military College of Canada* à Kingston en Ontario. Quelques efforts furent entrepris au même moment afin d'aider ces jeunes officiers à acquérir le complément de connaissances sociales nécessaire pour devenir un véritable *gentleman* par des cours d'histoire ou de langues. L'enseignement technique a gardé sa priorité par la suite. La lutte pour une reconnaissance de l'éducation et pour son développement intégral a fait partie de la vision stratégique du général Evraire. Il a déployé des efforts constants dans cette direction. Cette priorité lui venait simplement du constat qu'il n'avait jamais été préparé adéquatement avant d'entreprendre ses affectations, à part celles qui auraient pu nécessiter le combat. Au total, ce fut une carrière militaire marquée avant tout au coin d'un « déficit de connaissance » tenace : c'est du moins la conclusion que va établir l'homme au sujet de toutes ces années passées dans l'uniforme canadien.

Dans la grande perspective de l'histoire militaire du Canada et de celle des Forces canadiennes, l'implication majeure du pays dans la guerre en Afghanistan aura un impact à long terme sur le corps des officiers. L'expérience acquise lors des opérations de combat de l'armée changera à coup sûr les mentalités des dirigeants présents et ceux qui veilleront à assurer le leadership de demain. L'armée canadienne est donc à un autre de ces moments charnières de son histoire. Un paradigme nouveau s'installe petit à petit dans l'art d'être militaire, officier et général au Canada. L'armée était déjà appelée à changer structurellement depuis la fin de la guerre froide. Le rythme, la nature

et les projets d'acquisition des opérations actuelles, conditionnée par les opérations sur le terrain en Afghanistan comme jamais depuis la guerre de Corée et peut-être depuis la Seconde Guerre mondiale, ont précipité le mouvement. Dans un futur pas très lointain, journalistes, commentateurs, analystes et autres *think tanks* n'auront de cesse à faire oublier l'ancien leadership. Ils feront apparaître les ruptures et les ajustements à opérer plutôt que de tenter de saisir les continuités toujours existantes et s'assurer de changements véritables, pertinents et globaux. Comme un effet domino, à l'intérieur même de la structure militaire, les expériences de combat seront les plus récompensées alors que les expériences des missions de maintien de paix et les autres tâches remplies par les militaires et marins seront moins valorisées. Avant que l'histoire des nouveaux temps de l'armée canadienne ne s'écrive, il faut rappeler le temps, les valeurs, les mérites et les caractéristiques de la carrière militaire du temps du maintien de la paix et de la guerre froide². C'est un peu poussé par cette urgence qu'il faut débiter l'écriture de cette histoire. Une entreprise certes délicate car faire la biographie d'une personne toujours vivante, et des principaux acteurs qui l'ont entouré durant sa carrière militaire, c'est risquer un choc des interprétations : ceux des acteurs et de l'historien.

Les biographies militaires : un peu d'historiographie

La biographie militaire est l'un des tout premiers genres de l'histoire. L'histoire des guerres et des chefs qui les menaient a été racontée puis fixée par écrit dans la Grèce antique déjà. La plus importante bibliothèque universitaire au Canada, celle de l'Université de Toronto, ne compte pas moins de 721 titres qu'elle juge commode de ranger sous la rubrique des biographies d'officiers généraux en 2011. Quant à elle, la bibliothèque du Congrès à Washington affiche un nombre astronomique de titres en plusieurs langues pour les biographies militaires : 6 701, de Saint-Exupéry à Gengis Khan en passant par Patton!

Les biographies de militaires canadiens sont à l'image de celles des autres pays anglo-saxons. C'est souvent la demande du marché qui oriente les choix des personnes étudiés. Ce sont les personnes qui ont fait l'histoire, nous assure-t-on péremptoirement. Mais qu'en est-il des autres? L'histoire sociale se charge de nous dépeindre des portraits de groupe sans doute trop souvent émaillés de chiffres et de tableaux

Introduction

mais qui fournit tout de même plusieurs explications du passé. Toutefois, sa lecture indigeste rend difficile d'apercevoir les visages, histoire décharnée diraient certains, et de saisir toute la complexité de chaque destinée. Heureusement, récemment, des biographies sont venues faire connaître des personnes qui n'appartenaient pas déjà à la mythologie historique³.

Au Canada français, le genre biographie a droit de cité dans les librairies depuis longtemps. Il se trouve même à part sur les rayons ou dans les rubriques internet d'achat en ligne. L'histoire militaire a connu plus d'aléas. Le conservatisme qui souffle sur nos sociétés l'a rendu soudainement plus acceptable après une longue traversée du désert depuis les années soixante. Trois ouvrages en particulier ont retenu notre attention.

La biographie de Serge Bernier, publié comme mémoires du général Jean Allard a marqué un tournant important de la biographie militaire⁴. Le livre raconte comment l'homme, un officier au Royal 22^e Régiment durant la Seconde Guerre mondiale, est arrivé à se hisser au sommet de la hiérarchie. Écrit dans un style accessible et pas uniquement pour les militaires de carrière, le récit fait aussi grand cas de la lutte pour le bilinguisme dans les Forces canadiennes. L'intéressant travail d'Hélène Pelletier-Baillargeon présente Olivar Asselin en deux tomes, dont le second exclusivement consacré à son expérience de la Première Guerre mondiale⁵. L'originalité de ce travail est de faire connaître la vie martiale d'un homme bien plus connu pour en être un de lettres et un penseur. Enfin, le dernier ouvrage qui nous a amené à tourner notre regard vers la vie d'un général canadien francophone est celui de Carol Off, dont le titre original est *The Lion, the Fox and the Eagle : a Story of Generals and Justice in Yugoslavia and Rwanda*⁶. Ce livre d'une journaliste trace le portrait de trois personnages importants de la fin de la guerre froide œuvrant sur la scène internationale, dont deux généraux. L'un canadien-français, Roméo Dallaire, y est décrit comme un homme qui possède une culture de commandement quelque peu différente de sa contrepartie anglophone, le major-général Lewis McKenzie. Notre travail se veut dans le prolongement de ces trois livres car Evraire a pratiqué un leadership particulier, n'a pas eu peur de s'afficher comme penseur et s'est présenté comme défenseur des Canadiens français au sein des Forces armées cana-

diennes.

Cette biographie s'inscrit donc dans le prolongement de nos travaux passés et de notre enseignement au Collège militaire royal du Canada. Elle se situe dans le prolongement de l'histoire des officiers des troupes de la marine au Canada après la Conquête britannique que nous avons entrepris il y a longtemps⁷. Une collection d'article a vu le jour par la suite sur le thème du leadership canadien-français à travers l'histoire depuis ses origines jusqu'à nos jours⁸. Richard Evraire comme général canadien et leader militaire poursuit cette histoire que nous avons débuté à raconter et à laquelle manque encore bien des éléments essentiels.

Notes

1. Pour établir les faits et pour une tentative d'explication de la place des Canadiens français dans les forces armées du Canada en général voir l'ouvrage en deux parties de Jean Pariseau et Serge Bernier, *Les Canadiens français et le bilinguisme dans les forces armées canadiennes, tome 1 (1763-1969) : le spectre d'une armée bicéphale, tome 2 (1967-1987) : langues officielles : la volonté gouvernementale et la réponse de la Défense nationale*, Ottawa, Service historique de la Défense nationale, 1987-1991.
2. Un premier ouvrage, à notre connaissance, est paru avec ces mêmes préoccupations. Terry « Stoney » Burke, *Cold War Soldier. Life on the Front Lines of the Cold War*, Toronto, Dundurn Press, 2011.
3. Parmi les monographies les plus récentes, mentionnons celles de Doug Delaney, *The Soldiers' General: Bert Hoffmeister at War*, Vancouver, UBC Press, 2006; John Grodzinski sur George Prevost (à paraître), Jean Lamarre, *D'Avignon, médecin, patriote et nordiste*, Montréal, VLB éditeur, 2009; Rémi Tougas, *Stanislas Tougas, 1896-1917. Un des plus grands cœurs du 22^e bataillon*, Sillery (Québec), Septentrion, 2005; Paul Douglas Dickson, *A Thoroughly Canadian General a Biography of General H.D.G. Crerar*, Toronto, University of Toronto Press, 2007; Jean-Louis Morgan et Linda Sinclair, *Ne tirez pas!*, Québec, Éditions de l'Archipel, 2008.
4. Jean V. Allard et Serge Bernier, *Mémoires du général Jean V. Allard*, Boucherville (Québec), Éditions de Mortagne, 1985.
5. Hélène Pelletier-Baillargeon, *Olivar Asselin et son temps*, Montréal, Fides, 2001.
6. Carol Off, *The Lion, the Fox and the Eagle : A Story of Generals and Justice in Yugoslavia and Rwanda*, Toronto, Vintage Canada, 2001.
7. Roch Legault, *Une élite en déroute. Les officiers canadiens après la Conquête*, Outremont, Athéna, 2002.
8. Roch Legault (dir.), *Le leadership militaire canadien-français : continuité, efficacité et loyauté*, Toronto, Dundurn Press, 2007; et en anglais Bernd Horn et Roch Legault (eds), *Loyal Service. Perspectives on French-Canadian Military Leaders*, Toronto, Dundurn Press, 2007.

Chapitre 1

Le commencement : Ottawa, Canada

Le moule familial : harmonie et paix

Contrairement à certaines croyances, alimentées par les films hollywoodiens, le milieu familial d'un général n'a pas à être... spartiate. Richard Evraire est plutôt bien entouré dans son enfance¹. Ses parents veillent de près sur lui, sa sœur et ses deux jeunes frères. Ils ont un penchant pour les sports, les arts et certainement pour la vie communautaire et l'entraide. Evraire est né en 1938. Si la première lettre de son nom de famille ne porte pas d'accent, c'est que son père, Ernest junior, n'est pas « pure laine » et est plus confortable à parler anglais que le français. Ce dernier est issu d'un milieu mixte, de père francophone venu travailler à Ottawa à l'imprimerie nationale (aux presses nationales) avant de s'unir à la grand-mère de Richard, Helen Brooks, une canadienne d'origine irlandaise. Le milieu social de même que celui du travail de ce premier Evraire à Ottawa était anglais.

Le grand-père Ernest (senior) fait forte impression sur l'enfant. Non seulement est-il arbitre dans une ligue de baseball « internationale », il est aussi magicien! Quel bonheur de pouvoir fouiller dans les instruments de scène du grand-père dans le grenier de la maison de la rue Laurier à Ottawa. Quelle fierté de pouvoir mentionner que grand-père dans ses parties qu'il arbitrait au parc Jacques-Cartier (du côté québécois de l'Outaouais) pouvait côtoyer les Babe Ruth et Lou Gehrig de ce monde comme en témoignait les photos. Le même personnage, pour ajouter à son aura, possédait une calligraphie divine, un véritable artiste des lettres qui impressionnait le petit-fils sur encore un autre plan. Il y a encore plus. Ernest faisait des compétitions de piste et pelouse et il aurait été un temps, du moins selon la tradition familiale, recordman du Dominion tout entier, sur 100 verges... autres temps, autres mesures!

Chapitre 1



Parents, grands-parents maternels, oncle et tante d'Evraire, Ottawa, vers 1937. De gauche à droite : Roland Vachon et sa femme Andrée Vachon (oncle et tante), Eva Vachon et Alexandre Vachon (grands-parents), Fernande Evraire et Ernest Evraire (parents).

Le père de Richard Evraire fait lui aussi de la course. Calme et discret, il a eu pour langue d'usage à la maison l'anglais (même si Ernest senior parlait encore le français avec son petit-fils) et va à l'école technique, le *Technical High School*, ou plus familièrement la *Ottawa Tech* de la rue Albert. Il est aussi musicien, et il se met au piano au temps des réunions de famille et d'amis. C'est le rôle qu'il se donne peut-être parce qu'il s'exprime moins bien en français qu'en musique. « Une ambiance familiale absolument sensationnelle » est d'avis Richard Evraire : beaucoup de monde, beaucoup de discussions, de débats, de chaleur. La joie de vivre francophone provient surtout du côté de la mère, complètement francophone, Fernande Vachon, l'aînée d'une nombreuse famille d'origine franco-ontarienne de Prescott-Russell, l'Est ontarien. Du côté de sa mère uniquement, Richard avait le privilège d'avoir 16 oncles et tantes! Cette convivialité se poursuivait au camp d'été passé à Rockland avec la famille étendue et d'autres familles avec qui les Evraire avaient su tisser des liens d'amitié. Richard a grandi au sein d'un véritable régiment!



Source : R. Evraire

Le père de Richard Evraire à l'entraînement, champ de tir Connaught, près d'Ottawa, 1944. Richard (6 ans) est devant, debout, chapeau sur la tête.

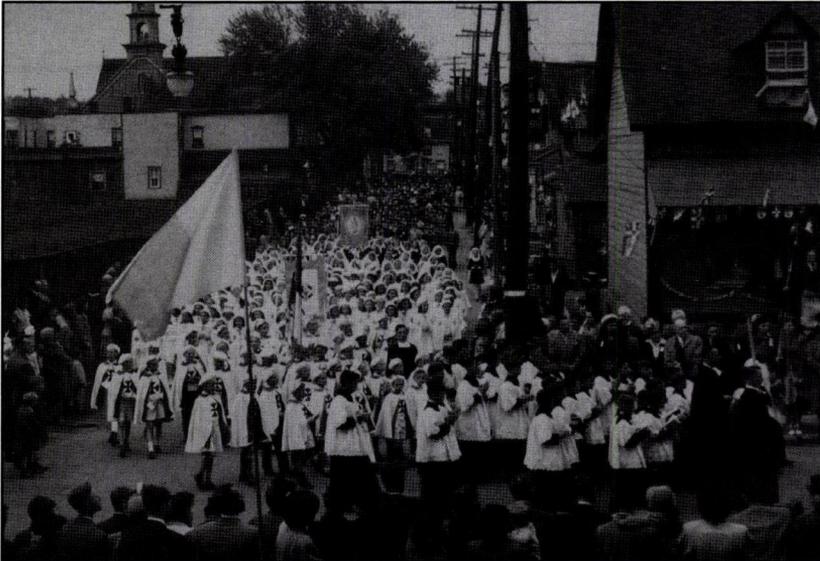
La mère de Richard est plutôt extravertie de caractère et elle sait créer une présence forte au sein du foyer même si elle occupe un emploi à temps plein à l'extérieur de celui-ci... cette dernière caractéristique constitue un cas rare, nous sommes au début des années 1950! Ce sont les jeunes femmes célibataires qui forment encore le gros de la force de travail féminine au Canada. Une bonne prend soin des enfants assez régulièrement, quatre en tout, Richard est le plus vieux. Le père, très pieux, débute ses journées à la messe, au travail ensuite et auprès des enfants pour l'aide aux devoirs enfin. C'est une présence tranquille et réconfortante. L'insistance du père quant à la maîtrise de l'anglais et du français parlé pour ses enfants ne se dément pas avec les années de même que l'encouragement à réussir dans ces domaines en classe. Richard Evraire a parfaitement compris le message.

Le milieu : les cadres et l'ordre

L'univers de l'enfance est souvent si petit géographiquement mais, au vrai, sans limite d'expansion car il nous habite tellement de l'intérieur au cours de notre vie. N'avons-nous d'ailleurs jamais cessé de le transporter partout avec nous par la suite? Celui de Richard Evraire se situe au centre-ville d'Ottawa, dans l'ouest de la rue Bayswater d'abord, mais vite se retrouve sur la rue St-Joseph puis Augusta. Non pas dans

Chapitre 1

le *Upper Town* ou le *Centre Town*² mais dans la « basse-ville », la partie de la ville serrée par l'avenue King Edward d'un côté et la rivière à l'est, de l'autre. C'est aussi un endroit nommé la paroisse Sainte-Anne. Depuis la lointaine Nouvelle-France, le lieu nommé d'habitation et d'appartenance des Canadiens français était la paroisse. On se connaît et reconnaît ainsi de la paroisse Sainte-Anne dans les années 1940 et 1950 encore à Ottawa.



Source: R. Evraire

Congrès marial à l'église Sainte-Anne, Ottawa, juin 1947.

Le clergé franco-ontarien, comme son pendant québécois, est particulièrement dynamique durant la période de l'enfance d'Evraire. Pour l'historien Choquette, il n'y a pas de doute : « La minorité française de l'Ontario est ... dotée d'un clergé zélé³. » L'action pastorale est doublée d'une action sociale intense : l'école bien sûr est catholique mais les loisirs, les sports, les activités culturelles sont aussi catholiques pour Evraire. La paroisse fut fondée en 1873 en étant détachée de celle de Notre-Dame⁴. La période de la petite enfance d'Evraire coïncide avec les manifestations les plus spectaculaires de l'histoire du prestige du clergé franco-ontarien d'Ottawa. L'archevêque Alexandre Vachon, ancien recteur de l'Université Laval, avait de grands projets pour Ottawa. On y tient le congrès marial international du 18 au 22 juin 1947 auquel assiste une dizaine de cardinaux et le premier ministre du Canada William Lyon MacKenzie King. Le défilé de clôture du 22

aurait attiré une foule de 200 000 personnes⁵. Un événement comparable pour Ottawa à seulement deux autres moments de son histoire : les célébrations du centenaire du Canada et celui de la visite du pape Jean-Paul II en 1984, selon un historien local⁶. La fête de la Saint-Jean-Baptiste est particulièrement réussie à la même époque, en 1949. À cette occasion, on avait voulu relever le profil de cette fête du côté ontarien que certains considéraient en perte de vitesse depuis 1940. Les autres années particulièrement réussies de la fête avec de grands déploiements ne se seraient déroulés qu'en 1913 et 1935 selon un historien local⁷. Ces manifestations impressionnent le petit Richard au moment même où elles se produisent. De plus, elles trouvent leur voie dans l'album photo familial et en imprègne ainsi durablement le patrimoine des Evraire comme d'autres franco-ontariens.

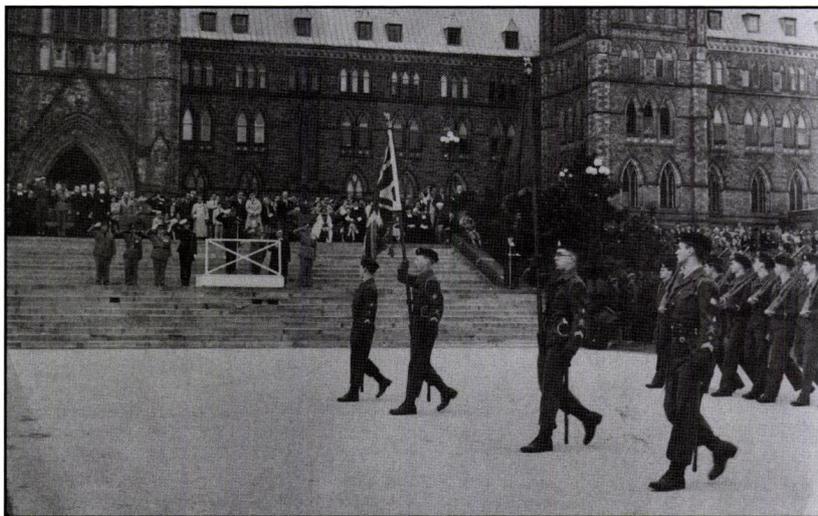


Source : R. Evraire

Evraire commandant du corps de cadets de l'Académie La Salle, Ottawa, 1954.

Chapitre 1

Cet encadrement par l'église va encore plus loin pour Evraire. C'est ainsi qu'il fait la rencontre des cadets à son école secondaire. Le corps des cadets de l'école Académie de La Salle jouit d'une réputation enviable puisqu'il est établi depuis longtemps. On en retrouve la trace historique au moins depuis 1921 lors du bazar que tient la paroisse⁸. Au



Parade de fin d'année du corps de cadets « Honneur au drapeau », défilé devant l'estrade, Ottawa, 1954.

temps de la fréquentation de l'école par Evraire, la participation aux cadets était obligatoire pour tous les étudiants. Chaque mercredi après-midi au manège militaire de Hull, au régiment de milice de Hull, c'est l'entraînement à la cartographie, aux communications, à la tactique générale et aux exercices sur la Place d'Armes. Les frères des écoles chrétiennes font partie du corps d'instructeurs de cadets et ils possèdent une certification officielle pour enseigner les sujets militaires. Pour les étudiants qui en redemandent, il est même possible de visiter les camps de tir les weekends et l'été. On peut alors manipuler des armes de calibre .22 et même .303. Evraire adore ces activités militaires. C'est avec une très grande fierté qu'il a pu se hisser à la tête du corps des cadets de son institution d'enseignement. C'est avec une grande émotion et le sens du devoir accompli qu'à sa dernière année à l'école, il commande la parade de la présentation du drapeau sur la colline parlementaire. À plus d'un égard, cet événement devient un moment charnière de sa vie comme nous le verrons plus loin.

Quel est le milieu de vie de l'enfance d'Evraire, de quoi est constitué le tissu social duquel a su émerger un général canadien? Il s'agit d'un milieu multiculturel, paisible et certainement en paix. C'est du moins la perception de l'enfant. L'impression de l'harmonie du milieu qui va poursuivre l'homme tout au long de sa carrière. Pourtant, d'autres ont tiré du même endroit des leçons de vie quelque peu différentes. L'auteur Brian Doyle a dépeint une autre atmosphère du lieu dans son roman *Angel Square*⁹. Il témoigne d'une violence, d'une difficulté de vivre et d'une cohabitation beaucoup plus difficile. Il est vrai, reconnaît Richard Evraire qu'il traversait le carré Anglesey le plus souvent en courant. Ce n'était pas un endroit où il fallait traîner. En fait, les origines toutes entières d'Ottawa au XIX^e siècle sont empreintes de querelles ethniques : une ville frontière aux mœurs rudes. Une image bien longue à s'estomper chez les Canadiens même si la réalité de la ville depuis l'arrivée des fonctionnaires fédéraux en 1867 a changé peu à peu le profil démographique de l'endroit. Une tendance qui s'est par la suite affermie, avec promesses de jours meilleurs¹⁰. Tant et si bien qu'il ne se trouve même plus de taverne à proximité de la maison familiale des Evraire à Ottawa : l'alcool ne fait pas partie de l'univers de Richard. Oh, peut-être y a-t-il eu l'exception de l'oncle Paddy, mais toutes les familles doivent bien avoir des histoires à raconter de ce genre!

Le multiculturalisme avant la lettre, celui dont Pierre Elliot Trudeau fera la politique officielle du pays, que semble deviner Richard Evraire tient à ce qu'il fréquente dans sa jeunesse des francophones, des anglophones, des catholiques, des protestants mais aussi des Juifs¹¹. Il entretient des amitiés avec tous ces groupes. Sa mère aide les voisins immédiats, une famille juive, à accomplir les tâches du quotidien durant le sabbat. La fréquentation de la famille avec ses enfants amène une offre intéressante. Reconnu pour son œil et son bras, Richard se retrouve lanceur d'une équipe de baseball où il est le seul « Gentil ». Pendant trois ou quatre ans, au niveau secondaire, il a ainsi fait partie de cette équipe qui pratique dans la cours de l'école York (qui produisait l'éducation aux autres membres de l'équipe) et qui fait partie d'une ligue junior de la ville. L'appartenance à cette équipe ne lui a pas valu de tension avec les autres groupes ethniques du quartier. Cette ouverture de la famille Evraire sur l'autre, ou cette main tendue si l'on veut, est à souligner. L'histoire des relations des catholiques au

Chapitre 1

Canada français avec les Juifs n'a pas toujours été facile. La paroisse Saint-Anne d'Ottawa n'a pas fait exception¹².

Le quartier de la basse-ville révèle un tissu social contrasté mais dont le revenu familial est plus bas que les quartiers qui l'entourent, en particulier à l'ouest et au sud comme le montre l'illustration 1¹³. Ce milieu qui le moule, Evraire ne s'en doute pas alors, est condamné. On travaille depuis plusieurs années à modifier la ville d'Ottawa toute entière et ses alentours de façon spectaculaire. La poussée démographique formidable de la ville, sous l'impulsion de la Seconde Guerre mondiale d'abord et de la croissance de l'appareil de l'État ensuite, rend nécessaire des changements. On estime que la population de la ville et de ses environs passe de 230 000 à 400 000 habitants pour la période de 1945 à 1960¹⁴. La poussée démographique se double d'une ambition canadienne à doter le pays d'une capitale qui saurait soutenir la comparaison avec d'autres nations. Jacques Gréber¹⁵ travaillera ainsi pendant plusieurs années à un plan urbain directeur dont la priorité n'est pas le soulagement de la pauvreté urbaine.

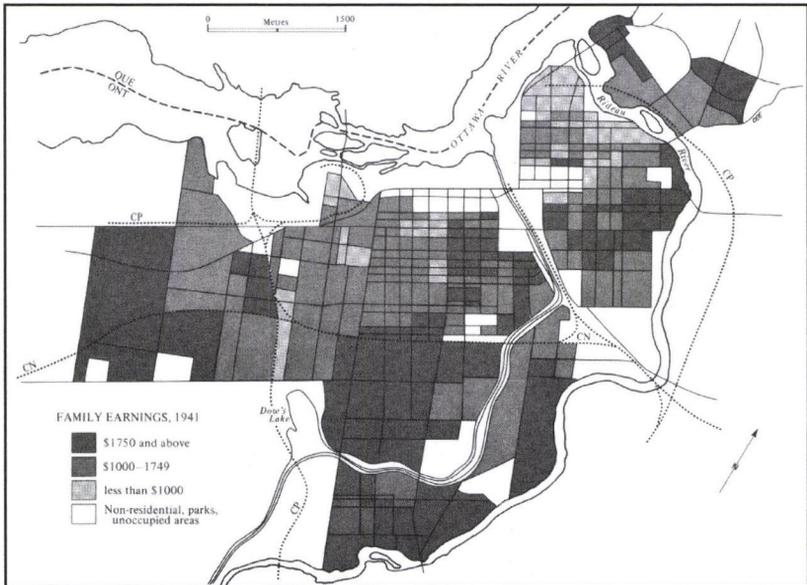


Illustration 1 : La ville d'Ottawa et sa société.

L'enrôlement dans l'armée signifie beaucoup. Ce n'est pas seulement s'inscrire au programme de formation des officiers. À la vérité, lorsque Richard Evraire signe un contrat d'engagement pour les Forces armées

canadiennes le 10 septembre 1954, il allait laisser derrière lui un lieu, la basse-ville, en train de disparaître et auquel il ne pourrait plus jamais revenir.



Source: John H Taylor, *Ottawa, An Illustrated History*, Toronto, James Lorimer and Company, Publishers and Canadian Museum of Civilization, National Museums of Canada, 1986, p. 187

Repenser Ottawa.

Amour et identité

Le jeune homme quitte sa ville natale d'Ottawa pour celle de Saint-Jean d'Iberville au Québec. On ne déménage pas ses pénates lorsque les jeunes hommes alors (les jeunes femmes n'ont pas encore droit à l'époque à l'éducation dans le système des Forces armées canadiennes) s'amènent à Saint-Jean au Collège militaire royal. Les autorités désirent mouler les recrues, tout est réglé à l'avance, y compris ce que les jeunes gens peuvent amener de leur passé dans leur main d'abord, dans leur tête ensuite. Pour ce qui est de leur cœur... c'est plus compliqué.

Avant même son arrivée au CMR de Saint-Jean, Evraire avait une petite amie, une relation qui allait se poursuivre et se développer alors même qu'il est loin de l'élue. Une relation qui allait permettre l'entretien d'un trait d'union solide entre les origines et l'identité de l'aspirant officier pendant cette période intense d'enrégimentation. Arrivée les mains vides et la tête plus ou moins prête à l'assaut, Evraire a pu en fait compter sur un atout d'équilibre émotionnel majeur plus ou

Chapitre 1

moins visible à la chaîne de commandement au début, et peut-être à lui-même en fait, dans ces temps dans le système des collèges militaires royaux du Canada.

Dans le passé, au XVII^e et XIX^e siècle, les officiers militaires de tradition britannique ont souvent des protecteurs qui servent comme agent de carrière et gérant de vie. Le contrôle sur les jeunes cœurs des hommes sont leurs affaires. Ils s'occupent d'éviter pour leurs protégés les mauvaises fréquentations et les désirs de mariage à des moments jugés inopportuns dans une carrière. L'un des officiers les plus en vus du Canada français au XIX^e siècle, Charles-Michel d'Irumberry de Salaberry, celui que l'histoire a crédité de la victoire à la bataille de la rivière Châteauguay en 1813, comptait sur les conseils en cette matière sur le duc de Kent de la famille royal britannique et officier comme lui dans l'armée impérial britannique. Le duc de Kent aurait sans doute déconseillé à Evraire de fréquenter sérieusement à un aussi jeune âge mais les Forces armées canadiennes ne pouvaient plus être à ce point interventionniste.

Thérèse Valiquette est franco-ontarienne et a grandi aussi dans la basse-ville d'Ottawa comme Richard Evraire. Au sud de la rue Rideau, la vie est assez difficile mais en dépit des préoccupations du revenu et celui de la maladie, une richesse culturelle berce l'enfance de Thérèse : une famille qui avait compté des enseignants et dont on valorisait les contributions à l'activité artistique d'expression française. Son père était projectionniste, lui faisant découvrir la magie du cinéma un peu comme nous l'a montré le film *Cinéma Paradiso*. Forcé par la scarlatine à aller vivre avec sa grand-mère et des tantes à l'âge de huit ans, Thérèse, l'aîné de la famille, va apprendre l'autonomie et avant la lettre. Thérèse demeure finalement en garde partagé entre le foyer familial et sa grand-mère, ce qui la rend capable très jeune d'adaptation et d'autonomie. Elle vit avec des adultes le plus souvent, ses tantes n'ayant pas d'enfant, ce qui aiguise encore son goût de leadership. Elle connaît une autre rupture importante de son quotidien, qui seront dans la suite de sa vie monnaie courante en suivant son mari militaire, lorsque sa grand-mère décède et qu'elle doit retourner à la maison familiale à plein temps. Ces changements ne sont pas à minimiser dans la vie d'une enfant mais elle doit être forte.

Thérèse doit en effet défendre les plus jeunes de sa famille contre les opportuns sur la rue. Elle se rappelle aussi avoir affronté la pluie à l'âge de 8-10 ans avec ses deux plus jeunes sœurs afin d'aller rejoindre seule sa mère parti avec le dernier à la clinique pour inoculation. Thérèse est forte ou du moins doit-elle l'être, même enfant. L'esprit combatif l'habite, celui des Franco-ontariennes. Ne possède-t-elle pas ce même caractère que sa grand-mère paternelle qui fut de celles qui menèrent la lutte pour l'école Guigues? Cet épisode de l'histoire franco-ontarienne, chéries entre toutes, où les femmes en 1916 défendent avec les aiguilles de leur chapeau le droit à l'enseignement du français en Ontario. Thérèse est très petite, aussi a-t-elle toujours dû s'affirmer pour faire sentir sa présence. Elle réclame pour elle, même enfant, le droit au choix. Aussi, elle n'apprécie pas tellement les garçons qui s'approchaient d'elle lors des représentations cinématographiques auxquelles elle assistait. Là en était les choses où à l'âge de 16 ans, elle remarque un garçon, qui n'est pas sans lui rappeler certains films de guerre qu'elle connaît : il porte l'uniforme, il est de grande taille, et il commande un défilé militaire sur la colline parlementaire à la tête des cadets de l'Académie de La Salle; c'était le printemps, mai 1954. Elle le connaissait de vue depuis longtemps, mais là, Richard Evraire avait attiré son attention. Comme il se doit, s'est autour du fait français que se réalise la première rencontre « officielle ». Au concours de Radio-Canada à la station CKCH sur la langue, les deux représentants de la paroisse Saint-Anne d'Ottawa sont Richard et Thérèse. Le jeu de l'émission *Leçon de français* consiste à identifier les anglicismes. Elle plus forte que lui dans l'équipe, c'est là que Richard découvre Thérèse, à un des moments révélateur fort de la manifestation de l'identité de sa future conjointe.

Ces deux adolescents seront appelés à fusionner leur destin, et ce dernier tournera autour de deux axes, à la fois intérêt et force : le militaire et le monde de la langue et de la culture canadienne française.

Notes

1. Le matériel d'enquête pour cet ouvrage a été rassemblé principalement avec sept entrevues réalisées et enregistrées de février à novembre 2007, en compagnie du lieutenant-général à la retraite Richard Evraire à Ottawa, avec des entrevues complémentaires à l'été 2009 à Kingston et à l'été 2011 à Ottawa. Des échanges de courriels pendant la durée d'analyse et de rédaction du travail historique, soit de 2007 à 2011, ont aussi été nécessaires. Nous ne signalerons que les sources d'autres provenances pour le reste de la biographie.

Chapitre 1

2. John H. Taylor, *The History of Canadian Cities, Ottawa, An illustrated History*, Toronto, James Lorimer and Company Publishers and Canadian Museum, p. 174.
3. Robert Choquette, « L'Église de l'Ontario français », dans Cornelius Jaenen (dir.), *Les Franco-Ontariens*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1993, p. 211.
4. Jules Tremblay, *Sainte-Anne d'Ottawa : un résumé d'histoire 1873-1923*, Ottawa, La Compagnie d'imprimerie d'Ottawa, 1925, p. 11.
5. Choquette, « L'Église de l'Ontario français », p. 221-222.
6. Jacques Faucher, « Le Congrès Marial de 1947 à Ottawa », *Le Chainon*, automne 2007, p. 53.
7. Laurier R. Rivet, « La Saint-Jean-Baptiste à Ottawa (1853-1953) », mémoire de maîtrise, Université d'Ottawa, Ottawa, 1976, p. 127.
8. Jules Tremblay, *Sainte-Anne d'Ottawa*, p. 264.
9. Brian Doyle, *Angel Square*, Toronto, Greenwood Books, 1984. Une pièce de théâtre et un film de l'Office national du film du Canada ont été tirés de l'œuvre de fiction de Doyle.
10. Jean-Yves Pelletier, « L'Institut canadien-français d'Ottawa (Fondé en 1852) : la doyenne des sociétés françaises de l'Ontario », Jeff Keshen et Nicole St-Onge et (dir.), *Construire une capitale. Ottawa : Making a Capital*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2001, p. 127.
11. Laurelle Lo, « The Path from Peddling : Jewish Economic Activity in Ottawa Prior to 1939 », Keshen et St-Onge (dir.), *Construire une capitale. Ottawa : Making a Capital*, p. 239-250.
12. Voir à cet effet le commentaire antisémite de Jules Tremblay dans son histoire de la paroisse Saint-Anne en 1925 : « Le curé voyait le danger des barbes incultes et des talis poivrées, et ne se gênait pas, du haut de la chaire, pour dénoncer la vente des propriétés françaises et catholiques aux rebuts de la Juiverie infiltrante ». Jules Tremblay, *Sainte-Anne d'Ottawa*, p. 141. Pour en connaître davantage sur la réaction du clergé catholique envers la communauté juive canadienne, voir Pierre Anctil, *Le rendez-vous manqué. Les Juifs de Montréal face au Québec de l'entre-deux-guerres* (Montréal, IQRC, 1988), en particulier les pages 324-325.
13. John H. Taylor, *The History of Canadian Cities. Ottawa : An Illustrated History*, p. 180.
14. Thomas L. Nagy, *Ottawa in Maps. Ottawa par les Cartes. A Brief Cartographical History of Ottawa. Brève Histoire Cartographique de la Ville d'Ottawa, 1825-1973*, Ottawa: Public Archives Canada. Archives publiques Canada, 1974), 56.
15. Jacques Gréber, *Plan for the National Capital; general report submitted to the National Capital Planning Committee*, Ottawa, National Capital Planning Service, 1950.

Chapitre 2

La formation universitaire initiale

Le Collège militaire royal de Saint-Jean

Le nouveau Collège militaire royal de Saint-Jean (CMR) naît au moment où la guerre froide semble réelle et là pour durer. Jusque-là plutôt intangible, la rivalité entre les États dits « occidentaux » et les pays du « Bloc de l'Est » se dessine avec plus de netteté. Les crises politiques successives en Europe et surtout la guerre de Corée qui éclate en 1950 ont fait réagir les chefs d'État, les dirigeants militaires et l'opinion publique. Leurs raisonnements se résument un peu ainsi : si les forces communistes engagent le combat pour un enjeu somme toute mineur dans la lointaine Asie, il est devenu légitime de craindre une invasion militaire pour l'Europe là où les intérêts de l'URSS et des États-Unis sont vitaux.

Après la démobilisation rapide qui a suivi la fin de la Deuxième Guerre mondiale les forces armées occidentales se voient dans l'obligation de recruter afin de faire face à la nouvelle menace soviétique et d'engager le combat en Corée. Or, les économies fonctionnent bien et les offres d'emplois générés font compétition au recrutement militaire. Le Canada se trouve dans cette situation. Afin d'élargir le bassin de recrues, on tire les leçons de la Deuxième Guerre mondiale et le gouvernement fédéral tend la main aux francophones du pays en les invitant à la fois comme soldats et comme officiers. Le CMR de Saint-Jean se voulait ainsi un outil dans le but de rendre l'accès plus facile au rang d'officier pour les Canadiens français, en majorité issus de la province de Québec. En dépit de la nécessité militaire et stratégique du moment, l'opposition au projet avait été forte. Celle-ci comptait certains membres de l'élite militaire et même le ministre de la Défense de l'époque.

Le Collège militaire royal de Saint-Jean avait néanmoins ouvert ses portes le 13 novembre 1952 et bien que nouveau et peu connu, il séduit le jeune Evraire. Celui-ci, également sous l'influence de garçons qui sont un peu plus vieux que lui et qui ont tenté l'expérience de l'enrôlement se risque à l'expérience le 10 septembre 1954 à la troisième année

Chapitre 2

d'existence de la nouvelle université militaire. Il est choisi par le Collège de Saint-Jean assez loin dans la liste des admissions : en fait, au dernier tour d'acceptation, le troisième, après que d'autres candidats se soient désistés. Ces notes du secondaire ne sont pas mirobolantes mais surtout, il joint les rangs des Forces armées canadiennes bien que trois mois trop jeune pour le faire, selon le règlement. Comme il faut cependant atteindre des objectifs de recrutement, une offre est faite au jeune Evraire qui s'empresse de l'accepter. Joindre le Collège militaire signifie gagner des études universitaires gratuites mais aussi de continuer à porter l'uniforme des Forces armées canadiennes pendant quelques années par la suite. Pas de problème, Evraire est de ceux qui désirent cette carrière, il y est gagné d'avance contrairement à plusieurs de ses nouveaux collègues de classe.

En dépit de ses bonnes dispositions, Richard Evraire subit le choc le plus important de sa vie au cours de ses années passées au CMR de Saint-Jean. Un choc d'une telle brutalité qu'il nécessite pour s'en libérer un peu, quelques vingt années plus tard, de coucher sur le papier sous la forme d'une pièce de théâtre ce temps passé¹. Il plonge dans un malstrom d'exigences dans une institution qui n'est pas encore tout à fait rodé ou bien constitué pour la clientèle qui le fréquente. La rencontre du monde francophone et du monde militaire s'effectue tel un clash institutionnel. Dans la personnalité d'Evraire, ces deux mondes cohabitent déjà. De plus, il possède la langue et la culture anglaise du pays, il a passé son enfance dans une ville et un quartier ethniquement non homogène, il connaît un peu le militaire et il ne possède pas l'esprit rebelle. Cet ensemble de caractéristiques ne se retrouve pas chez la plupart des nouveaux élèves-officiers qui sont avec lui en ce début d'enrégimentation. Evraire, comme toujours il lui semble, est dans une situation de minoritaire.

Comme il le révèle dans la pièce de théâtre, l'incompréhension entre les deux groupes linguistiques va le faire souffrir. Même si Evraire se sent à l'aise avec les deux groupes, il est néanmoins pressé de faire des choix à quelques reprises, lui qui préférerait « demeurer sur la clôture » dans ses relations avec ses pairs en toute chose... Le groupe linguistique francophone sent avec acuité les ajustements culturels très difficiles qui lui sont demandés par l'institution militaire et va souvent s'étonner du silence d'Evraire et de l'apparente absence de malaise existentiel. Cependant le



Source : R. Evraire

La chambre 204 du Collège militaire royal de Saint-Jean, 1954. Les élèves-officiers Jean-Guy Fortin (debout, à gauche), Jean Desjardins (debout, à droite), Richard Evraire (agenouillé, à gauche) et Christopher Carr (agenouillé, à droite).

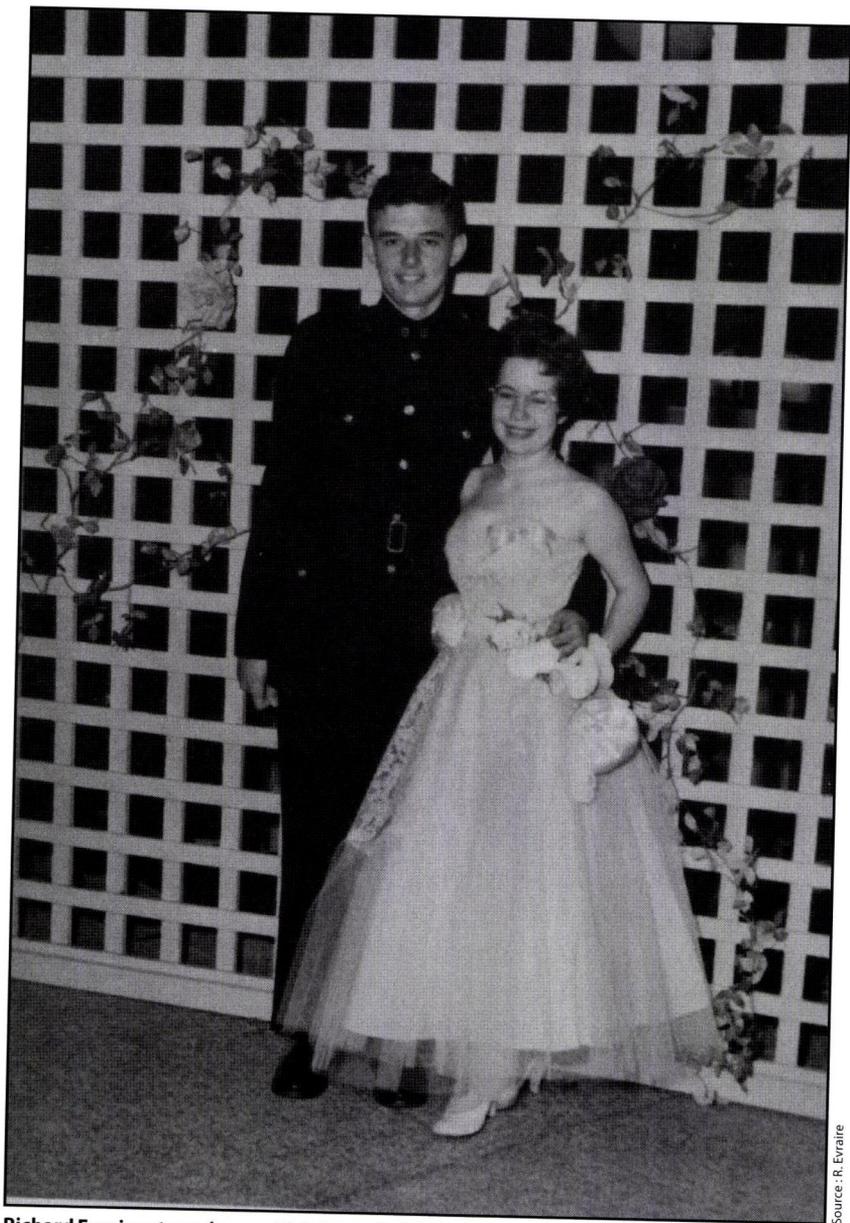
malaise de Richard est d'une autre nature et le groupe ne s'imagine pas qu'il en est en partie la cause. Mais, il y a plus...

Le second trouble profond du grand adolescent ou jeune adulte à Saint-Jean, se trouve dans les exigences du programme aux multiples volets du CMR comme pour ses contreparties à Kingston et à Royal Roads sur la côte ouest près de Victoria. Le collège de Saint-Jean exige beaucoup de ses apprentis officiers. Un programme intense d'activités physique, les drills et la discipline militaire toujours présentes et les cours universitaires menant au diplôme d'ingénieur parce que tel avait été le choix d'Evraire. Ce dernier choix rend la vie de l'élève-officier cauchemardesque. Les cours de mathématiques en particulier. Il semble que les exigences des professeurs du collège, les faiblesses du curriculum

Chapitre 2

des écoles francophones chrétiennes ontariennes qu'il a fréquentées, le temps consacré aux activités parascolaires durant les dernières années du secondaire se liguent tout à coup pour forcer Evraire à passer plus d'une nuit et les weekends à l'étude et aux devoirs. La dernière année du secondaire avait été quelques peu difficile d'ailleurs. À ce dernier endroit, les cours de science se donnaient par ailleurs en anglais. Ce qui a pu ajouter un élément supplémentaire d'adaptation au CMR alors que les cours se donnaient tous en français pour Evraire puisqu'il avait choisi le volet francophone du programme militaire universitaire.

Les premières semaines passent et les choses ne s'arrangent guère pour Evraire qui continue de prendre du retard et à accumuler des résultats scolaires décevants. Puis ce sont des mois... Après la traditionnelle course à obstacles, l'ultime épreuve qui couronne la période d'entraînement intensive pour les recrues du collège, Evraire veut tout lâcher. La course est ainsi faite qu'elle demande toute l'énergie physique et mental des participants qui sont organisés en équipe doivent à la fois battre les autres groupes et surtout être à la hauteur vis-à-vis ses coéquipiers. Finalement, c'est l'hôpital qui accueille le jeune homme qui s'est littéralement épuisé à la tâche au début d'octobre 1954. Cette catastrophe marque tout de même un tournant. Par la suite, si les difficultés scolaires ne se sont pas tout à fait estompées, Evraire prend le défi qu'elles représentent plus calmement. S'il ne peut satisfaire aux exigences du programme du CMR, il n'aura qu'à le quitter. En attendant, il réalise et accepte ses limites, utilise les ressources que le collège met à sa disposition pour combler ses retards d'apprentissage, reprends trois examens qui lui permettent de passer des cours et surtout prends les choses un peu plus sereinement. Il décroche même le prix du meilleur élève en histoire en deuxième année à la barbe de celui qui deviendra historien professionnel et professeur à l'université par la suite : Desmond Morton. Evraire vient d'avaler une bonne dose, sinon une rasade, d'humilité et de maturité. Cette leçon survient tôt dans sa vie. En effet, il faut garder à l'esprit qu'il est fort jeune, le plus jeune de la bande de ces jeunes qui en viennent aux coups quelquefois, blasphèment encore plus souvent et qui passent le plus clair de leur temps à entretenir des conversations dont les sujets tournent autour des secrets de l'amour, et pas toujours de sa nature la plus romantique... en peu de mots, scabreuses au goût de notre jeune homme.



Source : R. Evraire

Richard Evraire et son épouse Thérèse au bal de l'automne, Saint-Jean-sur-Richelieu, 1953.

Identité et amour

La vie militaire a ses traditions, la vie au collège ses rythmes. Les bals font parties de l'un et de l'autre. Thérèse accepte de venir trois fois au bal à Saint-Jean. Elle quitte son lointain Ottawa pour répondre à

Chapitre 2

l'invitation d'Evraire. Un ami de la famille de l'élève-officier habite dans les quartiers militaires à Saint-Jean et permet à Thérèse un pied à terre. Par ailleurs, sa famille voit d'un bon œil cette fréquentation. Elle n'a pas ce préjugé des militaires, violents, grossiers et alcooliques quelque peu répandu chez les francophones. En fait, les parents de Thérèse considèrent qu'il s'agit d'un « bon parti », un jeune homme appelé à devenir officier dans les Forces armées canadiennes.

Richard a invité Thérèse qui ne l'avait pas vu depuis l'été à son premier bal du collège. Ils continuaient en fait une pratique, ils s'étaient invités mutuellement pour le bal des finissants de leur école secondaire respective. La relation évolue, ils s'écrivent souvent. Richard demeure souvent au Collège alors que les autres de la bande, à la première occasion filent chez eux, le plus souvent pas très loin. Cette relation à distance permet de garder contact avec son milieu de la basse-ville d'Ottawa. Lorsqu'il retourne chez ses parents, il a l'occasion de la fréquenter mais les exigences et les soucis du collège déterminent son emploi du temps. Evraire n'a pas d'ami qui provient du même coin que lui contrairement à plusieurs. Il sait qu'il y a un autre élève-officier sur le campus mais comme il n'est pas du même escadron, il n'a pas l'occasion d'entrer en contact avec lui. Il n'y a pas encore à ce moment de l'histoire canadienne de coupure entre les Canadiens français de l'extérieur du Québec et les Québécois francophones. Mais pour la grande majorité des camarades québécois d'Evraire, Ottawa leur semble bien loin et d'un autre univers que le leur. Evraire a la nette impression qu'il n'appartient pas totalement à ce groupe majoritaire francophone d'ailleurs. À vrai dire, il est bien déchiré quant à son appartenance.

L'ambiguïté de l'identité d'Evraire par rapport aux autres francophones réside bien sûr dans les bonnes relations qu'il réussit à entretenir avec le groupe d'étudiant minoritaire anglophone. Il va de soit pour les francophones qu'ils se définissent en bonne partie dans leur opposition aux Anglais. Cette opposition n'alimente pas encore le discours politique au pays mais elle joue fortement sur la construction des personnalités. Pour Richard les tensions et les disputes constantes dont il est témoin aura un effet durable. Dans son livre, *Chambre 204*, il fait crier à son personnage principal : « Faut que l'on arrête de se battre! » Evraire va s'évertuer à tenter de désamorcer les crises qui l'entourent afin de regagner cet état de quiétude et d'harmonie qui lui

semblait avoir été le quartier de son enfance. Sans que rien ne soit prévu à cet effet, Evraire développe dans ce milieu du collège militaire de Saint-Jean des années cinquante les qualités si nécessaires aux officiers canadiens du maintien de la paix.

Le Royal Military College de Kingston

Après trois ans à Saint-Jean, les élèves-officiers devaient poursuivre à l'époque leurs études à Kingston, au collège militaire royal original établi en 1876. S'ils quittaient après cette première étape de l'enseignement supérieur et militaire, ils devaient pendant trois ans servir au grade de sous-lieutenant. Plusieurs des camarades qu'Evraire avait connu ne le suivent pas à Kingston.

Richard Evraire garde des souvenirs neutres de cet endroit. Le choc de Saint-Jean l'avait préparé à Kingston. La routine était sensiblement la même, peut-être plus relaxe sur le plan militaire mais il manquait la dimension bilingue qu'il avait connu à Saint-Jean. Les cours ne sont pas faciles car ils sont plus spécialisés. De plus, ils ne sont offerts qu'en anglais. Le taux d'échec des élèves francophones est spectaculaire sans que le milieu d'accueil n'est la franchise de parler d'acculturation ou la capacité de le reconnaître. Le mandat du RMC n'était pourtant pas celui-là.

L'adaptation au rythme de vie des collèges militaires permet à Evraire durant cette période de deux ans passée à Kingston de mettre plus d'énergie aux études. Il participe quand même, toujours intéressé au sport, à l'équipe de piste pelouse du collège et au football. Du côté des activités militaires des élèves-officiers, les autorités organisent hiérarchiquement les étudiants. Certains se trouvent alors en position de pratiquer leur leadership : la piétaille étant formé des autres élèves-officiers détenant des grades moins élevés et des élèves-officiers sans grade du tout. À sa dernière année dans ce système, Evraire est instructeur d'escadre pour l'ensemble des élèves-officiers de l'escadre. Un poste de responsabilité importante où l'élève-officier arbore fièrement à l'épaule quatre barrettes. Seul le cadet commandant d'escadre de tous les autres élèves-officiers porte cinq barrettes. Un compagnon d'étude de l'époque décrit le jeune Evraire comme un militaire dans l'âme avec une prestance certaine et capable d'inspirer les siens. Très sportif de surcroît, il se rappelle que l'élève-officier Evraire adopte en

Chapitre 2

classe une attitude sérieuse et démontre déjà à ce moment, comme ce sera le cas plus tard, un grand intérêt pour les questions intellectuelles².

Sans atteindre la gravité des premières années à Saint-Jean, Evraire éprouve une grande fatigue à sa dernière année de collège. Les inspections et les activités de supervisions diverses s'ajoutent à la charge d'études et de sport, si bien que le temps d'étude est quelquefois repoussé jusqu'à tard dans la nuit. À cet effet, une anecdote savoureuse d'Evraire mérite d'être rapportée :

« [Durant cette période] j'avais de la difficulté à me lever le lendemain matin. Desmond Morton³, qui passait trois fois devant ma porte, en allant déjeuner, en revenant et en allant aux classes, cognait sur la porte à chaque fois. La dernière fois, quand je n'étais pas debout, il entra dans ma chambre, mettait le bouchon dans l'évier, tournait les deux robinets « au coton » puis quittait. Moi, encore couché, je regardais l'eau monter. À la dernière seconde, je me précipitais pour enlever le bouchon⁴. »

Du reste, les ajustements que Richard Evraire doit faire à Kingston n'ont aucune commune mesure avec celle de certains de ses camarades de Saint-Jean qui l'ont accompagné. Le RMC ne présentait pas un profil capable de répondre aux besoins des francophones et de la culture francophone à l'époque. Les échecs y étaient ainsi très nombreux. Il s'agissait là d'une des raisons qui allaient convaincre les dirigeants du ministère de la Défense d'établir un programme universitaire complet donnés au collège de Saint-Jean.

Evraire aura l'occasion de revenir à Kingston au courant de sa carrière. La ville est située un peu plus près d'Ottawa que Saint-Jean. Les fréquentations avec Thérèse ne sont donc pas interrompues après cette première affectation militaire. D'autant qu'elle s'est procurée une voiture étant dorénavant sur le marché du travail. Les fiançailles ont lieu lors de la dernière année de Richard Evraire passé à Kingston en 1959. La formation universitaire initiale de l'aspirant officier n'est pas encore terminée. Il doit encore compléter son diplôme de génie civil en fréquentant une université canadienne qui offre le cours. Il opte pour l'université McGill à Montréal.



Source: R. Evraire

Photo de graduation de Richard Evraire, cadet entraîneur d'escadre, Collège militaire royal du Canada, Kingston, mai 1959.

Chapitre 2

L'univers quasi carcéral qu'il avait connu ne le poursuit pas au Québec lors de cette dernière année d'étude. Il est libre comme l'air à part la nécessité de se rapporter à un officier d'administration qui se trouvait alors à Longueuil. Mais il garde bonnes vieilles habitudes. Celle de travailler très fort et celle de ne pas rencontrer les exigences minimums de certains cours, ceux qui sont costauds en mathématique en particulier. Mais après un échec à un cours, le diplôme de McGill est obtenu. Il n'était pas question pour lui de poursuivre la carrière militaire sans obtenir le diplôme qu'il avait mis tant de temps et d'effort pour obtenir. La dernière ligne droite prend la forme de plusieurs heures d'études à l'été 1960 alors qu'il est en exercice au régiment afin de réussir l'examen de reprise du seul obstacle qui reste entre lui et le diplôme de génie civil.

Avec son certificat d'étude universitaire du *Royal Military College* de Kingston, son brevet d'officier des Forces armées canadiennes et son baccalauréat en génie civil de McGill en poche, il peut concrétiser un autre projet de vie important. Les adolescents ne le sont plus mais l'amour entre les deux êtres subsiste. Il épouse Thérèse en 1961 après en avoir bien sûr préalablement demandé la permission à son père comme la bienséance le commande à tout le monde, et comme bien des militaires à son commandant. Après toutes ces longues années sur les bancs d'école, à l'université, il se sent prêt pour faire carrière d'officier dans les Forces armées canadiennes et foncer dans la vie. Mais l'était-il vraiment?

Notes

1. Richard Evraire, *Chambre 204*, Saint-Jean-sur-Richelieu, Éditions Mille roches, 1982.
2. Jack Treddenick deviendra professeur de science économique par la suite au même Collège militaire du Canada. Témoignage recueillie par courriel, octobre 2011.
3. Un camarade et aujourd'hui historien du Canada militaire bien connu.
4. Entrevue avec Richard Evraire, 23 février 2007.

Chapitre 3

L'officier subalterne

C'est l'armée qui intéressait le jeune Evraire dès son adolescence et c'est comme fantassin qu'il s'apprête à se présenter à son premier commandant. Comme il détient un diplôme de génie civil, le génie militaire lui est aussi ouvert. À sa dernière année d'étude à Kingston, il s'est informé au sujet de cette option. L'officier auprès de qui il avait fait des représentations n'avait pas manqué de lui faire comprendre que s'il voulait des promotions, la voie la plus évidente était celle de l'infanterie. C'est pourquoi il débute sa carrière militaire à Valcartier au Québec au sein du 1^{er} bataillon du Royal 22^e Régiment en 1959. En fait, sa carrière militaire est entamée avant que ne soit complété les études à McGill. Comme les collèges militaires n'étaient toujours pas autorisés à décerner des diplômes à cette époque (il s'agit d'un domaine de juridiction provinciale selon la constitution), il fallait que les années d'études des élèves-officiers soient couronnées par une dernière dans une université canadienne reconnue¹. L'université pour sa part, crédite les cours suivis jusque-là et donnait au candidat les derniers cours nécessaires pour obtenir un diplôme universitaire reconnu par un ordre professionnel dans le cas du génie.

Pendant les vacances durant les années de collège, et c'est toujours le cas aujourd'hui, les élèves-officiers subissent un entraînement militaire dans leur métier durant les mois d'été à l'arrêt des cours. Les futurs officiers de l'armée, de la marine et de l'aviation se rendent dans les diverses unités des Forces canadiennes pour y subir leurs instructions. Celles-ci augmentent de complexité avec les années. Pour Evraire, les différentes phases de l'apprentissage de son métier de fantassin avaient été réalisées à la base de Borden comme tous ses collègues.

Les longues études universitaires préparent les nouveaux officiers à organiser leur tête afin de mieux la meubler des enseignements de leur vie militaire qui s'ouvrent à eux : vie changeante, circonstances imprévues, plans modifiés, renseignements inadéquats. Il est paradoxal qu'une telle rigidité de la formation et des structures de commandement soit réalisée dans le but ultime d'une flexibilité tous azimuts.

Chapitre 3

Cette demande de flexibilité de la part des Forces canadiennes vis-à-vis leur troupe est aussi imputable au manque de vision globale et à l'impossibilité de les préparer adéquatement aux défis auxquels ils devront faire face. Le défi principal d'Evraire de ces premiers pas au sein de son bataillon, c'est de retourner à l'instruction! La vie professionnelle militaire est pleine de défis d'apprentissage et d'enseignement.



L'équipe de ski alpin du 1^{er} R22^eR au Club Castor, Valcartier, 17-18 mars 1962. Le lieutenant Evraire porte les béquilles.

Comme plusieurs officiers avant lui, Evraire débute sa carrière à la tête d'un peloton d'une trentaine d'hommes à la base de Valcartier près de Québec. Le bataillon se compose pour la plupart d'entre eux, d'hommes plus vieux que lui. Le jeune sous-lieutenant doit rapidement apprendre la gestion des ressources humaines : il conseille, menace, maternelle, encourage et écoute. Quelques cas sont compliqués. C'est l'école de la vie et Evraire en garde un souvenir de moments remplis de stress et d'inquiétudes. Avec l'obtention de son brevet d'officier et son rattachement à Valcartier, il croyait devoir aller effectuer les exercices avec le reste de son bataillon à Gagetown. C'est toutefois en 1959, à l'école du Corps d'Infanterie royal canadien au camp Borden en Ontario qu'il se retrouve. Comme au temps de ses plus

importantes responsabilités au collège, c'est à son talent d'instructeur que les Forces armées canadiennes font appel. Là-bas, des jeunes élèves-officiers de première année des collèges militaires en entraînement pourront, grâce à Evraire, recevoir leurs cours en français. Pendant trois ans, il enseigne le maniement des armes antichars aux hommes de la régulière et l'entraînement élémentaire d'infanterie aux élèves-officiers l'été venu.

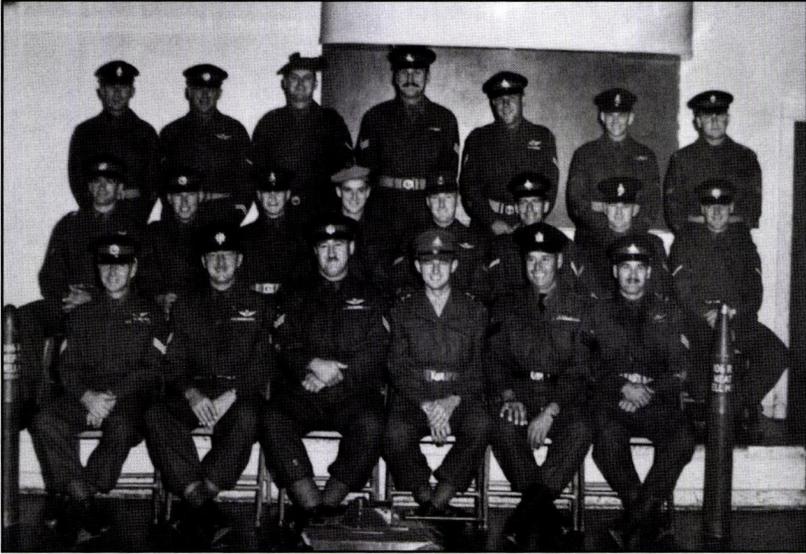
À l'École royale canadienne d'infanterie, il veille au bilinguisme déjà. Il ne montre pas de pitié, par exemple pour Jack Granatstein, alors élève-officier à l'été de 1963 qui rate son examen de français. Granatstein est devenu aujourd'hui un analyste influent auprès du gouvernement canadien en matière de défense et un historien connu du public canadien anglais. En dépit des efforts d'Evraire à l'époque, il n'éprouve toujours pas un amour profond pour la langue de Molière. Par ailleurs, l'apprentissage de la vie militaire se poursuit pour Evraire. Il doit servir dans un comité d'enquête chargé de faire la lumière sur le meurtre d'un sergent par un collègue d'arme. Ce dernier s'était rendu compte de l'infidélité de sa femme au retour d'une affectation à une mission de maintien de la paix au Moyen-Orient. Sans être monnaie courante, ce genre de situation se produit. Réalité sociologique ou non, un préjugé tenace existe auprès de la troupe qu'un certain genre d'hommes restés à l'arrière profite de la situation et du dévouement de ceux qui accepte les missions à l'étranger pour commettre ce genre de méfaits. Des réactions exagérées pouvaient être teintées par ce préjugé. L'affaire qui aurait pu faire grand bruit est « heureusement » éclipsée par des nouvelles plus inquiétantes, celles fournis au public par la crise des missiles de Cuba.

Pour lui-même, la préparation à la guerre se poursuit au régiment par de nombreux exercices : c'est l'essence du professionnalisme des troupes régulières. L'apprentissage théorique du métier militaire accompagne les pratiques et les exercices. Il suit des cours pour le grade de capitaine et de major. Ces cours d'instruction comportent un volet théorique suivi d'un examen écrit ainsi qu'un volet pratique sanctionné par un examen à la base de Borden : les *Command Tests*. Il n'a pas le choix de prendre ces cours à la légère car ils sont obligatoires pour obtenir les promotions. Thérèse à l'insu de son mari, a installé une petite table à carte et une chaise dans le coin de la chambre à coucher

Chapitre 3

de leur petit appartement à Québec. Pendant deux longues années les weekends et les soirées sont meublés d'étude professionnelle. Les encouragements de son épouse sont comme un baume durant cette longue épreuve. Les promotions dépendent de la conclusion de cet apprentissage théorique du métier d'officier. Du côté de la formation strictement militaire de combat, celle nécessaire pour mener les opérations tactiques avec succès, Evraire a l'impression de faire partie d'une organisation très compétente. Celle-ci lui fournit la préparation qu'il estime nécessaire au rang d'officier subalterne. C'est sous les autres aspects de la formation qu'Evraire a l'impression d'être « en déficit de connaissance » pour reprendre l'expression même du militaire.

Le Canada s'est depuis peu donné pour missions internationales d'intervenir dans des conflits sous l'égide de l'ONU. Ce sont les militaires canadiens, plus que les hommes et femmes du ministère des Affaires extérieures ou les corps policiers du pays qui exécutent les tâches demandées. La perception et l'opinion du jeune Evraire sur ces toutes premières missions sont assez indifférentes. Au moment de son enrôlement, il n'a encore jamais entendu parler des activités militaires de l'ONU pour aider au processus de paix entre belligérants en déployant des observateurs neutres. Le tout jeune homme n'est certes pas à blâmer pour cette méconnaissance des affaires internationales car ce n'est que durant ses années de formation aux collèges que les succès des initiatives du ministre Lester B. Pearson commencent à résonner auprès du public canadien et même au sein des Forces armées canadiennes elle-même. Cette prise de conscience n'est cependant pas telle qu'elle modifie l'anticipation de son travail comme celui de ses collègues officiers. Le futur reste, crois-t-on toujours, de se mesurer à l'URSS ou les pays communistes dans les combats et la guerre. Le guerrier de la paix qu'il s'imagine être est celui du soldat victorieux pour une cause juste qui amènera la paix après les hostilités. Il ne se rend pas compte que depuis 1956, la question du maintien de la paix s'incruste à la fois dans le discours politique canadien et dans la pratique militaire des forces armées. Il faut observer que, en ce qui a trait à la pratique militaire, le processus se déroule bien plus lentement et surtout bien plus discrètement que dans le discours politique et identitaire canadien.



Source: R. Evraire

Au Camp Borden (aujourd'hui Base des Forces canadiennes Borden), Ontario, groupe de finissants de l'école d'infanterie, octobre 1962. Evraire est en avant, quatrième à partir de la gauche.

À la fin de sa seconde affectation après l'obtention de son brevet d'officier, celle à la base de Borden à l'école d'infanterie, Evraire a le déplaisir de recevoir la nouvelle d'une affectation semblable, cette fois au Ghana! Son travail d'instructeur à Borden a retenu l'attention des membres du comité d'affectation. Evraire y voit néanmoins deux problèmes de taille : celui d'être cantonné dans un travail bien déterminé trop tôt dans sa carrière, il a passé les trois dernières années à Borden, et son épouse Thérèse qui refuserait de le suivre au collège militaire de Teshie, tout près d'Accra dans ce pays africain². Il s'agit d'un moment déterminant dans la carrière d'Evraire puisqu'il peut quitter les Forces armées canadiennes au terme de son premier contrat d'engagement tel que convenu avant d'entamer ses études au collège militaire de Saint-Jean³. Les Forces armées canadiennes offrent à ses aspirants officiers une éducation qui mène à un diplôme universitaire à condition que ceux-ci consentent à servir de trois à cinq ans au terme de leurs études.

Le jeune capitaine joue gros mais il gagne au change. Après son refus de l'affectation en Afrique et à sa menace de se retirer du service, on lui propose plutôt de se rendre à Kingston en 1965 afin de suivre le cours d'état-major de l'Armée de terre donné au Fort Frontenac comme stagiaire. Le cours donné au *Staff College*, comme tout le monde l'appelle

Chapitre 3

au milieu des années soixante avant la bilinguisation des Forces armées canadiennes, dure 12 mois. Il est l'un des plus jeunes étudiants du cours, sinon le plus jeune, à 27 ans, et il peut donc espérer devenir major dans les prochains deux ans. Il apprend les bases nécessaires à son travail dans un état-major ainsi que les tactique jusqu'au niveau de formation militaire avancé de corps d'armée. L'année d'instruction ne se passe pas sans difficultés car les autres candidats estiment qu'il est bien jeune et sans expérience. Et en particulier, qu'il y aura injustice, car eux durent attendre plus longtemps que lui afin d'obtenir le grade convoité de major. Il se trouve une grande culture égalitariste dans l'armée. Ce qui pourrait être considéré comme des passe-droits sont passés à la loupe par les collègues... et l'acceptation du « favorisé » par le groupe peut en souffrir. Il y a trois « jeunots » dans le cours qui compte une cinquantaine d'étudiants. L'un des bons élèves du cours, Charles Belzile, un vétéran de la guerre de Corée et futur lieutenant-général et commandant de l'armée canadienne, estime que le jeune Evraire démontre quand même de la maturité professionnelle pendant la formation⁴. Belzile, qui a servi avec le *Queen's Own Rifles of Canada*, dont l'origine est torontoise, et quelques autres francophones profitent de quelques moments de répit pour s'entretenir entre eux en français. Evraire est du nombre. Même s'ils ne connaissent aucune difficulté à suivre le cours donné intégralement en anglais, le français offre la possibilité de socialiser pour ceux qui l'utilise. Le capitaine Evraire travaille dur du premier au dernier jour de classe et passe le cours. Cette réussite va lui profiter longtemps car dorénavant il gagne une confiance importante en lui-même comme officier. De plus, il a signé un nouveau contrat, son avenir sera associé à l'armée canadienne pour encore un bon bout de chemin.

La découverte de l'Europe : major en Allemagne

Sa première affectation à l'extérieur du pays l'amène à Werl, une petite ville traditionnelle située près de Soest où se trouve la base canadienne principale dans le Land de Rhénanie-du-Nord – Westphalie, à la compagnie C du 2^e bataillon du Royal 22^e Régiment (R 22^eR). Il est responsable de l'entraînement et de l'emploi de quelques 125 hommes. Le secteur de défense de la République fédérale d'Allemagne attribué par l'OTAN aux Canadiens se trouve dans les montagnes Harz à l'est de la ville de Paderborn. Ce n'est pas son premier voyage en Europe, il avait, en

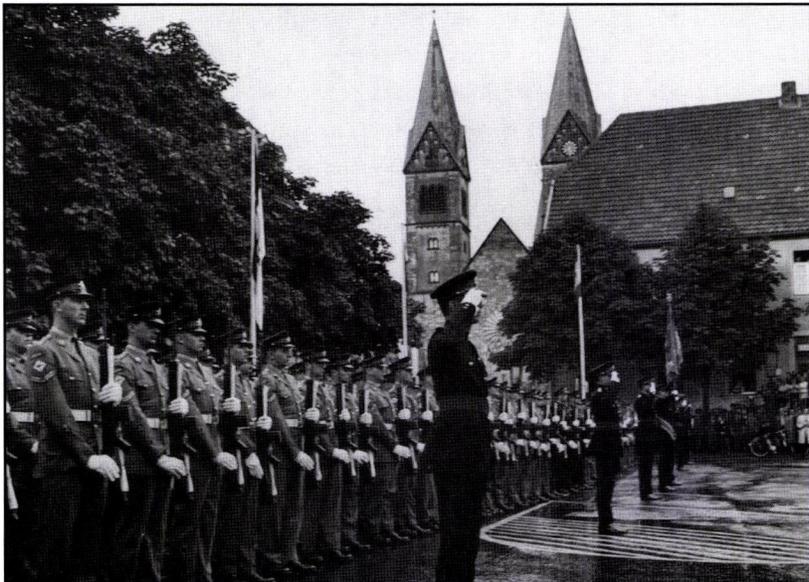


Source : Musée du R22^eR, PH7/172/096/09

Parade départ du 1^{er} R22^eR pour Werl avec les forces de l'OTAN, Québec, 21 octobre, 1967, photographe Cpl F. Rochon.

1962 avec l'école antichar de Borden, effectué une courte visite à Bruxelles et à Paris afin de découvrir une arme antichar français, le missile Entac (ou engin téléguidé antichar).

Le major Evraire œuvre au sein du 4^e Groupe brigade d'infanterie du Canada. Il participe comme c'est devenu la coutume aux exercices



Source : Musée du R22^eR

La ville de Werl accorde le Droit de cité au 2^e R22^eR, Werl (Allemagne), 6 septembre 1967.

Chapitre 3

de manœuvre à l'automne 1966, 1967 et 1968. Ses toutes premières armes sont difficiles, il faut apprendre et apprivoiser hommes et matériels. La tendance à la sophistication technique et scientifique des unités de l'armée se traduit par un changement de nom de la brigade le 1^{er} mai 1968 qui devient le 4^e Groupement de combat mécanisé du Canada. Hommes et officiers doivent s'accommoder à cette évolution technique. Le métier militaire n'est plus simplement celui de conserver les acquis tactiques de la troupe comme avant les Guerres mondiales mais il faut aussi souvent intégrer un nouvel équipement à la bataille. Mais Evraire finit par se débrouiller et apprend à aimer son métier. Les hommes de sa compagnie sont débordants d'énergie et de bon vouloir. Le moral est excellent. Les autres commandants de compagnie, tous plus expérimentés, lui donnent aussi un coup de main. En fait, il adore cette affectation en Allemagne et il vit des moments intenses : fêtes sociales entre Canadiens et avec les Allemands, activités sportives ou culturelles. Il commence à comprendre concrètement comment fonctionne les autres unités plus grandes à laquelle il appartient et comment par exemple, les blindés, l'artillerie et les services de support fonctionnent de pair avec l'infanterie. Robert Thériault du 2^e bataillon puis Paul Ranger du 1^{er} bataillon commandent Evraire alors que la compagnie C change de bataillon après un an passé en Allemagne. La perte d'hommes de la compagnie constitue le plus douloureux moment de cette période pour Evraire. C'est pendant un exercice qu'un soldat est écrasé par son propre véhicule de transports de troupes blindés (TTB). Mais quelques heures plus tard, un lieutenant du même peloton est retrouvé inerte dans son TTB, toutes écoutilles fermées, alors qu'en voulant se réchauffer à l'aide d'un poêle au gaz propane, il s'était endormi. Le major Evraire doit prendre en charge la suite des événements qui incluent la venue des familles endeuillées des défunts pour l'enterrement en Allemagne des victimes car les Forces armées canadiennes ne rapatrient pas les corps durant cette période. Evraire doit aussi mener l'enquête sur les tragédies.

Durant cette même affectation, une autre tragédie d'une nature bien différente retient l'attention d'Evraire. C'est celle d'un soldat manquant à l'appel au matin d'un rassemblement. Après quelques recherches, il est retrouvé, toujours vivant mais très mal en point. Il avait été passé à tabac, ou selon l'expression consacrée, « passé au cash », victime de sa réputation d'homosexualité. Une découverte troublante de la culture



Source : Musée du R22FR, 1967-02

Exercice Beaver, Allemagne. Entraînement et manœuvre avec hélicoptère, 2^e R22^eR, en Allemagne en 1966.

de l'armée, qui se trouve dans le prolongement du reste de la société canadienne des années cinquante et soixante, auquel le jeune major ne peut que déplorer.

L'apprentissage du leadership

Evraire apprend le leadership dans son régiment, sur le tas. En fait, en ce domaine, il ne se trouve pas meilleur endroit que l'école de la vie... celle de la vie militaire. C'est un jeu d'essai et d'erreur. Il faut prendre en compte sa propre personnalité et la culture de l'institution dans laquelle on évolue. Comme il est au 22^e Régiment, Evraire s'aide de modèle qui se trouve sous ses yeux comme tous les autres jeunes officiers du régiment. Les deux officiers qui l'impressionnent le plus sont Pierre Chassé⁵ et Charles Forbes. Les Chassé de Québec avaient eu une influence sur le régiment. Le père, durant la Première Guerre mondiale⁶, et le frère de Pierre, Henri, avaient aussi commandé des bataillons au sein du régiment. Il est impressionné par la façon dont ces officiers se comportent envers leurs subalternes. Chassé est très poli et jovial mais devient sérieux aussitôt que nécessaire. Il encourage la participation et surtout le sport de compétition. C'est lui qui décide de bâtir la machine

Chapitre 3

sportive que sera le bataillon au point où celui-ci qui persistera jusqu'à la fin de la mission canadienne auprès de l'OTAN en Allemagne. Sans le percevoir hautain, Evraire estime que Chassé a de la classe, celle de l'officier britannique qui a fait la guerre : dans les services spéciaux par-dessus le marché. Il est aussi collectionneur d'art. Forbes s'occupent aussi des sports, bien qu'il soit aussi un musicien, un peintre et un écrivain. Les deux ne collent pas au portrait de la brute glononnée.

Le major découvre qu'au 22^e Régiment, il ne faut pas être artificiel, c'est-à-dire avoir des manières empruntées ou de vouloir masquer son identité; « Ne pas se prendre pour un autre » en d'autres mots. En somme, être authentique semble ce qu'apprécie le plus les membres de l'unité. Dormir à la pluie battante dans un espace sans abri avec les autres a valu le respect de ses hommes. Evraire pratique aussi quasiment tous les sports. Ils sont nombreux. Evraire se sent le devoir d'être près de ses subordonnés tout en voulant respecter leur espace. Ce n'est pas l'avis de tous les majors du bataillon. À une occasion, le major Evraire participe à une course de fond de 5 kilomètres chaudement disputée avec ses hommes. L'un de ses collègues qui l'accueille au fil d'arrivée avec uniforme et badine ne peut contenir un commentaire qu'il adresse à Evraire : « crise de cave ». L'approche différente au commandement ne peut être plus claire. Evraire s'efforce aussi de souligner les succès, petits et grands, de ses subordonnés. Ceci n'est rien de bien original mais il faut que cela devienne un réflexe. Mais fondamentalement, Evraire a le sentiment profond que chacun connaît sa place et ce qu'il doit faire au régiment, ce qui facilite d'autant son travail. Et ce travail, c'est celui de remplir la mission.

Il apprend la langue du pays, tout comme Thérèse d'ailleurs, et profite, comme il le fera sa carrière durant, de toutes les occasions de découvertes et de voyage qui peut s'offrir à lui. C'est la découverte de la culture européenne pour lui et sa femme. Le métier d'officier dans les Forces armées canadiennes lui plaît beaucoup. En Allemagne, le jeune homme qui n'a toujours pas trente ans, est totalement absorbé par ce qu'il fait. Aussi, est-il surpris, voire même déçu, d'apprendre qu'il sera muté avant la fin de ses trois ans. Même si c'est à Ottawa, sa ville natale. Cette nouvelle l'amène à prendre un temps d'arrêt et à réfléchir. Mais pourquoi ne pas continuer d'expérimenter et d'aller le plus loin possible dans cette vie?

Les premiers pas au Quartier général de la Défense nationale

C'est une affectation qui n'est pas souhaitée de tous les officiers d'infanterie des Forces armées canadiennes, mais presque invariablement la carrière doit s'arrêter un temps au Quartier général de la Défense nationale à Ottawa. En fournir la raison semble assez simple. De loin, depuis les champs d'exercices, les affectations au régiment et les missions à l'étranger, le quartier général apparaît pour plusieurs militaires comme le lieu de tous les péchés où la bureaucratie, la paresse et le chaos règnent en maître. Qui plus est, sans doute un lieu déconnecté de la réalité du quotidien des troupes. En d'autres mots, la somme de tous leurs soucis. L'affectation n'est pas toujours bien vue des gens actifs qui aiment les déploiements. Les officiers qui y séjournent trop souvent ne courent-ils pas le risque de devenir des « bureaucrates »?

L'affectation de Richard n'est pas terriblement excitante. Il est muté comme membre de l'état-major personnel du chef du personnel des Forces armées canadiennes, le vice-amiral Hennessy. Il n'est pas le chef de cabinet qui contrôle l'aspect professionnel du quotidien de l'officier général mais agit plutôt comme un adjoint particulier ou un secrétaire. Il peut ainsi gérer les déplacements au pays ou à l'étranger, résumer des documents de travail ou simplement transporter les bagages... Cependant, c'est quand même l'occasion de visiter plusieurs destinations et installations militaires au pays et aussi à l'étranger. Peut-être plus important encore, le major Evraire fait connaissance avec la marine et l'aviation. Les collègues militaires forment les officiers des trois armes canadiennes. En devenant officiers, les anciens amis du collège se perdent de vue puisque la carrière se poursuit en allant dans la branche choisie. Les occasions de travailler ensemble ne sont pas légions. D'ailleurs, l'intégration des armes canadiennes dans le grand tout de l'OTAN et de la défense continentale fera que pour certains officiers canadiens, par exemple ceux de l'aviation, il est plus fréquent de travailler avec les Américains qu'avec l'armée canadienne ou la marine canadienne. Hennessy est le chef des ressources humaines, et à ce titre, sa responsabilité s'étend à toutes les facettes des forces canadiennes. Evraire peut voir de près porte-avions, sous-marins et bases de l'aviation, sous l'angle des hommes et des femmes, mais aussi du matériel qu'ils utilisent dans leur quotidien. Enfin, ce séjour lui

Chapitre 3

apprend aussi comment fonctionne un peu la grande bête du quartier général, sans évidemment à réussir à la dompter. C'est l'époque de l'unification et de l'intégration de l'armée, de la marine de l'aviation en un seul tout, un immense chantier de génie organisationnel. Fidèle à son habitude de changement constant, elle mue d'ailleurs complètement sous ses yeux physiquement en allant occuper le nouvel édifice moderne situé sur le canal Rideau. Il est temps car les vieux quartiers, dans des édifices non permanents ne paient pas de mine, coin Laurier et Elgin. Ils ne donnent pas l'impression d'un pays qui affecte beaucoup d'énergie à l'élaboration de stratégies militaires sérieuses.

L'issu de cette affection au Quartier général de la Défense nationale est-elle déterminée à l'avance? À la blague, au tout début de cette affectation à Ottawa auprès de Hennessy, ce dernier avait présenté officiellement son officier personnel devant l'ensemble du personnel sous son commandement comme un homme certes capable mais dont la récompense serait de commander son bataillon au grade de lieutenant-colonel ou de commander la base de « Alert » dans le grand nord canadien. Evraire se souvient toujours de ce commentaire, peut-être pas si innocent. Il signifiait qu'il avait droit à l'erreur mais qu'il devait prendre son poste au sérieux quand même. Il ne doit pas cette affectation à son seul talent de golfeur, bien que le gérant de carrière d'Evraire a pu mentionner que cela n'était pas un défaut, loin s'en faut. Il vaut quand même la peine de remarquer ici que le major aurait aussi rempli les critères pour le ski alpin, car il est devenu moniteur depuis son passage à la base de Borden; pour le ski de fond, qu'il aime bien pratiquer; pour la course et les compétitions de piste et pelouse. En somme, Evraire est un athlète accompli. Il est muté à cette position surtout pour ses capacités à organiser mais également pour son tact et sa diplomatie. Son bilinguisme permet aussi une polyvalence au bureau d'Hennessy. Avec cette affectation, c'est aussi l'enrichissement du réseau personnel informel qui se poursuit. À l'extérieur du personnel du régiment, les chances d'appuis ne sont pas à négliger. Le travail ingrat, mais accompli de façon à satisfaire le vice-amiral Hennessy, permet à Evraire de compter sur ce dernier plusieurs années après la fin de cette association officielle.

Dans les années soixante en Allemagne, Evraire vit en français avec le 22^e Régiment. Toutefois, il travaille en anglais avec le 22^e Régiment.

La langue des opérations demeurent exclusivement l'anglais au sein de la brigade canadienne ce qui demande à tous les hommes et officiers engagés à intervenir pour tous sujets à l'extérieur de l'unité majoritairement francophone à utiliser l'anglais. Ce n'est évidemment pas un problème pour le major Evraire. À Ottawa, sa vie professionnelle, bien que la politique de bilinguisme et de biculturalisme bat son plein, bascule vers l'unilinguisme anglais.

Le major Evraire ne se contente pas de ce train-train, stressant à bien des égards car les erreurs dans les détails sont faciles à commettre, puisqu'il renoue avec l'éducation formelle. Pour la première fois depuis qu'il a obtenu son diplôme de génie de l'Université McGill en 1960 quelques années auparavant, il s'inscrit à un programme universitaire à l'Université Carleton et se remet aux études en marge de son travail. Il change ses intérêts pour celui de l'administration publique. Il ne réussit pas à compléter le certificat avant d'être muté. Néanmoins, c'est le témoignage de son intérêt perpétuel pour le savoir; un intérêt ou une nécessité, le sujet est ouvert à l'interprétation, en particulier à la vue de sa prochaine affectation.

La vie régimentaire, la vie familiale

Pour Evraire et son épouse, le retour à Ottawa est l'occasion de renouer avec la famille. La famille militaire prend moins de place qu'en Allemagne. Là-bas, les occasions et les obligations sociales fourmillent pour deux raisons. L'une est du domaine militaire. Les visiteurs de l'OTAN, les nouveaux arrivants et les départs chez les Canadiens même procurent le prétexte à des visites officielles et à des dîners régimentaires. L'autre est du domaine des relations civiles-militaires. Les invitations aux Allemands et vice-versa sont nombreuses et ne peuvent qu'être acceptées. La bonne entente est nécessaire afin que les troupes canadiennes ne soient pas perçues comme des troupes d'occupation. Pour les fêtes, nationales ou locales, les inaugurations ou encore les anniversaires, les Canadiens répondent présents à chaque invitation. Au point où, devoir oblige, ces invitations deviennent quelquefois des petites corvées.

La famille du 22^e Régiment est bien moins présente pour le major Evraire à Ottawa. Elle se résume à une rencontre, le premier jour de chaque mois, pour un petit déjeuner. Les dîners officiels existent

Chapitre 3

toujours pour l'unité d'Evraire mais c'est le travail du vice-amiral Hennessy d'y assister. Une vie sociale à l'extérieur des cadres de l'armée reprend pour le couple Evraire. Il ne faut quand même pas se bercer d'illusion sur sa durée en menant une vie professionnelle aussi trépidante et dispersée à travers le monde, conserver ces liens est un défi. La prochaine affectation est au coin de la rue et il y a très peu de chance qu'elle soit à Ottawa. Thérèse Evraire le sait bien mais l'incertitude rend impossible de s'y préparer adéquatement. La vie professionnelle de madame Evraire est constamment bousculée aussi. Par chance et à cause de son dynamisme, elle trouve encore de l'emploi à Ottawa à la bibliothèque du ministère des Transports. Point question pour elle cependant d'envisager un plan de carrière à ce stade de la carrière de son mari.

Notes

1. Les nouveaux élèves-officiers qui débutent leurs études universitaires en 1960 dans les collèges militaires et les complètent au *Royal Military College* à Kingston peuvent obtenir un diplôme reconnu grâce au *Royal Military College of Canada Degrees Act* de 1959 du gouvernement de l'Ontario. Voir l'Annuaire du Collège militaire du Canada à l'adresse internet suivante : <rmc.ca/aca/ac-pe/ug-apc/gi-ig/index-fra.asp>.
2. Serge Bernier, *Le Royal 22^e Régiment, 1914-1999*, Montréal, Art Global, 1999, p. 344.
3. Le programme est toujours en place. Il s'intitule le « PFOR » : le programme de formation des officiers de la force régulière.
4. Entrevue avec Charles Belzile, 1^{er} septembre 2011.
5. Pierre Chassé est parachuté et opère en Birmanie en mars et avril 1945 pour le compte du *Special Operation Executive* (connu sous l'appellation Force 136 dans ses opérations en Birmanie). Voir Roy MacLaren, *Derrière les lignes ennemies. Les agents secrets canadiens durant la Seconde Guerre mondiale*, Montréal, Lux, 2002, p. 253.
6. Henri Chassé prend la tête d'une compagnie en janvier 1916. Rémi Tougas, *Stanislas Tougas 1896-1917 : un des plus grands cœurs du 22^e Bataillon*, Sillery, Septentrion, 2005, p. 104.

Chapitre 4

L'officier supérieur

Evraire a suffisamment fait ses preuves ici au pays. Logiquement, sa carrière militaire devrait l'amener à prendre le commandement de l'un des bataillons de son régiment, le Royal 22^e Régiment. Il lui manque à son dossier une expérience originale, à saveur internationale, capable de le distinguer des autres majors du pays et de mieux le préparer à asseoir son leadership au régiment ou ailleurs dans les Forces armées canadiennes.

C'est l'occasion pour lui d'effectuer la première mission de maintien de la paix sous les auspices des Nations Unies. Elle survient au grade de lieutenant-colonel. Fraîchement promu, Evraire est affecté à une tâche difficile, militairement pas des plus risqué mais humainement et professionnellement désorientant. Il doit se rendre à un endroit fort reculé, au Cachemire, joindre une équipe multinationale de militaires chargée d'inspecter l'observation des termes du cessez-le-feu entre les forces armées pakistanaise et indienne. L'homme devra puiser dans ses propres ressources afin de se préparer adéquatement à ce défi qu'il doit relever isolément, il sera là-bas le plus haut gradé canadien d'une équipe d'un vingtaine de Canadiens à son arrivée. La nature de la mission, par contre, va interdire les contacts réguliers.

Mission de maintien de la paix

La mission au Cachemire : le contexte

Evraire, le Canadien, plonge au milieu d'un contentieux entre deux titans, le Pakistan et l'Inde dont l'origine remonte à la colonisation de cette région au XIX^e siècle par les Britanniques. À cette époque, ceux-ci avaient arraché au royaume sikh par le traité de Lahore, signé en mars 1846, ce qui allait devenir le Jammu-et-Cachemire. Son administration avait été confiée à la dynastie hindoue Dogras sous la bienveillante supervision de Londres afin de constituer un genre d'État tampon au service de la paix... et des intérêts britanniques dans la région¹.

L'avenir du Jammu-et-Cachemire refait surface près d'un siècle plus tard lorsque le sort des Indes, le joyau de l'Empire britannique doit être

Chapitre 4

décidé à la suite de la Deuxième Guerre mondiale. Après ses longues années de luttes épuisantes contre l'Allemagne nazie et le Japon impérial, le Royaume-Uni n'a plus la force économique et militaire de maintenir son ascendance sur le sous-continent indien. En 1946, Londres propose un plan de partage aux États hindous et musulmans comme arrangement politique global de la région. Mais cette initiative échoue en raison des tensions sociales et religieuses extrêmes. Des affrontements sanglants entre les communautés musulmanes et hindoues font des milliers de victimes en août 1946. Londres réagit en désignant Louis Mountbatten, membre de la famille royale, vice-roi des Indes britanniques, comme négociateur. De nouveaux pourparlers intenses se tiennent pendant presque un an. Le plan avancé par Mountbatten est finalement accepté par tous les partis locaux en juin 1947. Le mois suivant, la *India Independence Act* est votée en Grande-Bretagne² et la partition de l'Inde et du Pakistan devient effective en août 1947. Il demeure quand même une pomme de discorde. Le Jammu-et-Cachemire, toujours autonome, est libre de choisir son rattachement à l'un des deux nouveaux États.

Le maharaja Hari Singh, l'autorité politique du Cachemire, hésite sur le parti à choisir parce que la grande majorité de la population est musulmane, alors que l'élite dirigeante est de religion hindoue. L'Inde ne perd pas de temps d'ailleurs à revendiquer la possession du Jamma-et-Cachemire et éveille aussitôt la méfiance du Pakistan. Et bientôt des combats sanglants éclatent à la frontière des deux États³.

Le tout nouveau Conseil de sécurité des Nations Unies relève alors l'un de ses tous premiers défis et adopte en janvier 1948 la résolution 39, afin de préserver la paix comme son mandat l'enjoint de le faire. L'Organisation des Nations Unies (ONU) autorise la création d'une commission pour enquêter et servir d'intermédiaire dans le différend qui oppose les deux pays. Au mois d'avril suivant, le Conseil de sécurité promulgue la résolution 47, qui permet d'augmenter le nombre des membres de la Commission. La mission porte désormais le nom de Groupe d'observateurs militaires des Nations Unies dans l'Inde et le Pakistan (GOMNUIP)⁴. Au plus fort de la mission, près d'une centaine d'observateurs se trouveront sur place, dont 27 Canadiens⁵.



Source : R. Evraire

L'arrivée de Thérèse à l'aéroport Shaklala (Rawalpindi) à bord de l'avion des Forces armées canadiennes à bord duquel le Premier ministre Trudeau se rendit en visite officielle en janvier 1971.

Chapitre 4

L'Inde et le Pakistan acceptent de signer une entente de cessation des hostilités en juillet 1949 ce qui permet aux observateurs des Nations Unies de surveiller la ligne de cessez-le-feu. Le rôle de la GOMNUIP consiste avant tout à enquêter sur d'éventuelles plaintes de violation du cessez-le-feu et de rapporter les incidents majeurs aux belligérants et au Secrétaire général. En mars 1951, le Conseil de sécurité décide de prolonger le mandat de la GOMNUIP en votant la résolution 91⁶. Les troubles frontaliers reprennent en 1971. Ils sont suivis d'un nouveau cessez-le-feu. Les deux protagonistes signent en juillet 1972 un accord portant sur la ligne de contrôle au Cachemire sans toutefois que ne soit réglé définitivement la dispute. Elle est toujours présente aujourd'hui et cette région demeure l'un des points chauds de la planète mettant face à face deux détenteurs de l'arme nucléaire.

Le Canada a eu dès le début à cœur la mission de paix au Cachemire. L'arrivée au pouvoir de Louis Saint-Laurent en novembre 1948 avait constitué un changement important du rôle que devrait jouer le Canada dans le monde puisqu'il avait décidé de rompre avec l'isolationnisme de son prédécesseur Mackenzie King. Il trouvait naturel de faire des pays de l'ancien empire britannique, tout comme le sien l'avait été, une sphère privilégiée de politique extérieure active. Saint-Laurent appuie ainsi les États nouvellement indépendants de l'Inde et le Pakistan par exemple. Souhaitant tisser des liens étroits avec ses nouveaux partenaires du Commonwealth, le gouvernement canadien n'hésite pas à offrir son aide de conciliateur. À cet égard, le Canada trouve dans l'exercice du maintien de la paix une façon de démontrer un certain leadership sur l'échiquier mondial, à la mesure de son nouveau statut de puissance moyenne à la sortie de la Deuxième Guerre mondiale⁷.

Qui plus est, le Canada se trouve alors dans une position favorable. Il est un des membres non permanent du Conseil de sécurité lorsque le GOMNUIP voit le jour. Malgré les négociations compliquées entourant le traité de l'Atlantique Nord en vue de la création de l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord et l'état des forces canadiennes, démobilisées depuis peu de temps et qui s'élèvent à peine à 40 000 hommes, dont 19 000 pour la force terrestre⁸, le premier ministre Saint-Laurent et le ministre des Affaires étrangères Lester B. Pearson soutiennent l'initiative des Nations Unies au Cachemire. Même si cela signifie que

L'on doit faire appel à des volontaires de la réserve pour aller servir dans cette lointaine région. Ainsi, quatre officiers partent en mission dès février 1949. Cet effectif sera doublé à partir de juillet de la même année. En 1950 les officiers de la réserve sont remplacés par des officiers des forces régulières. L'affectation est alors prolongée à une année entière, au lieu de six mois. Le commandement de la mission est au même moment confié au brigadier par intérim Harry H. Angle. Mais cet officier de valeur meurt en juillet 1950 dans un accident d'avion au Cachemire, alors qu'il est en train de négocier le cessez-le-feu. Angle devient ainsi le premier soldat canadien du maintien de la paix tué au service des Nations Unies⁹.

Le gouvernement canadien se montre extraordinairement discret sur l'implication du pays dans cette mission. Aucune publicité n'est faite autour de l'aide qu'apporte le Canada au GOMNUIP. On n'aime pas étaler sur la scène internationale et à l'opinion publique qu'après tout cette dispute qui s'éternise met aux prises deux membres de la famille du Commonwealth¹⁰. En février 1964, le Canada accepte la requête des Nations Unies d'envoyer dans la région un appareil de type Caribou avec trois pilotes et cinq autres membres d'équipage. À ce moment, le contingent canadien du GOMNUIP comprend 17 personnes. Les Canadiens forment alors le plus gros contingent national de la mission. Celle-ci n'est pas sans risque comme l'incident qui a lieu en septembre 1965 alors que le Caribou canadien est détruit par l'aviation pakistanaise lors d'un raid mené contre l'Inde¹¹. Cet incident ne décourage pas le Canada, et en 1965-1966 il apporte encore un appui inconditionnel à une mission onusienne complémentaire¹² dont le commandant est le canadien major-général Bruce F. MacDonald¹³. La contribution canadienne est impressionnante : l'ensemble des troupes pour cette mission ponctuelle est pour moitié canadienne, environ 100 hommes, en plus d'une douzaine d'officiers, cinq avions avec leur équipage et le personnel d'entretien au sol¹⁴.

Le rôle des observateurs militaires consiste principalement à faire des vérifications périodiques, à enquêter sur les plaintes, à maintenir l'ordre entre les protagonistes et à protéger les civils. Les Canadiens travaillent en alternance des deux côtés de la frontière indo-pakistanaise. Les

quartiers généraux de la mission sont fixés de chaque côté de la ligne de cessez-le-feu en succession. Un avion de transport, à l'occasion, un C-130 Hercule canadien, prend l'ensemble des installations et le personnel pour que ce dernier remonte rapidement le quartier général et le rendre de nouveau opérationnel en territoire opposé. Les conditions de vie des observateurs ne sont pas idéales. Ils souffrent en outre de la haute altitude et d'une nourriture médiocre¹⁵.

Préparation et déroulement de la mission

C'est donc dans ce contexte difficile et compliqué qu'Evraire en février 1970 tente de se préparer tant bien que mal alors que le Québec s'apprête à connaître une année politiquement marquante. Les efforts des Forces armées canadiennes et le profil bas de la mission ne favorisent pas un appui important aux officiers déployés. La première fois qu'Evraire est associé professionnellement avec l'ONU survient en 1962, au cours de sa première mutation au 1^{er} bataillon du Royal 22^e Régiment à Valcartier. Là, Evraire et son bataillon reçoivent l'ordre de se préparer pour une mission des Nations Unies à Chypre afin de s'interposer entre les forces armées grecque et turque. Lui et ses collègues y voient une mission intéressante voire exotique mais sans risque. Il est vrai qu'une telle affectation aurait été bien reçue car elle brisait la monotonie de l'entraînement routinier de la caserne et des périodes plus intenses d'entraînement au camp de Gagetown. Cela devait être cependant un rendez-vous manqué pour Evraire car il doit quitter le bataillon avant ce déploiement afin de se rendre pour une nouvelle mutation à l'école d'infanterie à la base de Borden. Le contact avec cette réalité du travail auprès de l'ONU pendant plusieurs années par la suite ne s'obtiendra que par des conversations sociales et impromptues avec les quelques militaires qui avaient participé à une de ces missions.

Evraire apprend donc « sur le tas », des rudiments des langues de la région, l'Hindi et l'Ourdou. Il lit des ouvrages de l'écrivain John Masters comme *Bugles and a Tiger*, *Coromandel* et *Far, Far the Mountain Peak* qui relate l'histoire romancée de l'Indes sous l'Empire britannique. Avec *Bhowani Junction* et *To the Coral Strand*, Masters, l'auteur, place l'action dans le contexte contemporain de l'émancipation de l'Indes. Masters a aussi été officier de l'armée britannique aux Indes et en Birmanie avant et pendant la Seconde Guerre mondiale. Il n'est pas donné à Evraire d'en faire une étude systématique dans une salle de classe ou

un cours. Le cours Maintien de la paix au Cachemire 101 est inexistant. C'est plutôt une connaissance qui lui suggère ces lectures et il va les trouver très utile et riche en enseignement sur l'histoire et les peuples de l'Inde et du Pakistan. Une valeur historique et sociologique importante pour son métier que les Forces armées canadiennes n'avaient pas pu lui fournir. Evraire n'a pas même le temps de se tourner vers des officiers vétérans du maintien de la paix. On ne lui pointe que quelques officiers qui sont autour par hasard à Ottawa et qui pourraient répondre à quelques questions. Il a droit au ministère des Affaires Extérieures à un briefing d'une heure avec quelques documents à lire et des suggestions de lecture. Evraire s'est ensuite dirigé vers la bibliothèque de l'Université d'Ottawa pour poursuivre sa préparation et sa quête de savoir par lui-même, sans tuteur, mentor ou aide quelconque. L'environnement de travail au sein des Nations Unies, un environnement complexe et bien particulier, demeure un mystère pour ce militaire de formation. Une formation qui vise avant toute chose à affronter les troupes du pacte de Varsovie avec l'URSS à sa tête. Les Forces armées canadiennes ne prépareraient pas adéquatement les officiers allant en mission d'observation et de maintien de la paix.

À un autre niveau, Evraire reçoit sur le plan tactique, strictement militaire, des instructions claires et adéquates et on lui remet des cartes fiables et à jour. Un luxe que n'ont pas toujours eu les officiers qui se préparaient à affronter l'ennemi durant la Seconde Guerre mondiale. Ceci dit, comme le contexte a changé radicalement, les jeunes officiers canadiens espéraient et s'attendaient à mieux.

C'est en avril 1970 qu'Evraire quitte Ottawa pour Rawalpindi au Pakistan. De là, il doit passer les trois premiers mois de sa mission au village de Baramula du côté indien de la frontière sur la rivière Jehlum. Il sait que la pratique établie pour la mission est de passer trois mois d'un côté et autant dans le camp adverse, s'il n'est pas au Quartier général de la mission. Le « No man's land » qui sépare les deux armées ne peut être franchi, les risques sont bien trop élevés. La mission se poursuit en allant de l'autre côté de la ligne de feu. Les trois mois suivants sont ainsi passés à la petite ville de Kotli au Pakistan. Le travail pourrait être monotone, si ce n'est de l'isolement hors de l'ordinaire, de l'étrangeté du milieu et la nécessité de se déplacer constamment. Avant de se rendre aux lieux d'inspection assignés par le quartier

Chapitre 4

général de l'ONU, il faut en informer l'état-major du secteur du pays belligérant. Cet avertissement peut certes laisser suffisamment de temps pour cacher certains détails aux inspecteurs de l'ONU. Là n'est pas l'essentiel. Il faut simplement faire sentir qu'une surveillance s'exerce. Toutes les manœuvres ne sont pas les bienvenus et certainement les plus importantes auraient été rapportées.

Le tracé du cessez-le-feu n'est pas des plus commodes. Les postes avancés sont difficiles d'accès et immanquablement situés dans les hauteurs. Au petit matin, la patrouille quitte le camp de base en jeep afin de rencontrer le guide du poste qu'il faut inspecter, un voyage qui peut à l'occasion prendre toute une journée. La suite s'effectue parfois à dos d'âne et de cheval pour se terminer invariablement à pied avec quelques escalades. C'est alors qu'il est souhaitable de prendre garde où les mains prennent appui afin d'éviter de déranger certaines bestioles et autres serpents qui estiment que le Canadien n'a peut-être pas sa place dans cet écosystème. Les Casques bleus dépendent pour leur ravitaillement de l'armée qu'ils visitent. Ils mangent ce que les troupes indiennes et pakistanaises mangent. Par conséquent, une adaptation s'impose, culturelle mais aussi physique. La seconde ne se contrôle pas aussi facilement que la première, du moins au début, dans les premières semaines, en attendant que la flore intestinale s'habitue. Même la réception de la poste n'est pas chose aisée dans l'Himalaya en guerre dans ces premiers mois de mission. À chaque dimanche, Evraire doit la cueillir après un trajet de quelques heures... et au milieu d'un pont suspendu dont, par-dessus le marché, la mauvaise mine trahit un entretien douteux. Evraire a perdu du poids, beaucoup de poids, sous l'effet conjugué de l'alimentation et des exercices d'escalade quasi quotidiens pendant cette période.

Dans ce premier trois mois, il commande 5 autres officiers de grade capitaine et major : un du Chili, un de l'Australie, un de l'Uruguay, un Italien, un Finlandais. C'était véritablement les nations unies! La magie des bonnes relations entre militaires de carrière s'opère rapidement en dépit des différences de caractère et de culture. Les relations entre militaires onusiens sont plus faciles pour Evraire qu'avec celles qu'il doit entretenir avec les fonctionnaires civils de l'organisation. Dans toute la mission du GOMNUIP alors sous la responsabilité d'un général chilien, un autre petit groupe de militaires canadiens sont à

ped d'œuvre. Evraire peut les entendre assez souvent à la radio, pour ce qui est des fréquentations... Dans sa besace, il a pris soin d'amener dans ces lointaines contrées une arme secrète. Une arme avec laquelle il trompe l'ennui, se fait des amis dans le contingent onusien et avec laquelle il peut mener une discrète diplomatie. Avec sa guitare, il compose une chanson qui décrit les difficultés du travail particulier de l'officier observateur et qui sera reprise par les autres membres présents et futurs de la mission¹⁶. La musique qui a accompagné son enfance, celle de son père, lui sert dans des circonstances qu'Evraire n'aurait jamais su imaginer plus jeune.

Les rapports produits à son niveau sont envoyés au commandant militaire de la mission. C'est ce dernier, s'il le juge à propos de relayer les cas d'infraction à l'entente de cessez-le-feu plus grave au siège des Nations Unies à New York. Rien de palpitant ne survient avant les derniers mois de la mission, fort heureusement pour Evraire.

Les relations humaines

Puis, comme par enchantement, quelqu'un avait-il donné un coup de baguette ou de bâton de sergent-major de parade à Ottawa, apparaît Thérèse dans ce paysage pas exactement taillé pour elle. Elle arrive dans le même avion qui amène le premier ministre de l'époque, Pierre Elliott Trudeau en visite officielle au Pakistan. Ce dernier descend d'avion, fleur à la boutonnière, par l'avant avec les dignitaires pakistanais qui s'en approchent. Elle, discrètement, descend par l'arrière, avec Evraire qui l'attend loin des caméras et de la foule, avec une fleur... à la main. Après huit mois de solitude en mission, Evraire est donc rejoint par son épouse au mois de janvier 1971. Thérèse a rejoint son époux en dépit des avertissements du quartier général. Il ne lui sera pas accordé assistance en cas de situation grave car elle n'a pas la bénédiction du gouvernement canadien pour faire le voyage et se retrouver dans une zone jugée dangereuse. Qu'à cela ne tienne, son époux a besoin de soutien moral. En effet, peut-être est-ce là la pilule qui permet à Evraire d'avalier la nouvelle que l'on ne pourra pas le relever dans le délai prévu au moment de son départ d'Ottawa. On le laisse sur « les cimes des Himalayas ». Au moins, il a l'assurance que l'on ne l'a pas oublié... et la nature de son travail l'amène plutôt à œuvrer dans les villes maintenant. Il devra patienter jusqu'au mois de juin 1971 avant de regagner le pays.

Chapitre 4

Durant ce séjour particulier, les relations avec les autres sont plus complexes et difficiles, certainement plus qu'en Allemagne. Le couple est bouleversé par la découverte des stupéfiantes inégalités sociales à New Delhi; par les enfants rendus intentionnellement handicapés afin de les utiliser à faire l'aumône à Rawalpindi. Les sociétés indienne et pakistanaise possèdent des traits culturels bien étrangers à ce que connaissent les Canadiens de la fin des années soixante. La société multiculturelle canadienne en est à ces débuts encore. Les fréquentations du couple Evraire à l'extérieur de la mission sont inexistantes ou presque. La société pakistanaise leur paraît plus rigide et plus formelle. Les invitations des officiers pakistanais se limitaient à un rendez-vous au mess des officiers. Les perceptions différentes des relations hommes et femmes rendent les sorties de couple impossible. Il a été invité à une seule occasion par un officier indien à prendre un verre en compagnie de l'épouse de ce dernier. Du côté indien, Evraire dont les capacités athlétiques ne sont pas passées inaperçues, a été invité à participer à un match de hockey sur gazon. En règle générale, il semble que sa diplomatie fut plus aisée avec les Indiens. Les deux sociétés avaient ceci de particulier toutefois que leurs traditions et organisation militaire ressemblaient beaucoup à celle des Canadiens puisque tous avaient calqués leur armée moderne sur le modèle britannique. Ainsi, pour Evraire, le protocole que les militaires indiens et pakistanais employaient était bien connu. La musique militaire de ces deux pays lui était étonnamment familière. Quoiqu'il en soit, cette tradition militaire commune ne pouvait que faciliter les contacts avec Evraire et rendre la mission de l'ONU plus efficace.

Les relations avec les employés civils des Nations Unies sont d'un autre genre. Ils sont compétents, pour la plupart, mais ils sont au quartier général et ne visitent pas le terrain. Ils s'occupent surtout de la logistique comme les communications et le transport. Ils possèdent leur propre chaîne de commandement et leur culture d'entreprise, certains diraient bureaucratie. Ils se trouvent entre eux et les militaires une certaine distance et un respect mutuel car les employés expérimentés de l'ONU reconnaissent les compétences et l'utilité des militaires dans une zone potentiellement « explosive ».

Thérèse s'est donc retrouvée au Pakistan, et parce qu'Evraire après se retrouver au quartier général de la mission, d'abord à Srinagar, la

capitale du Cachemire indien puis Rawalpindi au Pakistan, peut demeurer dans une ville. Selon toute logique, le lieu devait être plus sécuritaire pour une femme. Malheureusement, le Pakistan est instable politiquement et une agitation qui semble de plus en plus forte secoue la ville. C'est avec grandes inquiétudes que les Evraire observent la violence de la rue toute proche de leur domicile dans les dernières semaines de leur séjour. Cette période de violence interne, débutant en mars 1971 allait culminer avec une autre guerre entre le Pakistan et l'Inde en décembre 1971 et la naissance du Bangladesh à l'opposé de la mission de l'ONU et plusieurs centaines de kilomètres à l'est. Il s'agissait dans le grand drame du sous-continent indien, d'un épisode historique majeur. Evraire et la mission à laquelle il participait n'avaient aucune emprise sur ces événements d'une toute autre échelle.

Prendre le commandement de son régiment : leadership en question

Le Royal 22^e Régiment est associé de très près à l'histoire du Canada français et à son affirmation nationale et identitaire. Il est un symbole. En octobre 1914, des hommes d'affaires, en particulier, Arthur Migneault, et le journal *La Presse* font campagne afin que l'occasion soit offerte aux Canadiens français de lutter ensemble pour leur patrie. Migneault est aussi responsable de la mise sur pied d'unités d'hôpital de campagne au sein même de l'armée française¹⁷. C'est toutefois pour avoir donné le 22^e Bataillon canadien français qu'il est connu. La constitution du bataillon est annoncée dans la *Gazette officielle* le 21 octobre 1914 après une campagne d' enrôlement provisoire débuté le 8 octobre¹⁸. L'infanterie et le 22^e Régiment deviennent le refuge des Canadiens français et les historiens Jean Pariseau et Serge Bernier intitulent toute une partie de l'histoire militaire canadienne française, de 1914 à 1939, de cette façon¹⁹. Dans la mémoire collective des Canadiens français et des Québécois francophones, longtemps, pendant des décennies, les Forces armées canadiennes se résument à ce régiment. Ce n'est qu'avec la politique de bilinguisme et les changements institutionnels des années soixante que la perception commence à changer dans les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix. Le 22^e Régiment survit comme régiment régulier d'infanterie après la guerre avec *The Royal Canadian Regiment* (RCR) et le *Princess Patricia's Canadian Light Infantry* (PPCLI). C'est ce qui l'amène à résister par la suite à toutes les réorganisations de l'armée canadienne jusqu'à nos jours avec ses deux formations complices.

Chapitre 4

Les commandants du 22^e Régiment sont davantage que des commandants d'un simple bataillon d'infanterie de l'armée canadienne. Il représente le Canada français tout entier. Cette pression se fait sentir lourdement pendant la Première Guerre mondiale, notamment sur son plus valeureux chef, Thomas-Louis Tremblay. À son avis, les hommes de son unité doivent démontrer leur excellence à tous les points de vue sous peine de voir l'unité démembler. Il en va de la réputation du Canada français et non pas celle d'un simple bataillon²⁰. Tous les commandants de bataillons du 22^e Régiment sentent cette pression spéciale par la suite. Evraire ne fait pas exception.

La mission au Cachemire bien que difficile permet au nouveau lieutenant-colonel de mieux asseoir son leadership de retour au régiment. Lorsqu'il prend le commandement du premier bataillon du Royal 22^e Régiment, il est l'un des officiers qui avaient connu une expérience véritablement internationale. Les occasions de service sont alors majoritairement en Allemagne et cette dernière mission le distingue de ses confrères officiers. Il a aussi exercé son commandement au grade de lieutenant-colonel depuis plus d'un an. La mission permet aussi à Evraire de se trouver fort à son aise dans un contexte international, ce qu'il avait pressenti déjà en Allemagne tout jeune commandant de compagnie. Si à l'occasion de ce premier travail à l'étranger les contacts sont assez limités avec la population, à cause du train-train quotidien tourné vers la besogne avec les troupes, il fait la connaissance non seulement du Cachemire, mais également des Nations Unies en 1970-1971. Cette dernière expérience lui servira encore dans le futur.

Assumer un commandement est le but, avoué ou non, de tout officier : premier après Dieu le père! Mission de garnison cette fois : monter la garde face au déferlement possible des tanks soviétiques dans les plaines de l'Europe centrale. Evraire doit d'abord s'imposer auprès des officiers qui l'ont connu comme major. Certains des membres de son bataillon sont aussi des vétérans de la guerre de Corée, des hommes qui ont fait la guerre au contraire d'Evraire. La tendance d'un certain noyau est de faire la fête, comme il le fait depuis le début de leur carrière d'ailleurs... Toutefois, maintenant au grade de capitaine et de major, responsable de plusieurs centaines d'hommes, Evraire juge que la maturité doit avoir plus de place au sein de l'unité. Afin de se faire respecter, Evraire doit élever la voie. La menace, le rapport de

rendement de fin d'année que le commandant doit produire sur chacun de ses subalternes. Evraire n'a pas eu à passer à l'acte, seule la menace a suffi. Une menace proférée, toujours selon l'habitude d'Evraire, assez rare dans un régiment de l'armée, en particulier canadien-français, sans blasphème.

Le jeune lieutenant-colonel apprend à gérer son autorité, à l'appliquer avec une certaine retenue si l'on veut maintenir la motivation. Comme il n'est pas en entreprise, les moyens à sa disposition sont assez nombreux. Plus tard, dans les décennies 1970 et 1980, les obligations légales du gouvernement canadien et des Forces armées canadiennes réduiront peu à peu mais considérablement les pouvoirs discrétionnaires des personnes en autorité. Il n'en demeure pas moins que cette affectation est, au chapitre du commandement, la plus difficile de la carrière d'Evraire. L'exercice du leadership fait mal, clame Evraire dans une présentation publique²¹ à ses troupes. Contrairement aux apparences, il est difficile à réaliser même s'il ne se compose que d'un unique ingrédient : les relations humaines²². Sans doute commander un autre régiment aurait été plus facile parce que la distinction entre commandés et commandant n'aurait pas été teintée d'une histoire où Evraire tient aussi un rôle de commandé. Mais l'âge entre aussi en ligne de compte. À 33 ans, Evraire est un très jeune lieutenant-colonel pour l'époque.

Le caractère d'Evraire se révèle maintenant plus facilement à la troupe francophone plus que dans tout autre grade ou poste d'état-major qu'il a occupé. Un officier subordonné en poste avec lui à ce moment soutient que l'intellect de Richard Evraire se démarque de celui des autres officiers par son raffinement, sa vivacité, sa délicatesse et sa capacité de synthèse par, enfin, des expressions langagières recherchées²³. Il est de ceux que l'on respecte pour ses capacités à être fin psychologue plutôt que brusque et sans empathie. Pour tous, anglophone comme francophone, les prises de décision du jeune lieutenant-colonel sont transmises à ses subordonnés avec diplomatie et il prend bien soin de faire paraître qu'ils les respectent. Il cherche à gagner leur adhésion plutôt que d'imposer. Il tente de se rendre disponible, de démontrer qu'il est possible de lui parler. Il est toujours « accrochable », pour reprendre l'expression de l'avocat et colonel à la retraite Michel Drapeau²⁴. Il est un homme disponible pour ses subalternes, accessible

Chapitre 4

et non distant comme le sont certains autres officiers qui ne veulent pas mal paraître de peur de voir leur leadership diminué. Confiant, affable, chaleureux, Evraire sait mettre en confiance ses interlocuteurs tout en préservant une certaine réserve, voire une distance due à ses responsabilités. Malgré tout, il projette l'image d'un homme authentique sans allure affectée. Nul doute qu'il s'inspire de celui qui a marqué son temps comme jeune officier au bataillon et qui semblait se tenir toujours au-dessus de la mêlée en ne ressemblant à personne de son unité, le lieutenant-colonel Chassé. Ce caractère qui se dessine pour ses subalternes, s'impose sans doute aussi graduellement à l'esprit de ses supérieurs. Evraire sera bon officier d'état-major pour l'avenir grâce à ces qualités mais a-t-il l'impétuosité du guerrier? Le contexte de la guerre froide ne permet pas de le mettre à l'épreuve... et c'est bien tant mieux pour tous puisque nous avons évité, peut-être, un conflit nucléaire.

Ce deuxième séjour allemand prend une tournure bien intéressante pour un officier d'infanterie lorsqu'après 24 mois, il est appelé à l'état-major de la brigade. Evraire est nommé chef des opérations de la 4^e Brigade mécanisée en fait l'adjoint opérationnel du commandant de la brigade, le brigadier-général Patrick Grieve d'abord puis Charles Belzile ensuite en 1974 et 1975. Les états-majors se divisent normalement comme suit : un officier pour le personnel (G1), le renseignement (G2), les opérations (G3), la logistique (G4), les relations civilo-militaires (G5) et les communications (G6). L'officier des opérations (G3) occupe généralement le poste le plus important. Les scénarios de guerre, les préparatifs et les pratiques pour stopper les chars soviétiques (appelés « les opérations d'arrêt »), les tactiques, voilà Evraire aux premières loges. L'officier des opérations se trouve au centre de l'action. La position exige depuis peu que son responsable possède déjà l'expérience de terrain de l'Europe car on réalise en haut lieu que les opérations de l'OTAN, toujours de nature multinationale, sont bien plus compliquées que les opérations d'une armée nationale. Le commandant de la brigade canadienne, apprécie que son G3 semble garder son calme en toutes circonstances. Il est calme, intelligent, limpide et il sait communiquer simplement avec tous, ses collègues comme son brigadier-général²⁵. S'il doit interagir avec les alliés, il le fait au naturel. Evraire retournera encore en Allemagne plus tard dans sa carrière mais pour le moment, il savoure cette affectation. Une

expérience riche qui dès 1975, est récompensée par la promotion au grade de colonel, somme toute une nouvelle inattendue. La carrière d'officier d'Evraire est rapide. Il s'en rend compte, d'autres autour de lui aussi. Il est peut-être de ceux qui iront jusqu'au bout, c'est-à-dire chef d'état-major de la défense du Canada. Il a aussi pour avantage d'avoir cette identité biculturelle que les Forces armées canadiennes tentent tant bien que mal de mettre de l'avant.

Identité et langue

Les difficultés pour son bataillon en matière de culture et de langue sont déterminantes dans la carrière et la vie de Richard Evraire. En Allemagne, durant ce temps de leadership et de responsabilité envers ses troupes, Evraire prend conscience des difficultés des francophones dans l'armée canadienne avec plus d'acuité et s'associe à ce qui devient rapidement une lutte. C'est à ce moment plus qu'à aucun autre dans sa carrière que prend naissance chez lui une ligne de conduite contre les politiques et certaines pratiques de l'institution militaire canadienne qui avaient eu pour résultats de favoriser une forme « d'assimilation » pour plusieurs francophones du Québec et d'ailleurs au pays.

Cette seconde affectation en Allemagne a donc ceci de particulier qu'elle est marquée au coin de la lutte pour l'égalité des services disponibles pour le personnel francophone de la base canadienne. C'est un peu sur l'air du temps car les revendications au pays ont commencé depuis les années soixante. Les Forces armées canadiennes, c'est bien connu, ne sont pas à l'avant-garde dans ce domaine. Il est quand même intéressant de constater que le combat est aussi mené à l'étranger. D'ailleurs, il y a un besoin sans doute plus pressant puisque la vie des Canadiens en poste en Allemagne s'exerce en communauté dans la base moderne de Lahr (Base des Forces canadiennes (BFC)). Or, ces services sont en grande majorité offerts dans un environnement culturel anglais.

C'est au nom de son bataillon que le lieutenant-colonel Evraire mène la lutte, il y a là le nombre critique pour faire bouger les choses. Cependant, son épouse Thérèse est aussi une locomotive dans le domaine. Elle travaille comme adjointe au directeur des services communautaires de la base, lui aussi francophone, et peut assurer un service en français. Une employée allemande du centre s'exprime aussi très bien

Chapitre 4

en français²⁶. Evraire encourage aussi l'officier d'éducation Florent Tremblay, officier de réserve récemment arrivé à la base, à offrir aux francophones les mêmes chances de suivre des cours que les anglophones. Les militaires anglophones bénéficient d'un soutien éducatif grâce au système scolaire de l'Ontario qui organise pour eux des cours du soir permettant d'obtenir des crédits de niveau du secondaire ou de la première année d'université. Les francophones ne peuvent compter sur les mêmes arrangements avec le Ministère de l'éducation du Québec pour poursuivre ou entamer un diplôme. Tremblay rencontre ainsi les fonctionnaires du ministère de l'Éducation du Québec dans le but de faire connaître les besoins des hommes et des femmes déployés à l'étranger et d'organiser des cours à l'intention des militaires du 22^e Régiment : cours de sciences, de mathématiques, de français, d'anglais par exemple. Thérèse s'implique aussi dans ce dossier du mieux qu'elle le peut et appuie son conjoint, ou est-ce le contraire? Dans cette foulée, l'affichage et l'étiquetage dans les Canex, les dépanneurs canadiens présents sur la base, doivent devenir bilingues. D'autres activités à la BFC de Lahr témoignent de la vie communautaire francophone et du dynamisme de Thérèse : la troupe de Guides des jeunes filles de militaires (l'équivalent francophone des Pathfinders) et celle de Sainte-Thérèse (nommé ainsi en l'honneur de madame Evraire) sont des plus populaires. Par ailleurs, la messe du dimanche se passe pour le couple Evraire à la chapelle francophone de la base plutôt qu'à la chapelle anglophone²⁷.

Certaines pressions exercées auprès d'Evraire par ses confrères officiers pour ce qui est de l'identité et de la langue avant d'arriver à la tête du bataillon se comprennent aussi à la lumière du système régimentaire canadien adopté des Britanniques par les Forces armées canadiennes. La fidélité des hommes, des sous-officiers et des officiers au régiment d'attache est grande et persiste tout au long de leur carrière et même après. On devine facilement qu'il s'ensuit une rivalité entre les unités au sein de l'ensemble de l'organisation militaire. En devenant lieutenant-colonel, Evraire n'est redevable qu'à la chaîne de commandement officielle mais aussi au colonel commandant et à son comité du régiment²⁸ dont le rôle, entre autre chose, est de s'assurer que les intérêts du Royal 22^e Régiment soient tenus en compte au sein des Forces armées canadiennes dans les nominations supérieures, les récompenses, les honneurs, par exemple. Evraire a sûrement reçu

l'aval de ces forces sociales non officielles et tutélaires lorsqu'il reçoit le commandement de son unité. Au même chapitre de la culture militaire de l'armée canadienne, le lieutenant-colonel commandant peut être perçu par les autres unités d'infanterie comme appartenant à un autre camp. L'historien David Bercuson écrit que cette perception peut aller loin :

« Officers of one regiment always seem convinced that those of another constitute a hidden “mafia”, which acts to advance regimental interests no matter what the impact may be on the army on the whole. This feeling, justified or not, is especially pervasive among English-speaking members, many of whom are convinced that the serving members of the Royal 22^e Regiment form a sort of secret society pledged to advance the regiment's interest and the cause of bilingualism in the army²⁹. »

C'est dans cette réalité politico-sociale complexe du monde militaire qu'Evraire se fait le champion des francophones. Il fait des efforts notables afin de faire cesser un travers historique³⁰ particulier de l'armée lors de ses déploiements à l'étranger. Cette dernière semble en effet oublier qu'elle est composée en partie par des francophones. Toutefois, il ne peut aller trop loin dans les revendications puisqu'il est déjà étiqueté de *vandoos* (un militaire du 22^e Régiment dans l'argot militaire anglais) par certains.

En étant affecté au 22^e Régiment depuis le début de sa carrière et ayant pris pour épouse une dynamique franco-ontarienne, Richard Evraire devient au fil du temps de plus en plus engagé pour la cause du bilinguisme et du respect du français au sein de son organisation. Le prochain pas dans sa carrière militaire ne manquera pas de renforcer cette tendance.

Le commandement de son alma mater

La défense des droits des francophones dans les Forces armées canadiennes devient encore plus évidente dans la vie professionnelle de Richard Evraire avec sa nomination à la direction d'une unité militaire particulière, l'une des trois institutions d'enseignement universitaire des Forces armées canadiennes : le Collège militaire royal de Saint-Jean. Devenu colonel par la même occasion, Evraire retrouve le

Chapitre 4

lieu de ses premiers pas dans la vie militaire, une grande partie de son enrégimentation. C'est pour l'homme un moment de grande émotion car le collège, paradoxalement, par les souffrances qu'il y a connu, est devenu une partie de lui-même dans un certain sens. Il est le premier commandant du collège à l'avoir fréquenté étudiant.

C'est aussi une affectation qui promet de faire vivre au nouveau colonel une expérience qui lui tient à cœur, le développement intellectuel du corps des officiers. Sa personnalité sied parfaitement bien avec le poste : Evraire projette de la classe et est resté très curieux intellectuellement. Son bilinguisme, son intérêt personnel pour les études, son amour du sport et sa carrière active bien remplie dans l'infanterie font d'Evraire le modèle pour les quatre objectifs de la formation des élèves-officiers de Saint-Jean : une formation militaire de base, une forme physique poussée, les premières années d'étude en vue de l'obtention d'un diplôme universitaire et la préparation à commander dans les deux langues officielles du pays. C'est sans doute pour ces raisons que le comité de promotion et la chaîne de commandement estiment qu'ils peuvent faire confiance à Evraire et lui donner par cette occasion une belle expérience de commandement et une ascension rapide dans la hiérarchie militaire.

En dépit du portrait de l'homme que nous venons de tracer, le colonel Evraire se croit, sans doute avec justesse, inadéquatement préparé à la tâche. Les cours de gestion universitaire des forces canadiennes, comme toujours aujourd'hui d'ailleurs sont inexistantes. Quelques officiers du 22^e Régiment l'ont précédé à cette position, il y a donc des modèles sur qui prendre exemple. Il doit surtout se faire à l'idée qu'il lui faudra l'aide et la collaboration du personnel universitaire en place. Le principal et directeur des Études de l'institution³¹, Marcel Benoît, devient par la force des choses son collaborateur particulier et avec qui il va entretenir des relations efficaces et cordiales. Ainsi, dès la fin juillet il rencontre son prédécesseur, Arthur Vandal, un colonel qui, quelques années plus tôt, organisa une unité francophone toujours active, le 5^e Régiment d'artillerie légère du Canada. Par la même occasion, au mess des officiers à la pause-café, Evraire rencontre plusieurs professeurs qui s'y trouvent. Un moment embarrassant et difficile à passer avec ses anciens maîtres qui l'ont vu vulnérable, avec ses faiblesses et ses carences intellectuelles jadis. C'est que ces professeurs ne semblent

pas avoir changés, Evraire en reconnaît plusieurs : Bissonnette, Girard, Lavigne, Roberge et Rivet. Comment ne pas penser que ces enseignants le jugeront un incapable à remplir la mission que ses supérieurs lui ont confiée? Evraire passe le test du leadership initial avec succès. Comment aurait-il pu en être autrement? Comment des professeurs d'université peuvent-ils juger un officier commandant? Qui peut se prononcer sur la compétence ou l'incompétence d'une fonction pareille avec des critères objectifs? Le détenteur du poste de commandant d'une université militaire est en fait un oiseau rare. Pour tout dire, le bilan des difficultés à asseoir son leadership sera ici bien plus positif que lors de la prise de commandement de son bataillon. Pour le reste, Evraire dès avant sa venue à Saint-Jean à l'été de 1975, bien décidé à faire son devoir comme à l'habitude se met, plus que jamais, en forme physique. À 37 ans, il est un vétéran en comparaison des jeunes hommes de son équipe qui auront en très grande majorité entre 18 à 22 ans!

Ce n'est pas ici le lieu de reprendre toute l'histoire du Collège militaire de Saint-Jean. Evraire a mûri depuis son passage comme étudiant, le collège aussi. Celui-ci dispense un baccalauréat complet dans certaines disciplines et les élèves-officiers n'ont plus à compléter leur diplôme par un passage obligatoire à Kingston. Depuis l'année scolaire 1971-1972³², grâce à une entente de collaboration avec une université du Québec, l'Université de Sherbrooke, le collège de Saint-Jean, comme son grand frère de Kingston pour l'Ontario, peut délivrer des diplômes reconnus par la province de Québec. Rappelons que l'éducation est de compétence provinciale au Canada et c'est pourquoi la reconnaissance de la validité du diplôme octroyé par une institution fédérale doit emprunter ce parcours.

Les premiers mois de son affection à Saint-Jean surprennent Evraire. Si en août, il a le temps de se familiariser avec le site physique et les programmes car les élèves-officiers sont dispersés à travers le pays à faire l'apprentissage de leur métier militaire, dès les premiers weekends après la rentrée scolaire, il désire les rencontrer à l'extérieur du cadre formel militaire afin de faire plus ample connaissance. Mais il a beau arpenter les lieux de sports, de loisir et même les résidences il ne rencontre pas d'âme qui vive. Evraire est surpris de l'absence des élèves et croit qu'il n'a pas été informé d'un congé mais il déchanté rapidement. Il est devenu coutumier de laisser le collège et de prendre congé chez

Chapitre 4

soi le weekend. Evraire décide alors, parmi ses premiers ordres données, de ramener les élèves au collège afin qu'ils puissent poursuivre leur enrégimentation à la semaine longue. L'intégration à la vie sociale de l'officier passe par là, selon Evraire. D'ailleurs, celui-ci, du temps de ses propres études à Saint-Jean ou à Kingston, demeurait sur le site et ne cherchait pas à retourner, par obligation ou devoir, à la maison les samedis et dimanches.

Il ne faut que deux semaines au nouveau commandant du collège pour mettre de l'avant un nouveau plan, obtenir des autorités supérieures les autorisations et changer le mode d'opération de l'endroit. Les weekends se peuplent alors de conférences, de séances d'information et d'activités militaires afin de mieux renseigner principalement les plus jeunes élèves-officiers des différentes facettes de la vie et de l'activité militaire. Le nouveau régime de vie des élèves-officiers n'a pas fait que des heureux... Cependant, le métier militaire répond Evraire à ses dénigreur, n'a peut tolérer d'interruption, le militaire sert 7 jours sur 7 en temps de guerre comme en temps de paix.

L'événement qui a marqué le plus Evraire durant les trois années en poste reste les festivités entourant le 25^e anniversaire de fondation du collège. Cet événement lie encore davantage Evraire à cette institution de plus en plus francophone. Le Club des Anciens, déjà actif en dépit de la jeunesse relative du collège, grâce à une levée de fonds fait ériger à temps pour les cérémonies du mois d'octobre 1977, le monument qui est toujours en place à l'entrée du collège. Le Premier ministre du moment, Pierre Elliott Trudeau en fait le dévoilement en présence du Chef de l'état-major de la Défense et de plusieurs autres personnalités militaires et politiques. En dépit de la réputation du Premier ministre de ne pas s'intéresser outre mesure aux questions de défense, il prononce pour l'occasion un discours senti qui fait grande impression sur le colonel Evraire.

Le combat le plus important de ces années à Saint-Jean est mené au nom du maintien de la norme du niveau de bilinguisme des élèves-officiers. En plus de réussir dans le programme académique suivi et rencontrer les exigences sportives et militaires, l'apprenti officier doit avoir atteint le niveau de compétence dans l'autre langue officielle du pays. Celui du collège est trop élevé aux yeux du brigadier-général Saint-Aubin à Ottawa, l'un des adjoints du commandant des ressources humaines des forces canadiennes, le lieutenant-général

Quinn. La norme devra être celle des Forces armées canadiennes, plus « raisonnable ». La déception est très grande pour Evraire qui doit avaler cette défaite car pour lui, cette norme est un outil important vers l'objectif d'un corps d'officier bilingue. Le collègue réussissait lors très bien dans le domaine de la production d'officiers bilingues, tout autant chez les francophones que chez les anglophones. L'historien Serge Bernier estime qu'entre 1971 et 1978, le Collège militaire royal de Saint-Jean a pu fournir au corps des officiers canadien environ 300 recrues bilingues³³. Le même auteur démontre par la même occasion que le collègue aîné, celui situé à Kingston, n'arrive pas à égaler, et de loin, la performance de Saint-Jean dans ce domaine.

Les promotions continuent de récompenser Evraire entre-temps. Même si la vie au collège de Saint-Jean lui est douce, l'occupant de ce poste possède le grade de colonel. À son accession dans les rangs des généraux en 1978, il sait aussi qu'il doit quitter. Il reste néanmoins intentionnellement assez longtemps, par un détour bureaucratique, pour aider le collègue. Ainsi, en conservant son poste quelques semaines de plus avec son nouveau grade, Evraire permet à l'unité militaire de Saint-Jean d'être traité sur le même pied que le Royal Military College of Canada à Kingston, lui aussi commandé depuis longtemps par un officier général. Après son successeur immédiat déjà choisi, au grade de colonel, les nouvelles nominations au collège se font désormais au grade de brigadier-général à égalité avec Kingston. Ainsi en juin 1981, le brigadier-général J.-Y. Durocher est nommé commandant du Collège militaire royal de Saint-Jean. Dans la lutte des reconnaissances, du prestige, du statut et de la division des ressources humaines et matérielles entre les collèges, cet apparent concours de circonstances n'a rien d'anodin.

Pendant les années de commandement d'Evraire à Saint-Jean, le plus important établissement du genre en Amérique du Nord, l'académie militaire américaine de West Point est secouée par un scandale. Celui-ci débute en mars 1976 par un examen de génie électrique³⁴. Mais bientôt la situation dégénère pour impliquer plusieurs centaines d'étudiants dans des cas de tricherie à des examens. Le code d'honneur de l'institution et de la profession militaire est remis en question. Il faudra la venue d'un nouveau commandant sorti de la retraite et acceptant de servir à un grade inférieur que celui qu'il détenait à la fin de sa carrière pour rétablir d'une façon urgente la

crédibilité de West Point. Evraire et les militaires canadiens qui suivent l'affaire ne s'inquiètent pas, peut-être à tort, de l'affaire. Il est vrai que le contexte militaire canadien est devenu différent de celui qui prévaut aux États-Unis à cause de la guerre du Vietnam et de ses conséquences, en particulier celui du moral des forces armées. Cependant, le Canada reste tributaire militairement de son voisin du sud dans presque tous les autres domaines, que ce soit celui de l'armement, de la stratégie, de la doctrine, de la tactique, de l'évolution des formations, du ravitaillement, de la formation, de l'éducation, de l'éthique. Les Américains possèdent une influence considérable et toujours grandissante sur les militaires canadiens dans les années soixante-dix.

Leadership par l'exemple et l'expérience

Il semble qu'Evraire respecte les zones attribuées de responsabilité au cours de son commandement. Il ne semble pas vouloir, à l'époque, intervenir dans la nature des programmes, peut-être par principe ou par manque de plan ou de préparation encore une fois. En principe, il s'agit d'une chasse gardée des membres du corps enseignant. Il aurait pu en être tenté, après avoir eu une carrière où bien des affectations qui lui avait semblé manqué de préparation. Le programme des Études militaires et stratégiques est mis en place en 1979 après plusieurs mois d'étude à Ottawa et dans les trois collèges militaires. C'est le quartier général à Ottawa qui désire un programme d'études militaires³⁵. En gros, un diplôme universitaire qui tenterait d'élever la connaissance et les pratiques de la profession des armes en discipline universitaire. Cependant, il ne semble pas qu'Evraire soit mêlé à cette tentative de téléguider les programmes.

Nul doute cependant que les nombreuses discussions et la vie universitaire ne diminuent en rien son intérêt pour les études et sa préparation à un plan d'action d'ensemble de l'éducation militaire qui aboutira quelques années plus tard alors qu'il sera au rang de major-général. Evraire côtoie fréquemment les professeurs et tout en les respectant, comme depuis ses 17 ans ou les premiers instants du commandement du collège, n'a plus cette gêne. C'est un milieu et une expérience qu'il saura mettre à profit pour lui et pour son organisation contrairement à d'autres commandants qui rateront cette chance.

La possibilité pour les officiers des Forces armées canadiennes de pouvoir enseigner est aussi une expérience très enrichissante pour ceux-ci. Evraire le reconnaît le premier. Cependant comme le collègue manque de personnel militaire lors de la deuxième année afin de veiller à la bonne gestion de l'endroit, le colonel oblige ces enseignants militaires à entreprendre en plus de leur tâche d'enseignement des devoirs secondaires. En dépit des plaintes et des mines maussades, il maintient le cap. La raison de cette décision n'est en fait pas qu'administrative, certains l'ont sans doute deviné. Aux yeux du colonel et selon l'éthique militaire les officiers doivent montrer l'exemple. Il s'ensuit qu'au collège les officiers-enseignants doivent faire voir aux élèves-officiers qu'ils sont aussi des officiers de plein pied. C'est évidemment plus de travail à accomplir mais le métier militaire est le plus beau du monde.

Evraire s'implique dans le commandement de son unité. Sur le plan militaire il a décidé que, en règle générale, il veut appliquer la culture et l'expérience de leadership qu'il a connu au régiment. Ainsi, l'accès aux gradés est l'une de ses priorités. À son avis, les élèves-officiers ne devraient pas avoir la crainte d'approcher et de s'entretenir avec les capitaines et les majors alors qu'il constate que c'est ce qui semble se passer. Au régiment, officier junior, Evraire avait dû subir quelques mauvaises humeurs de certaines personnes plus haut gradées. Ce comportement, une forme « d'abus de pouvoir » ne fait pas partie du type de relation entre les officiers selon la vision Evraire du leadership. Un tel exemple s'il se retrouvait dans l'aile militaire du collège, ces quelques officiers qui encadrent les élèves-officiers, risqueraient de contaminer la chaîne entière de commandement et de se retrouver dans les relations entre élèves. Selon Evraire, ce n'est certainement pas le type de leadership qu'il veut enseigner et propager. Il est plutôt le promoteur d'une conception de leadership différent, à la canadienne-française. Ce n'est pas une révélation, l'exercice du pouvoir, celui du commandement, passe souvent chez la troupe francophone par l'explication, avant ou après l'ordre. L'obéissance est plus automatique chez les militaires anglophones. C'est du moins l'interprétation de l'Evraire d'alors.

Le colonel Richard Evraire travaille du côté de la chaîne militaire avec ses subordonnés directs, le directeur des élèves-officiers. Durant son

terme, il s'agit de deux officiers de la marine : les capitaines de frégate, l'équivalent de lieutenant-colonel dans l'armée, David Pollard et Guy Comeau. Pour la portion strictement militaire de la formation, Evraire peut compter sur un vétéran qui a aussi de la classe à l'image de son colonel, l'adjudant-chef Jean Couture. C'est avec eux qu'il montre l'exemple à ces centaines de futurs officiers. Et le manuel utilisé, c'est la version Evraire 101 de la profession des armes!

L'identité et la vie de couple

Les changements sociaux de la société canadienne, ceux débutés dans les années soixante, rattrapent lentement les forces armées. Cependant, il y a un décalage qui se creuse et qui est de plus en plus apparent aux yeux des Canadiens. La tradition du collègue oblige le colonel et commandant du collège à recevoir le personnel. Il ne s'agit pas d'une règle écrite mais le couple Evraire sent la pression. En clair, cela signifie que Thérèse, son épouse, doit recevoir des invités, s'improviser hôtesse. Il est impossible à ce moment d'envisager un commandant célibataire pour diriger une unité importante, encore moins dans un établissement d'enseignement militaire qui s'adresse à des jeunes. Ce sont la fin des années 80 qui verront des officiers célibataires assumer quelques commandements d'importance³⁶. Entre-temps, les pressions sociales militaires conservent pour l'épouse des exigences qui ont été et qui seront particulièrement lourdes en Allemagne par exemple pour Thérèse. Cependant, Thérèse a la chance de pouvoir trouver un emploi et de pouvoir s'accomplir à l'extérieur du rôle de conjointe de militaire. Les exigences de réceptions et d'accompagnement à des fonctions officielles de la vie de son conjoint s'ajoutent donc à une vie déjà remplie. Un équilibre à l'intérieur du couple doit donc être trouvé, et s'il est à ce moment plus urgent il s'agit en fait d'un processus qui dure depuis l'acceptation de Thérèse d'un mariage à un professionnel du métier des armes.

Madame Evraire se met à l'enseignement des langues secondes, le plus souvent le français à des anglophones afin qu'ils rencontrent les exigences des postes de la fonction publique. Par cette activité et cette personnalité professionnelle de Thérèse, la défense du français se trouve renforcé au sein du couple Evraire. Depuis l'enfance à Ottawa, en passant par les premiers échanges avec les Québécoises de Québec alors que son mari œuvre à Valcartier et le travail accompli

à la base de Lahr en Allemagne, la prise de conscience de l'identité francophone ne cesse de progresser. En ce sens, Richard Evraire est en train de parcourir un trajet inverse que ce que connaissait les officiers francophones ou bilingues des Forces armées canadiennes depuis leur origine, c'est-à-dire une anglicisation au fur et à mesure de la progression de leur carrière.

Notes

1. Voir Claude Arpi, *Cachemire, le paradis perdu*, Arles, Éd. Philippe Picquier, 2004, p. 62-71; Sumantra Bose, *Kashmir : Roots of Conflict, Paths to Peace*, Cambridge, Harvard University Press, 2003, p. 14-16; Jean-Luc Racine, *Cachemire, au péril de la guerre*, Paris, Autrement, 2002, p. 28-29.
2. BBC, *Flashback to Indian Partition*, <news.bbc.co.uk/2/hi/south_asia/1751044.stm>.
3. Groupe d'observateurs militaires des Nations Unies dans l'Inde et le Pakistan (un.org/french/peace/peace/cu_mission/unmogip/unmogipB.htm). Voir aussi la page de la BBC consacrée à la question du Cachemire, <news.bbc.co.uk/2/hi/south_asia/1762146.stm>; Alastair M. Taylor, David Cox et Jack L. Granatstein, *Peacekeeping : International Challenge and Canadian Response*, Toronto, Canadian Institute of International Affairs, 1968, p. 101.
4. En anglais : United Nations Military Observer Group India-Pakistan (UNMOGIP). Cette mission a toujours cours aujourd'hui. Voir à ce sujet la page des Nations Unies, <un.org/french/peace/peace/cu_mission/unmogip/unmogipB.htm>.
5. David J. Bercuson et Jack L. Granatstein, *Dictionary of Canadian Military History*, Toronto, Oxford University Press, 1992, p. 215.
6. Page des Nations Unies <un.org/french/peace/peace/cu_mission/unmogip/unmogipB.htm>.
7. Desmond Morton, *Une histoire militaire du Canada 1608-1991*, Sillery, Septentrion, 1992, p. 329-330.
8. Taylor, Cox et Granatstein, *Peacekeeping*, p. 101-102.
9. Site web de Garrison Green, Patrimoine militaire (garrisongreen.com/fr/military.php); Taylor, Cox et Granatstein, *Peacekeeping*, 102.
10. « Both nations are members of the Commonwealth, the dispute is embarrassing to Canada ». Cité dans Taylor, Cox et Granatstein, *Peacekeeping*, p. 102.
11. Taylor, Cox et Granatstein, *Peacekeeping*, p. 103.
12. Il s'agit de la résolution 211 qui crée la Mission d'observation des Nations Unies pour l'Inde et le Pakistan (MONUIP). United Nations India-Pakistan Observer Mission (UNIPOM) en anglais.
13. Réseau francophone de recherche sur les opérations de paix, Université de Montréal. Adresse web : <operationspaix.net/-UNIPOM>. Voir aussi Taylor, Cox et Granatstein, *Peacekeeping*, p. 103-104.
14. Taylor, Cox et Granatstein, *Peacekeeping*, p. 103-104; Bercuson et Granatstein, *Dictionary of Canadian Military History*, p. 215.
15. Taylor, Cox et Granatstein, *Peacekeeping*, p. 102-103.
16. Evraire compose 12 couplets. En voici un que nous avons choisi de ne pas traduire afin de lui laisser toute sa « fraîcheur » :

First Delhi belly, remember that?

Couldn't eat a thing for days.

Chapitre 4

*Then I got brave and tried the water;
Coming out both ways!
Prickly heat rash, constipation,
Infection from every inoculation,
I wonder what it's like to be healthy?
Nine more months to go!!!*

17. Voir à ce sujet Michel Litalien, *Dans la tourmente : deux hôpitaux militaires canadiens-français dans la France en guerre, 1915-1919*, Outremont, Athéna Éditions, 2003.
18. Jean-Pierre Gagnon, *Le 22^e Bataillon (canadien-français). 1914-1919*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1986, p. 422.
19. *Les Canadiens français et le bilinguisme dans les Forces armées canadiennes, tome 1, 1763-1969 : Le spectre d'une armée bicéphale*, Ottawa, Service historique de la Défense nationale, 1987, p. 71.
20. Thomas-Louis Tremblay, *Journal de guerre, 1915-1918*, texte inédit, établi et annoté par Marcelle Cinq-Mars, Outremont, Athéna Éditions, coll. Histoire militaire, 2006, p. 13.
21. Entrevue avec Florent Tremblay, Saint-Jean-sur-Richelieu, 8 avril 2011.
22. Entrevue avec Florent Tremblay.
23. Entrevue avec Michel Drapeau, Ottawa, 30 mai 2011.
24. Entrevue avec Michel Drapeau.
25. Entrevue avec Charles Belzile, Ottawa, 1^{er} septembre 2011.
26. Entrevue avec Thérèse Evraire (née Valiquette), Ottawa, 18 janvier 2008.
27. Entrevue avec Florent Tremblay.
28. La Régie du Royal 22^e Régiment, *Statuts et règlements - la régie du Royal 22^e Régiment*, Québec, La Citadelle, 1975.
29. David J. Bercuson, *A Significant Incident. Canada's Army, the Airborne, and the Murder in Somalia*, Toronto, McClelland and Stewart, 1996, p. 126.
30. Comme semble le suggérer l'expérience des deux guerres mondiales.
31. L'appellation « recteur » (le terme « Principal » demeure en anglais) ne s'applique qu'en 1987 selon Jacques Castonguay, *L'histoire du Collège militaire de Saint-Jean : une université à caractère différent*, Sillery, Septentrion, 1992, p. 164.
32. Collège militaire royal de Saint-Jean, Saint-Jean-sur-Richelieu, Québec, Canada, Classe d'entrée 1952, *L'histoire du Collège militaire royal de Saint-Jean, The History of le Collège militaire royal de Saint-Jean* <cmrsj52.ca/histoire.htm>.
33. Serge Bernier, « Le Collège militaire royal de Saint-Jean : la mise en marche du concept du corps d'officiers bilingue avant l'heure », Yves Tremblay, Roch Legault et Jean Lamarre, *L'éducation et les militaires canadiens*, Outremont, Athéna, 2004, p. 152.
34. *Time Magazine*, « Armed Forces : What Price Honor? », 7 juin 1976, <time.com/time/magazine/article/0,9171,947701-1,00.html>.

35. Jacques Castonguay, *L'histoire du Collège militaire de Saint-Jean*, p. 106-107.
36. Entrevue avec Thérèse Evraire.

Chapitre 5

L'officier général

Une autre mission de paix

À la suite de son affectation auprès d'une institution d'enseignement supérieur de nature militaire, Richard Evraire, aurait pu se retrouver au combat. Bien d'autres l'ont fait avant lui. L'éducation et le combat ne sont pas, chez les militaires, des vases qui ne communiquent pas. Le cas des Prussiens et des Allemands est sans doute celui qui vient immédiatement à l'esprit. Des noms célèbres aussi, comme ceux du maréchal Foch, le vainqueur de la Première Guerre mondiale et celui du général Harry Crerar, le général canadien vainqueur durant la Seconde Guerre mondiale. Ce dernier était en effet commandant du Collège militaire royal du Canada au début de la guerre. Affecté au quartier général à Ottawa afin de dessiner l'appareil de guerre canadien en vue d'affronter Hitler, il se retrouve quelques années plus tard à en prendre le commandement effectif sur le terrain jusqu'au jour de la victoire en Europe (« VE », *Victory in Europe*) le 8 mai 1945¹. Pour Evraire, c'est une mission dans le cadre de la participation canadienne aux missions de paix de l'ONU et non un commandement lié à la guerre.

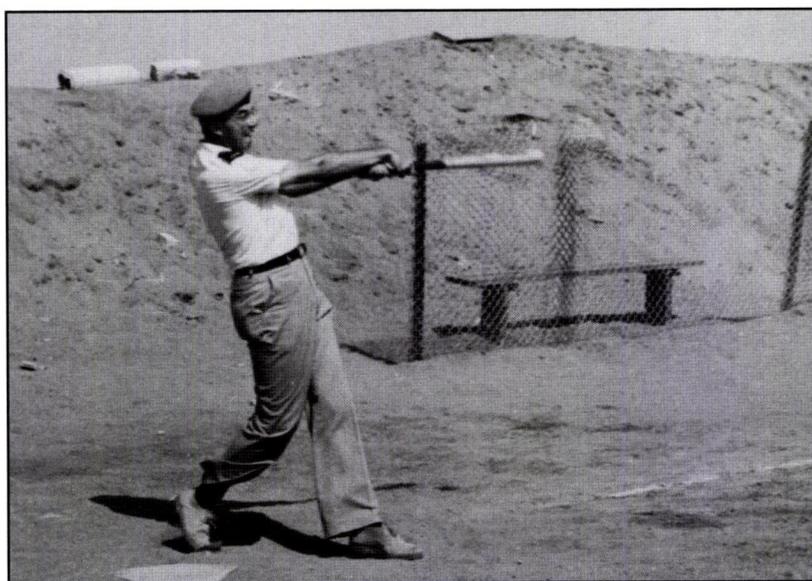
Evraire fait maintenant partie du groupe des généraux canadiens. C'est dans le cadre de sa deuxième mission de maintien de la paix qu'il assume ses nouvelles fonctions. Cette fois-ci, contrairement au Cachemire, il est entouré de Canadiens. Il commande les contingents canadiens des Nations Unies au Moyen-Orient. Ils sont dispersés en Égypte, en Israël, en Syrie et au Liban. De plus, le brigadier-général est responsable de fournir une grande partie du service de logistique à la mission internationale de l'ONU toute entière. C'est à partir du quartier général établi à Ismaïlia en Égypte qu'il dirige ses opérations. Il s'agit d'une petite ville assez confortable située à mi-chemin entre Port Saïd et Suez adossée à la péninsule du Sinaï sur le canal de Suez. C'est le lieu de la mission FUNU II (Force d'urgence des Nations Unies II) créée par le conseil de sécurité de l'ONU le 25 octobre 1973. Elle fait suite à la FUNU I (Force d'urgence des Nations Unies I), la première mission de maintien de la paix, « genre canadienne », qui avait vu

Chapitre 5

Lester B. Pearson joué un rôle essentiel à la résolution du conflit entre Israël, l'Égypte, la France et la Grande-Bretagne. Le général canadien E. L. M. Burns en avait assumé la direction de 1956 à 1959. La guerre du Yom Kippour avait marqué le glas de cette mission. La FUNU II, au contraire de la première, est une mission couronnée de succès entre les États d'Israël et d'Égypte qui réussissent à s'entendre en 1979 pour signer un traité de paix. Le premier rétrocede le Sinaï au second, une action politico-militaire complétée en 1982.

L'identité en question

La mission a donc une bonne réputation chez les Canadiens qui connaissent bien le secteur et son histoire au moment où Evraire prend le commandement de ses troupes. Il n'y a pas eu d'incident majeur depuis quelque temps. Les Canadiens fournissent une partie du soutien logistique aux autres composantes de la mission. Ils s'occupent de procurer le transport tant routier qu'aérien, l'alimentation, la poste et les soins de santé. Les Casques bleus proviennent de tous les continents et des deux côtés du Rideau de fer; ils forment ainsi une force proprement internationale. C'est un contexte de travail qui sied bien à Evraire. Chaque mission de la région possède son commandant ses troupes multinationales dans une région géographique d'une grande variété culturelle et d'une histoire plusieurs fois millénaires.



Le brigadier-général Evraire jouant au baseball, camp El-Gala, Ismaïlia, Égypte, 1979.

Source: R. Evraire

Le choc le plus intense de cette mission survient avant même l'arrivée en Égypte. C'est en apprenant les termes de son envoi en mission qu'Evraire rencontre le plus grand déplaisir. Le commandant des Canadiens doit projeter une image conservatisme social à la demande de ses supérieurs. La véritable cause de présenter cette image qui correspond à un certain conservatisme social ne sera jamais expliquée à Evraire. On lui suggère d'être accompagné par sa femme en mission. La promotion au grade de colonel signifie donc un lourd fardeau familial. Thérèse doit renoncer à ses projets professionnels et suivre son époux à la demande même des autorités du Quartier général canadien.

À Ismaïlia, Evraire se sent Canadien. La question de sa propre identité dans ce contexte militaire multiculturel ne se pose pas. Sans doute frappées par la diversité culturelle, les troupes canadiennes, francophones ou anglophones, se sentent plus semblables entre elles que proches des étrangers qui les entourent. Les tensions qui pouvaient exister en Allemagne dans le cadre des missions avec l'OTAN ne sont pas perçues ici. Les échanges se font en anglais avec les membres des missions. Avec la troupe, il y a suffisamment de militaires francophones canadiens pour qu'Evraire échange dans les deux langues avec régularité. Pour un sous-officier francophone du moment, Evraire est « son général ». Une personne avec qui il peut échanger avec assurance dans sa langue maternelle, Canadien français comme lui. Un officier général avec de la classe et qui utilise un langage châtié lorsqu'il s'exprime, cela surprend, car si Evraire provient du Royal 22^e Régiment, il ne blasphème guère sinon pas du tout. Il se fait comprendre autrement que par ces « effets de style » traditionnels et familiers aux Canadiens français et Québécois.

L'impression de représenter son pays est présente à l'esprit de chacun, du général au simple soldat. Sans mandat officiel de représentation, la fierté de l'identité, celle d'être canadien, s'impose d'elle-même. Tous s'interrogent beaucoup plus qu'à l'habitude sur leur comportement, leurs propos et leurs relations avec autrui. Ainsi en mission à l'étranger, la réflexion est plus fréquente sur ce que « je suis » par rapport à ce « qu'il ou elle est ».

Comme les autres contingents canadiens sont situés un peu partout dans la région, ceci permet au couple Evraire de visiter non seulement l'Égypte et Israël mais aussi la Jordanie, la Syrie et le sud Liban. Pour

Chapitre 5

Thérèse c'est un baume sur la blessure causée par le déchirement de la mutation de son époux. Plus qu'à l'habitude, cette dernière promotion et affectation acceptée par Richard Evraire a commandé beaucoup de renoncements. Aux premières consultations avec son mari, elle a peu envie! La dernière expérience de l'Orient avait laissé des images lancinantes dans sa mémoire, celles des émeutes au Pakistan. De plus, il fallait déménager sur un autre continent et rompre avec les engagements du travail contractés à Saint-Jean au moment et à l'âge où cela a le plus d'impact pour établir une carrière professionnelle significative. C'est pourquoi Thérèse entreprend une navette, difficile puisqu'elle est souvent dans les valises, entre Saint-Jean au Québec et l'Égypte.

L'aspect franco-ontarien de la mission est donc assuré par Thérèse qui, lorsqu'elle est à Ismaïlia, doit recevoir au domicile des Evraire, dans la chambre d'amis, les officiers étrangers en visite. Elle assume le rôle de la femme du commandant. Avec l'aide de trois employés égyptiens à l'entraîn plus ou moins constant, un préposé à la cuisine, un autre au jardin (bien qu'il n'y ait eu que des fleurs à arroser sans véritable jardin) et un dernier aux planchers. En dépit de cette aide, Thérèse décrit une partie de la réalité du quotidien qui ne ressemble pas à la vie de pacha : « il fallait encore nettoyer le riz des larves, de je ne sais pas quoi dans la farine. [Et] qui s'assurait qu'il n'y avait pas de coquerelle dans la chambre de toilette? Il y en avait toujours quand même². »

En un sens, l'aventure est au rendez-vous pour l'une des seules femmes blanches de la région qui peut s'amener au souk avec son chauffeur. Tranquillement, s'installe chez les Evraire une meilleure lecture des usages de la région et les troubles du quotidien vécus dans les dernières semaines au Pakistan s'estompent pour laisser la place à la découverte. Lorsque la prochaine mutation arrive pour le brigadier-général, Thérèse quitte le Proche-Orient avec grande nostalgie³.

Le décalage social et l'impératif de la mission

Thérèse est présente selon les souhaits d'Ottawa mais chez la troupe, la situation cause une certaine grogne voire même un sentiment d'injustice chez certains. La politique est claire, les conjointes des militaires canadiens ne sont pas les bienvenues. Des cas sont quand même tolérés, mais ils restent isolés. La question des relations hommes-femmes pose en effet certains problèmes à Evraire. Le contingent canadien compte

quelques 80 femmes dans un édifice à l'écart de celui des hommes. Il doit intervenir pour limiter le port du bikini, par exemple, chez le personnel qu'il commande dans ces terres musulmanes. Comme il y a une piscine sur la base et des femmes qui veulent légitimement en profiter, des Européens aussi (du contingent polonais) qui désirent faire des rencontres, Evraire doit faire produire et publier un document rappelant l'interdiction de la fraternisation des hommes et des femmes en milieu de travail. Pour des militaires déployés, cela signifie en fait tout le temps de leurs six mois de travail en mission. C'est donc à l'occasion de la publication de ce document qui tente de gérer les relations humaines que la critique des Canadiens envers leur commandant a tôt fait de se faire entendre. Elle porte sur les valeurs trop traditionnelles du général. C'est le risque de choquer les pays hôtes qui forcent Evraire à prendre les dispositions contre un habillement ou plutôt un déshabillage trop prononcé; des comportements qui pourraient être mal interprétés ou mal vus. Cependant, la critique trouve ses racines dans l'évolution culturelle différente de l'ensemble de la société au pays par rapport à celle, plus conservatrice, des valeurs dans les Forces armées canadiennes. L'institution militaire canadienne est accusée d'être en retard et au banc des accusés se situent au premier chef l'apparence : coupe de cheveux, le port du jeans et la mode féminine plus relâchée différencient nettement les militaires des civils. Un décalage qui a débuté dans les années soixante et qui est loin de s'estomper dans les années 1970. Le général Evraire, un fervent catholique qui s'est enrôlé au milieu des années cinquante à un très jeune âge, a peu d'atomes crochus avec la mode dans son travail professionnel. De plus, il juge le respect, en particulier celle des élites de la société hôte, comme importante au succès de la mission. Cette dernière remarque est on ne peut plus pertinente, à la lumière des développements des années 1990 au Moyen-Orient. À la suite de la guerre du Golfe de 1991, la présence des troupes américaines après le conflit a heurté beaucoup de sensibilités chez les populations. Le respect de tous dans la cohabitation des valeurs n'est pas chose facile. Cette problématique est délicate au point où Al-Qaïda peut gagner des appuis populaires dans la région en invoquant son échec.

La prochaine affectation d'Evraire le ramène au Canada car il est nommé à la tête de la direction générale des services de gestion à Ottawa, l'une de ses trois affectations avec le grade de brigadier-général.

Général au Quartier général de la Défense (directeur des services de gestion)

Plusieurs militaires canadiens de carrière après la Deuxième Guerre mondiale tentent d'éviter le Quartier général de la Défense nationale (QGDN) à Ottawa. Ce n'est pas le lieu, contrairement à une certaine croyance, pour jouir pleinement du pouvoir décisionnel des grades supérieurs, d'exercer à plein le leadership militaire. Comme c'est l'endroit où se rencontre les finances, le politique et le stratégique, il s'agit plutôt d'un univers bureaucratique qui dérouté souvent les officiers subalternes habitués à l'action et au rythme des exercices en campagne ou aux manœuvres à bord de navires. Il arrive aussi que le quartier général soit le fossoyeur de bien des efforts car les plans directeurs voient le jour au QGDN et, malheureusement, leur mise au rancart aussi. Les plans prennent des mois à prendre forme, leur rejet seulement quelques jours. Le brigadier-général Evraire possède alors la responsabilité de tous les systèmes informatiques au sein de la Défense nationale. L'ordinateur est un joujou devenu stratégique depuis une vingtaine d'années, il a une application dans les sciences militaires, l'éducation et dans la gestion de l'organisation. L'informatique trouve ses origines dans le déchiffrement des codes des forces de l'Axe, le chiffre, un service établi à Bletchley Park près de Londres. Comme les tables de tir des batteries de canons nécessitent aussi beaucoup de calculs mathématiques, l'utilisation d'appareils de calculs sophistiqués a aussi favorisé l'émergence de l'ordinateur.

Comme à quelques autres occasions durant sa carrière, Evraire ne se sent pas tout à fait prêt à occuper le poste de directeur de services de gestion et faire un travail qui serait à la hauteur de ses capacités. Il s'en rend compte lorsqu'il doit travailler ou affronter les fonctionnaires de carrière des autres ministères à Ottawa. Il aimerait en connaître davantage sur les enjeux, les buts, le fonctionnement et la culture d'organisation des autres éléments du gouvernement canadien. Evraire se rend compte aussi que le message des forces armées passe difficilement auprès des fonctionnaires. Les besoins et les intentions des forces ne sont pas bien compris, tout simplement le langage ne semble pas le même. La rotation fréquente des officiers généraux les met au désavantage par rapport à une fonction publique qui prend toujours plus d'expérience, d'assurance et de pouvoir au fil du temps qui passe.

Le poste qu'occupe Evraire au quartier général de la Défense nationale est défini officiellement ainsi : il consiste à formuler et à recommander la politique des Forces armées canadiennes pour l'introduction, le développement, l'achat et la mise en œuvre des systèmes d'ordinateurs et des très nombreux documents et formulaires en usage dans la bureaucratie militaire. Ce n'est pas le poste qui fait le plus vibrer la fibre soldatesque de Richard Evraire. Il mène, en les présidant, de nombreuses réunions avec les responsables des systèmes d'ordinateurs des diverses divisions du quartier général. Les budgets annuels, ceux qui concernent les achats et l'entretien des systèmes d'ordinateurs, sont au centre des préoccupations du brigadier-général. Ces budgets sont difficiles à gérer car la projection se fait avec difficulté dans un domaine rempli de nouveautés et de promesses. Une coordination dans le domaine des services informatiques s'effectue à travers des rencontres annuels avec les responsables militaires des États-Unis.

L'affectation dure plus de trois ans et elle n'est pas en soi très prometteuse pour la carrière militaire d'un général de l'armée. Peut-être que l'impatience de revenir au pays après sa seconde mission de maintien de la paix lui a coûté ce purgatoire. C'est un régime de travail tout à fait différent de ses deux derniers postes en Allemagne et en Égypte. Pour avoir goûté les trépidations du commandement sur le terrain, entouré d'actions concrètes, la succession des réunions et des jours dans les couloirs remplie de bureaux donnent un peu mal à la tête. Cette affectation, bien heureusement, ne semble pas avoir eu l'effet, si elle l'a ralentie, de nuire à la carrière d'Evraire au point de la stopper ou même de lui interdire un commandement excitant par la suite. En fait, il n'a pas de crainte de devenir ou d'être perçu par ses collègues toujours sur le terrain comme un bureaucrate. Son expérience passée au sein des Forces armées canadiennes le met en confiance.

Face à face avec l'Ours (Commandant de la brigade canadienne en Allemagne)

Contexte historique

À l'aube des années 1980 le contexte international est fortement marqué par les tensions qui opposent les pays du Pacte de Varsovie aux États membres de l'OTAN⁴. À la suite des déboires américains au Vietnam, des crises du pétrole de 1973 et de 1979, ainsi que de la révolution iranienne, le prestige de l'Ouest est mis à mal. Au sein du bloc

Chapitre 5

de l'Ouest, un nouvel élan conservateur renforce la détermination à faire reculer l'URSS. Il a été lancé par l'élection de Margaret Thatcher au Royaume-Uni en mai 1979, suivi aux États-Unis par l'accession au pouvoir de Ronald Reagan en janvier 1981 et en Allemagne fédérale par celui d'Helmut Kohl en octobre 1982. Les pays occidentaux – les États-Unis en tête – prennent aussi conscience au même moment que l'Union soviétique a pris une certaine avance dans la course aux armements nucléaires et conventionnels. Non seulement les forces du Pacte de Varsovie paraissent-elles plus nombreuses, mais elles disposent d'un matériel qui, à bien des égards, apparaît plus sophistiqué. À Washington, l'administration du président Ronald Reagan réagit fermement en octroyant des subventions élargies à la défense. Elle entend ainsi atteindre un objectif double : conserver la parité nucléaire et mettre sur pied un système efficace de défense collective pour les pays occidentaux. Ce choix stratégique et militaire ravive de plus belle les tensions entre les deux blocs. De la doctrine du *Containment*, les États-Unis estiment qu'il faut dorénavant faire reculer le communisme international. Selon Reagan, les gouvernements établis et soutenus par l'URSS ne sont pas viables : « Regimes planted by bayonets do not take root⁵. » Le président américain prononce par la suite un discours demeuré célèbre au début de mars 1983 à la convention de la National Association of Evangelicals en Floride dans lequel il dépeint l'Union soviétique comme « l'Empire du mal ». Le même mois, survient l'annonce de l'Initiative de défense stratégique, le bouclier américain contre les armes nucléaires, rapidement rebaptisé « Star Wars » par la presse. Pendant ce temps, les missiles nucléaires intermédiaires américains Pershing II et des missiles de croisières sont déployés en Europe au milieu de protestations populaires et des véhémentes récriminations de Moscou.



Source : R. Evraire

Evraire en compagnie du lieutenant-général Charles Henri Belzile lors d'un exercice GNBC (de guerre nucléaire, biologique et chimique) du 4^e Groupe brigade du Canada, Allemagne, 1983.

Les discours, les nouvelles dispositions d'esprit des décideurs stratégiques et les menaces s'accompagnent de gestes concrets. À la fin de 1983, du 2 au 11 novembre, l'OTAN tient un exercice baptisé « Able Archer ». Il s'agit de l'un des plus imposants exercices militaires à grand déploiement jamais tenu. Il a pour principale caractéristique de faire participer non seulement des troupes, mais également plusieurs décideurs américains de haut niveau et les dirigeants du Royaume-Uni et de l'Allemagne, Margaret Thatcher et Helmut Kohl, et de pratiquer une attaque nucléaire. Quelques auteurs soutiennent que l'URSS devient tellement nerveuse, qu'elle se met en état d'alerte élevé alors que ses dirigeants s'interrogent sur la possibilité que les Alliés s'exercent en fait à effectuer une offensive nucléaire sans retenue sur leur pays⁶. Dans ce contexte stratégique et militaire général, le plus tendu qui soit depuis la crise des missiles à Cuba, le brigadier-général Richard Evraire arrive en Allemagne à l'été de 1982 pour assumer le commandement de la brigade canadienne. C'est le poste opérationnel le plus important pour un officier canadien et il arrive à un moment crucial des relations entre l'Ouest et l'Est.

La mission

Le poste le plus excitant pour un officier de l'armée canadienne, l'affectation est presque inespéré à la suite des trois ans passés à la gestion au quartier général. Le brigadier-général se retrouve « au cœur d'une guerre sans combat » pour reprendre un titre de livre sur l'histoire de cette période⁷. Du moins, c'était vrai jusque-là mais compte tenu des circonstances stratégiques tendues, il ne fallait pas présumer de rien. Les Evraire sont heureux puisque Thérèse a de très bons souvenirs de l'Allemagne. La vie y avait été fort agréable lors des séjours précédents. C'est d'ailleurs un peu l'impression de tous les militaires canadiens qu'importe leur rang dans ce théâtre d'opérations.

Cette fois, contrairement à certains postes non opérationnels traditionnels, Evraire se sent tout à fait préparé à entreprendre la mission. Les autres membres de la brigade, du caporal au colonel, le sont également. L'entraînement et l'instruction offerts par les Forces armées canadiennes préparent adéquatement tout le monde. Richard Evraire réalise alors avec satisfaction que le but premier des Forces armées canadiennes ne sont pas les missions de paix, ni l'assistance aux pouvoirs publics, ni la recherche d'une plus grande efficacité, ni l'épanouissement de son personnel militaire. Elles existent d'abord et avant tout pour défendre le pays au sein d'une alliance contre les desseins de l'URSS et tous les participants canadiens au sein de la brigade connaissent leur rôle et leur place. Le travail du brigadier-général Evraire s'en trouve fort simplifié et surtout sans surprise. Il est aussi clair que sa propre expérience militaire, en particulier celle acquise au sein de l'état-major de la brigade au grade de lieutenant-colonel, est un atout important. Evraire connaît aussi, pour s'y être prêté avec grand succès dans le passé, le travail de relations publiques et de diplomatie avec les autres troupes et officiers de l'alliance ainsi qu'avec la population allemande qu'il se doit d'effectuer. Evraire s'est d'ailleurs mis à l'étude la langue et se débrouille fort bien. Cet état de curiosité et d'apprentissage ne semble pas le quitter en dépit de ses responsabilités de commandement et de représentation en dépit des galons qu'il a pris. Il semble avoir pris fermement cet emploi du temps pour habitude et ce trait de personnalité pour la vie.

Sources : 4 CMBG, Canada's NATO Brigade 4^e GBMC Brigade canadienne au service de l'OTAN, sans éditeur, Lahr, 1983

Revue des troupes.

Evraire croit fermement non seulement dans la mission de l'OTAN de s'opposer au Pacte de Varsovie mais en particulier au rôle actif à y jouer pour le Canada en Europe. C'est une défense des intérêts canadiens. Cependant, le gouvernement de Pierre Elliot Trudeau a commencé à diminuer la contribution militaire à l'OTAN et les troupes en souffrent un peu sur le plan opérationnel. Aussi, lorsque le commandant du VII^e Corps d'armée américain⁸, dont fait partie la brigade canadienne comme unité de réserve, somme le brigadier-général Evraire à son bureau pour lui signifier son intention de modifier le rôle de son unité militaire, le Canadien n'a pas d'autre choix que d'opposer un refus. Il estime qu'en 1983, ses troupes ne peuvent qu'assumer un rôle opérationnel statique, c'est-à-dire bloquer une avance ennemie plutôt que de manœuvrer et de chercher la brèche dans le dispositif ennemi pour l'exploiter dans une contre-attaque. Evraire ne dispose pas d'un nombre suffisant de chars, par exemple, pour s'acquitter de la nouvelle tâche. L'essentiel, c'est que les forces canadiennes, américaines et allemandes demeurent en appui des divisions de l'OTAN postées en première ligne. Dans les mots mêmes d'Evraire, une pareille mission « aurait été suicidaire ». Cette situation n'est pas sans rappeler la Deuxième Guerre mondiale où les Canadiens sont sous le commandement

Chapitre 5

d'un général étranger au sein d'une alliance mais où le pays maintient tout de même le contrôle sur ses troupes. Aussi, c'est ultimement au Canada de décider s'il permet la mission proposée par la direction militaire de l'alliance. Cette proposition américaine va mourir au feuilleton. Les raisons de cette volte-face de l'Américain sont inconnues : ou bien Evraire a réussi à le convaincre, ou bien le général n'a pas voulu plus de discussion avec le Canada. Le brigadier-général canadien avait passé le message de l'OTAN au quartier général à Ottawa avec ses commentaires. Il recommandait de ne pas accepter une telle proposition pour des raisons évidentes de manque de force de frappe de sa brigade par rapport à l'ennemi. Le sujet ne suscite pas la controverse à Ottawa, loin s'en faut.



Visite du Premier ministre du Canada Pierre Elliott Trudeau à Lahr, Allemagne, 1982. Le brigadier-général Evraire est au milieu.

Il n'y a pas de doute que les officiers et les généraux de l'armée canadienne aimeraient en faire davantage en Europe avec plus de militaires et des armes plus sophistiquées. Ces derniers ont l'appui de la plupart des alliés importants dans l'alliance atlantique. C'est une pomme de discorde entre le gouvernement d'Ottawa et ses militaires. Durant son terme comme commandant de la brigade canadienne, Evraire commet l'imprudence de s'ouvrir à un journaliste du Qué-

bec en français sur le sujet. Venu assister aux manœuvres, le journaliste demande au général ce qu'il désire obtenir avant tout en vue d'améliorer sa formation, sans égard à la facture. Ce dernier, sans prendre garde, et sans doute moins méfiant car il s'adresse à une presse qui est moins lue à Ottawa, répond qu'il aimerait obtenir une unité de manœuvre supplémentaire à sa brigade soit de passer de trois à quatre. Evraire répète en fait ce que les militaires canadiens ont déjà exprimé clairement à plusieurs reprises dans le passé à leur gouvernement, mais sans doute en ne le faisant pas par la voie des journaux. Malheureusement, le journal publie la nouvelle et c'est le bureau du Chef d'état-major de la Défense, celui du général Thériault, qui demande des comptes au brigadier-général. On lui fait entendre sans ménagement qu'il n'est pas de la prérogative d'un commandant opérationnel de critiquer la politique de défense canadienne ou de se plaindre publiquement des insuffisances du matériel. La défense d'Evraire ne tient pas deux secondes. Il se défend de parler de son métier militaire et non de débattre d'une question politique. Il semble clair que le malaise causé par la réponse d'Evraire trouve son origine au sein du gouvernement même, compte tenu des circonstances que nous avons exposées, et non dans les rangs militaires, mêmes chez ceux qui doivent admonester Evraire. Quoiqu'il en soit, Richard Evraire ne répètera pas ce genre d'erreur.

Le brigadier-général Evraire a le plaisir de tenir les exercices, les plus sérieux que peuvent entreprendre les Forces armées canadiennes, sur ce théâtre allemand dont personne ne doute qu'il sera le terrain d'affrontement de l'OTAN et des forces du Pacte de Varsovie. Les exercices se tiennent à l'automne, après les récoltes mais avant les premiers froids. Des exercices tenus plus tôt dans l'année seraient trop chers car l'OTAN doit dédommager la population pour les dégâts qu'ils causent à la propriété. On imagine ce qu'une troupe de chars peut causer de dommage dans un verger avant la cueillette, à un champ avant la récolte. Les exercices « Reforger », tenus annuellement en Europe depuis 1969, se poursuivent et Evraire y prend part. Il est donc de la partie pour celle de 1983, « Able Archer », il ne connaît pas la tension que suscite cet exercice particulier d'une ampleur sans précédent en URSS. C'est sans doute mieux ainsi. Le métier des armes est déjà assez imprévisible sans que l'on doive s'inquiéter dans les jours prochains du sort de la brigade canadienne pour avoir subi une attaque

conventionnelle ou nucléaire! De ces jours chauds, Evraire se contente de donner ses ordres, comme dans un exercice ordinaire, afin d'attaquer les troupes américaines car il joue le rôle des mauvais aux côtés de troupes allemandes et de quelques américains.

Aux commandes du Collège d'état-major de l'armée

Le Collège de la Défense nationale est, avant sa fermeture momentanée au milieu des années 1990, la Mecque du développement professionnelle de l'armée canadienne. Les collèges de Défense et d'état-major, les *Staff Colleges*, ont une histoire qui remonte à l'époque napoléonienne. On en attribue communément la paternité à la Prusse alors que Gerhard von Scharnhorst établit un établissement d'enseignement militaire afin d'instruire les officiers de la nouvelle armée prussienne à l'art moderne du commandement et de la direction des opérations militaires (la Allgemeine Kriegsschule ou l'École générale de Guerre). Scharnhorst estimait essentiel que la renaissance de l'armée prussienne passe d'abord par un renouvellement intellectuel⁹. C'est ainsi qu'il comptait obtenir la revanche sur les Français de Napoléon. Les *Staff Colleges* ne reçoivent pas une bonne presse par la suite car les historiens les rendent en grande partie responsable du succès du militarisme auprès des élites et de la culture politique allemande. En somme, les maux du XX^e siècle lui ont été attribués. Néanmoins, son concept est adopté par tous les pays graduellement depuis le XIX^e siècle, sans les mêmes conséquences. L'Allemagne est donc à l'origine de l'université moderne civile et des institutions d'enseignement militaires. Ce qu'il convient d'appeler dans le jargon militaire l'éducation militaire professionnelle trouve sa source dans les *Staff Colleges*, la base de la formation de tous les corps d'officiers des États modernes. Ce n'est pas une éducation universitaire à proprement parler mais plutôt une instruction spécialisée qui dépasse l'entraînement militaire commun à tous les éléments humains constitutifs de l'armée.

Au Canada, ce type d'enseignement débute avec modestie à Kingston au Fort Frontenac sous la responsabilité du colonel Strange dans les années 1870. Il rencontre quelques difficultés en raison du peu d'intérêt du jeune pays à maintenir une armée professionnelle importante, même après la Première Guerre mondiale¹⁰. Quelques officiers canadiens vont alors étudier ailleurs dans d'autres pays du

Commonwealth. Le *Staff College* canadien prend son envol pendant la Deuxième Guerre mondiale seulement. Ce retard sur les autres nations est aussi attribuable au manque de maturité de l'identité militaire canadienne. L'élite militaire canadienne ne voit pas jusque-là clairement la nécessité de se dégager des pratiques, de la tradition et de la pensée militaire de la métropole. Depuis ses origines modestes en Angleterre, puis sur le site du Collège militaire royal du Canada où il remplace l'université militaire canadienne fermée durant le temps le deuxième conflit mondial, le collège trouve pignon sur rue définitivement au Fort Frontenac, toujours à Kingston en 1946. Sur le même site, en 1947, un collège de la Défense, le Collège de la Défense nationale, est mis sur pied afin de faciliter le contact entre militaires et hauts dirigeants civils intéressés aux questions diplomatiques et stratégiques¹¹. Le Collège sera fermé en 1995 par le gouvernement libéral mené par Jean Chrétien. Un programme semblable sera ensuite offert par le Collège des Forces canadiennes, une constituante de l'Académie Canadienne de la Défense, situé à Toronto dans les années 2000.

Lorsque Richard Evraire se présente pour prendre le commandement du Collège de Défense nationale en 1984, il est à la fois curieux et un peu sceptique sur les programmes et sur l'institution comme telle. Le collège a changé de peau souvent depuis sa fondation et le nouveau major-général Richard Evraire n'a pas pu suivre ses dernières réorganisations. Il vient de terminer un commandement opérationnel aux antipodes du type de travail qu'il s'apprête à accomplir. De plus, plusieurs années le séparent des responsabilités semblables à celle du Collège du Fort Frontenac vécues aux commandes du Collège militaire royal de Saint-Jean. Ces affectations sont une mission opérationnelle de maintien de la paix et trois années passées au quartier général dans une fonction essentiellement administrative qui demandent un tout autre genre de leadership. Il ne peut, cette fois-ci encore, recevoir une formation adéquate de la part de ses patrons pour assumer ses nouvelles responsabilités. Il les connaît mais comment sera constitué le quotidien et comment bien répondre aux écueils qui se présenteront? Il devra apprendre « sur le tas ».

Le séjour d'Evraire à la tête de l'institution se révèle riche en réflexions. À ce moment, le collège offre à une quarantaine d'étudiants un milieu d'apprentissage unique car il intègre non seulement des officiers des

Chapitre 5

Forces armées canadiennes du grade de colonel et de brigadier-général mais aussi des officiers étrangers ainsi que des civils. Ceux-ci sont des hauts fonctionnaires des différents ministères du gouvernement du Canada et quelques membres de corps policiers. Evraire possède déjà sans doute à son arrivée au collège une bonne réflexion sur le rôle et la place de l'officier canadien dans la société militaire et la société civile. Une réflexion qu'il met en pratique. Son vécu militaire a été marqué par les manques de préparation aux missions spécifiques et il est bien conscient de cette faiblesse institutionnelle. L'éducation en général et l'éducation militaire afin d'améliorer le corps des officiers canadiens et en particulier ceux de l'armée sont définitivement présents à son esprit. Le regard stratégique, celui qui permet d'armer tous les aspects socioéconomiques et l'identité en vue d'un plan d'action national envers des objectifs précis, n'est pas très poussé à son arrivée¹². Il a l'occasion de discuter de plusieurs de ses expériences militaires et de se convaincre de l'importance de cette institution et de ses programmes pour l'armée canadienne et pour lui-même. Il échange beaucoup, entre autres, avec le colonel Donald Macnamara avec lequel il entretiendra par la suite une longue collaboration. Ce dernier travaille fort aux changements et aux améliorations à apporter au programme d'éducation professionnelle des officiers. C'est sans doute à cause de cette rencontre et de cette collaboration qu'Evraire assume son identité intellectuelle avec plus de force au sein des Forces armées canadiennes, poursuit sa réflexion sur l'éducation et s'ouvre à la pensée stratégique. Celle-ci, il faut le mentionner, n'en est qu'à ses balbutiements au Canada. Les militaires canadiens se contentent de puiser depuis longtemps et jusqu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale dans la production intellectuelle du Royaume-Uni, puis des États-Unis, dans le domaine.

Macnamara est déjà un croisé de la cause d'un niveau plus relevé « d'intellectualisme » dans le corps des officiers canadiens¹³. À son avis, le niveau de connaissance, la capacité d'analyse et en général l'esprit d'ouverture ne sont pas suffisamment cultivés à cette époque chez les Canadiens, en particulier lorsqu'une comparaison est établie avec les alliés de l'OTAN. La culture guerrière, celle de l'exécution et de la tactique, prime. Le Chef d'état-major de la Défense, le général Thériault, en est lui aussi conscient¹⁴. Il est l'un des rares généraux de l'époque pour qui le développement de l'intellect est une arme. Lorsque Evraire

passé de longues heures, semaines et mois à discuter avec Macnamara de ce problème aigu au sein des forces armées, il s'associe à un petit groupe, plutôt un groupuscule, visant un changement global de la culture militaire canadienne. Un groupe que ne s'offusque pas que des officiers cherchent à entreprendre ou poursuivre des études universitaires. Ils n'y lisent pas nécessairement l'ambition de quitter l'uniforme. Ils sont d'avis que la pensée et l'éducation ont leur place au sein des forces canadiennes.

Macnamara débute même une approche d'analyse stratégique au collège avec l'arrivée d'Evraire en 1984. Macnamara et Evraire doivent se déplacer à travers tout le Canada afin de rencontrer les intervenants de ce dossier de l'éducation professionnelle puisque tous les membres des forces canadiennes sont concernés. Les voyages de formation à l'étranger, fréquents et encouragés, meublent aussi les agendas. Cette approche de l'apprentissage pratique va plus tard être critiquée, car elle est coûteuse et paraît frivole aux yeux de certains payeurs de taxes canadiens. De telles réserves perdent de vue la place du pays dans le monde dans les années 1980 et le mandat international qu'il attribue à ses forces armées tant au sein de l'OTAN que dans ses missions de maintien de la paix. Cette collaboration entre Macnamara et Evraire est intense et dure jusqu'en 1988. En un sens, elle est complémentaire. Le premier possède une personnalité toute en réflexion et en analyse où l'abstrait l'emporte sur le pratique quelquefois. Il n'est pas le portrait de l'officier qui claque les talons et exécute les ordres mais il s'accommode bien de cette image professionnelle. Le second peut se targuer d'une carrière la plus remplie. Qui plus est, il n'appartient pas à l'aviation comme le général Thériault et Macnamara. On ne peut donc pas l'accuser « d'avoir la tête dans les nuages », il a bel et bien les pieds sur terre. Si certains officiers pourraient accuser Macnamara d'être un marginal, les affectations passées, l'expérience, la personnalité et le profil d'Evraire sont au cœur de l'identité professionnelle. Il n'est pas nécessaire de savoir qui des deux, Macnamara ou Evraire, « ordonne de pointer l'arme et qui exécute et fait feu¹⁵ », un travail de saine collaboration s'établit. Ce travail a vite fait de déborder, sous bien des aspects, les murs du Fort Frontenac à Kingston pour s'étendre à l'ensemble du corps des officiers des Forces armées canadiennes.

Chapitre 5

Richard Evraire choisit la rigueur intellectuelle comme cheval de bataille afin d'améliorer les programmes offerts au Collège de la Défense nationale. Il se distancie des approches mécaniques de ses prédécesseurs et de son personnel enseignant. Ces derniers sont d'ailleurs nombreux à changer. L'entraînement et l'instruction cèdent le pas à une éducation plus intelligente de nature, mais toujours axée sur la profession des armes et les besoins de la défense.

L'identité et les valeurs

Les voyages d'études des étudiants et du personnel du Collège de la Défense permettent à Richard Evraire et son épouse de poursuivre leur association dans un décor professionnel. Elle conserve le leadership qui la caractérise désormais au Canada et à l'étranger auprès de son époux, dans des fonctions associées à la sociabilité militaire. « Terry », comme l'appelle les anglophones, n'en continue pas moins à assumer son identité francophone auprès des fréquentations de son mari qui ressemble, à cause du grade de Richard Evraire, de plus en plus à l'élite militaire canadienne. Evraire sait, par contre, ne pas s'aliéner les officiers, et ils sont nombreux, qui peinent ou qui rechignent à évoluer dans une institution dont le gouvernement fédéral exige plus de bilinguisme. Le couple exerce ainsi un leadership qui sied à tous. Il est d'ailleurs impossible pour un commandant francophone, qu'importe son grade, d'ignorer ou de négliger qu'il évolue dans un environnement institutionnel dominé par la langue anglaise. Dans le cas qui nous intéresse, Evraire ne passe toujours pas aux yeux de ses subalternes et de ses supérieurs comme un francophone de toute façon. Un confrère officier anglophone de longue date considère toujours, au grade de général, que le français parlé d'Evraire est plus hésitant que son anglais¹⁶. C'est sans doute l'impression que la recherche de l'expression ou du mot juste, cher à Evraire en français, laisse à ses collègues qui ne connaissent pas le français littéraire.

Thérèse, pendant cette période de grandes effervescences intellectuelles pour son mari, ne néglige pas son propre épanouissement. Elle peut poursuivre son travail dans la fonction publique comme enseignante. Son dynamisme et sa curiosité la poussent aussi à poursuivre des études universitaires : elle suit des cours en sociologie, en psychologie et en langue. Elle réussit à compléter un baccalauréat ès arts en 1972 après l'avoir débuté en 1965.

Stratégie et bureaucratie au Quartier général de la Défense nationale

Au Canada, les conservateurs ont brièvement formé le gouvernement, mais le pays n'a pas joint les rangs du néolibéralisme, du moins pas encore, et la politique militaire canadienne ne s'aligne pas immédiatement sur celle de ses alliés traditionnels les plus proches, les États-Unis et le Royaume-Uni. Pendant les trois décennies qui suivent la Deuxième Guerre mondiale, les Forces armées canadiennes subissent une diminution importante de leurs effectifs. La situation avait même fini par affecter l'engagement du Canada auprès des autres pays de l'OTAN¹⁷. Quant aux programmes de rééquipement, ils fonctionnent au ralenti, en particulier en ce qui a trait à l'armée. Au cours du second mandat de Pierre Elliott Trudeau, qui s'étend de 1980 à 1984, certains observateurs accusent le gouvernement de mener une mauvaise gestion des affaires militaires. Le cabinet Trudeau doit en même temps subir les pressions de plusieurs groupes de pression aux tendances pacifistes et/ou antiaméricaines. Ces mouvements contestataires parviennent à sensibiliser l'opinion publique sur les dangers d'une course aux armements pouvant déboucher sur une guerre nucléaire.

La faiblesse et la désuétude apparentes du système défensif canadien inquiètent en particulier les alliés de l'OTAN. La guerre des Malouines, en 1982, avait rappelé au gouvernement et à l'opinion publique, par comparaison avec les marines britannique et argentine qui combattaient, la petitesse de la marine de guerre canadienne. Par ailleurs, l'administration Reagan incite fortement Ottawa à faire l'acquisition du nouvel avion de chasse CF-18, ainsi que d'avions de patrouille côtière à grand rayon d'action. C'est ainsi que dès leur arrivée au pouvoir en 1984, les progressistes-conservateurs de Brian Mulroney s'engagent à moderniser les Forces armées. Par ce moyen, ils comptent à la fois rassurer les alliés de l'OTAN et fouetter la fierté nationale.

Toutefois, le ministre de la Défense du gouvernement Mulroney, Robert Coates, accumule les impairs, notamment dans ses relations avec d'autres membres du cabinet et avec les médias. Puis le ministre se retrouve réellement dans l'eau chaude lorsqu'on remarque sa présence dans un club de sexe en Allemagne. Cette affaire de mœurs a tôt fait de provoquer un scandale dans l'opinion publique. La responsabilité de la défense du pays peut-elle être confiée à une

Chapitre 5

personne dont les fréquentations ne sont pas toutes légitimes? Le congédiement de Coates s'ensuit et ceci ne manque pas d'entraîner des retards de plusieurs mois aux projets liés à la nouvelle politique de défense¹⁸. C'est finalement l'énergique Perrin Beatty qui hérite des rênes du ministère de la Défense en 1986, après l'intérim d'Eric Nielsen. Il entend faire de la rédaction d'un Livre blanc sur la nouvelle politique de défense, une priorité nationale.

Le ministre souhaite la collaboration des membres de l'état-major des Forces armées canadiennes, ainsi que de l'appui du premier ministre. Du côté militaire, avec l'accord ministériel, on décide de mettre de l'avant les quatre éléments prioritaires suivants :

- admettre en toute honnêteté que les Forces canadiennes font face à de sérieux problèmes dont la résolution prendra du temps;
- exposer clairement un mandat qui sera facile à gérer;
- utiliser toutes les ressources requises pour mener à terme la politique;
- obtenir le support entier et sincère de l'ensemble de la population canadienne¹⁹.

De ce travail collectif est né le document intitulé *Défis et engagements*, produit d'un consensus inusité entre l'élite politique, l'état-major et les hauts fonctionnaires. Le Livre blanc frappe à la fois par sa concision – la nouvelle politique est clairement énoncée et les besoins explicitement définis – et son ton engagé. Le ministre Beatty profite de l'occasion pour affirmer que le Livre blanc de 1987 devrait être celui de 1971 et que c'est toute la politique de détente du gouvernement Trudeau envers les pays communistes qui n'est pas justifiée²⁰. Le Canada rejoint alors l'esprit de la révolution conservatrice en matière de politique de défense.

Le Livre blanc de 1987 expose clairement et dans le détail les cinq priorités du gouvernement canadien en matière de défense. Il s'agit du « maintien de la dissuasion stratégique », d'une « défense classique crédible », de la « protection de la souveraineté canadienne », du « règlement pacifique des différends internationaux » et du « contrôle efficace des armements²¹ ». La plus ambitieuse proposition de l'énoncé politique se veut l'acquisition, par étapes, de dix à douze sous-marins

nucléaires et de douze frégates de patrouille. La flotte canadienne peut ainsi se déployer sur les trois océans qui bordent le pays²². De plus, comme les océans Arctique et Pacifique Nord sont devenus des zones géostratégiques et économiques de plus en plus convoitées, notamment par les Soviétiques²³, Ottawa compte investir la marine d'un rôle mondial. Selon l'analyste militaire Jocelyn Coulon « après avoir modernisé les forces aériennes au début des années quatre-vingt, le ministère de la Défense se tourne maintenant vers la mer où ses stratégies ont identifié de nouvelles menaces, donc de nouveaux rôles pour cette branche des Forces armées qui a été longtemps négligée²⁴. » Le Livre blanc dénote un gouvernement ambitieux en matière de défense. Il y est aussi question de renforcer la surveillance du territoire avec l'achat de six nouveaux avions de patrouille, de faire la mise en place de plusieurs nouveaux systèmes radar, de même que la réfection de cinq aérodromes situés dans le Nord²⁵. Ottawa explore de nouveaux horizons en projetant de s'engager dans la recherche et le développement de systèmes de surveillance spatiale²⁶. Enfin, du côté de l'armée, il est prévu de rationaliser l'effort militaire en Europe, c'est-à-dire consolider la présence des troupes en Allemagne²⁷ et donner un second souffle aux forces de réserve avec l'amélioration du matériel et des techniques d'entraînement²⁸.

Au total, le professeur de l'Université Queen's Douglas Bland estime le document gouvernemental judicieux. Il retient deux exemples en particulier. Celui de l'acquisition de sous-marins nucléaires qui illustre fort à propos l'idée que ces engins garantiront la souveraineté du Canada tout en assurant sa participation active au sein de l'OTAN d'abord. Ensuite, il estime que la proposition de revitaliser les réserves de l'armée sans en augmenter les effectifs est séduisante²⁹.

En tant que Chef de la doctrine et des opérations de l'armée de terre, le major-général Richard Evraire joue un rôle de premier plan dans l'élaboration du Livre blanc. Il occupe le poste le plus élevé de la hiérarchie de l'armée de terre au quartier général d'Ottawa. Le commandant de l'armée canadienne se trouve alors situé à Saint-Hubert au Québec. Même s'il n'a pas obtenu une promotion au grade de lieutenant-général avec cette affectation, le poste est prestigieux et la carrière militaire lui sourit toujours. C'est aussi un retour à Ottawa auprès de la famille et des amis. Le défi principal de ses années à

Chapitre 5

Ottawa est la production du Livre blanc. Du côté de la doctrine, les choses ne progressent pas beaucoup. En fait, elles ne peuvent guère évoluer puisque la guerre ouverte est toujours impossible car elle se trouve toujours paralysée par la dissuasion nucléaire. C'est la panoplie des armes nucléaires des superpuissances qui régit toute avancée en ce domaine. Les idées et le discours sur la guerre est au moins tout autant, sinon davantage, l'aboutissement des cogitations des esprits universitaires et des *think tanks* que ceux des militaires professionnels.

C'est l'équipement de l'armée, le long processus par lequel Ottawa acquiesce à signer les contrats d'acquisition de matériel. Le gouvernement canadien a une longue tradition qui date de bien avant la Deuxième Guerre mondiale de se faire tirer l'oreille en ce domaine. Ce qui laisse Evraire travailler dur afin que les demandes de l'armée soient satisfaites, celle de la qualité et celle des délais. C'est une véritable machine avec laquelle il faut accepter de composer et qui ne se laisse, au fond, jamais tout à fait dompter tant elle est capable de se métamorphoser et de se complexifier. Comme cela aurait été le cas d'à peu près tous les militaires, Evraire trouve les deux années passées à cette position quelque peu harassantes. Il ne possède pas la formation et la préparation pour obtenir ce qu'il cherche à accomplir aisément.

Mais plus encore que les frustrations bureaucratiques, les longs mois à préparer le Livre blanc vont avoir un goût amer. Même avant d'aller à l'impression, des signes avant-coureurs font craindre le pire à Evraire. Celui des réactions des politiciens et des fonctionnaires aux coûts des demandes exprimées par les militaires et les marins. Pourtant, Evraire et ses homologues de la marine et à l'aviation sont encouragés par le ministre Beatty, dont la consigne est on ne peut plus claire, aller de l'avant! Le major-général Evraire reçoit l'ordre de présenter l'obtention par le Canada dans le Livre blanc de 1987, à titre de demande pour l'armée de terre, d'une division blindée. Petit à petit, cependant, la poussée politique initiale s'étiolle. Est-ce que la flotte de sous-marins nucléaires a pour effet d'alerter une certaine élite intellectuelle, les journalistes et l'opinion publique canadienne? Le nucléaire a si mauvaise presse et, pour certains, un mot trop associé à une militarisation à outrance.

En fait, la disparition de la menace du bloc de l'Est sur l'OTAN, qu'aucun militaire et spécialiste de la défense n'a pu entrevoir, semble le

facteur essentiel qui blesse à mort le document de défense canadien. Comment alors justifier des dépenses aussi extravagantes? L'apathie de l'économie, du reste, fait la vie dure aux déficits gouvernementaux qui empirent année après année la dette accumulée. Le cœur et la raison ne sont plus à la défense mais aux finances. Deux ans après la parution du Livre blanc, Ottawa fait l'annonce officielle de l'annulation de plusieurs programmes d'achats militaires, y compris ceux des sous-marins. En 1989, Perrin Beatty quitte le ministère de la Défense pour Santé Canada et son successeur, William McKnight, donne à son ministère un ton bien moins tapageur. Evraire, lui, quitte donc son poste très déçu en 1988. Depuis le début de cette entreprise en compagnie du ministre Beatty, il avait l'impression qu'il participait à un tournant de l'histoire pour l'organisation et le rôle des forces canadiennes. Il avait espoir d'un renouveau de l'institution militaire canadienne après le gros travail effectué. La mise sur pied d'un comité dont il fait partie avec ses alter ego de la marine et de l'aviation afin de défendre le Livre blanc sur la place publique porte à croire qu'une révolution a lieu dans la manière de faire au ministère. Jamais au cours de la guerre froide, les généraux ont eu le loisir de s'exprimer aussi librement. Evraire profite d'une formation de relation publique afin d'expliquer clairement aux journalistes et aux citoyens canadiens³⁰ les propos du document. C'est ainsi qu'ils participent avec d'autres officiers généraux et supérieurs à plusieurs rencontres à travers le pays. Comme la grande impulsion et la transformation majeure pour les Forces armées canadiennes, après des décennies de vaches maigres, n'a finalement pas lieu, ses efforts restent vains. Evraire obtient, ce qui jette un baume sur cette dernière déception, une affectation toute rêvée, celle de représentant canadien à Bruxelles au quartier général de l'OTAN. Elle s'accompagne d'une promotion au grade de lieutenant-général. À cinquante ans, la retraite n'a pas encore sonné et des défis d'un autre ordre se profilent à l'horizon.

Au Quartier général de l'OTAN

Si le travail à Ottawa ne donne pas les fruits escomptés pour Evraire et les Forces canadiennes, il obtient au niveau personnel la promotion au grade de lieutenant-général, juste un cran en dessous de celui de général, détenu par un seul militaire canadien lorsqu'il devient Chef d'état-major de la Défense. De plus, il est envoyé au quartier général de l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord à Bruxelles comme

Chapitre 5

représentant canadien au sein du comité militaire en session permanente. En somme, le militaire canadien qui assure le lien entre Ottawa et l'OTAN. C'est avec une très grande joie qu'il accepte le poste car il sait qu'il sera aux premières loges de l'action la plus grave que le pays pourrait entreprendre. Ses collègues sont tous du grade de lieutenant-général (sauf le représentant du Luxembourg qui est un lieutenant-colonel) et l'expérience « corporative » promet d'être d'une richesse extraordinaire. Sur le plan personnel, un retour en Europe lui sourit beaucoup ainsi qu'à Thérèse, car les trois précédentes affectations en Allemagne ont toutes été grandement appréciées par le couple. Elles ont été des expériences culturelles et des expériences de vie qui ne peuvent s'offrir qu'à très peu de Canadiens. Un autre déménagement, en route vers le bilan total de 22 à la fin de la carrière militaire pour le couple Richard-Thérèse.

Contexte historique de l'OTAN

L'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord voit le jour avec la signature du Traité de l'Atlantique Nord, le 4 avril 1949. Elle porte aussi le nom d'Alliance Atlantique. C'est une organisation politico-militaire dont les pays membres sont des États nord-américains et européens. Elle est le fruit de négociations intenses entre les cinq signataires du traité de défense européenne commune de Bruxelles (Belgique, France, Luxembourg, Pays-Bas et Royaume-Uni), les États-Unis, le Canada et cinq autres pays d'Europe occidentale conviés à s'y joindre (Danemark, Italie, Islande, Norvège et Portugal).

Les États-Unis et leurs alliés occidentaux invoquant l'article 51 de la charte des Nations Unies qui précise que, en cas de légitime défense, des États peuvent s'associer librement, sans l'assentiment du Conseil de sécurité de l'ONU³¹.

La vocation initiale de l'OTAN est de protéger ses membres des ambitions impérialistes de l'Union soviétique stalinienne. Une attaque armée contre un des membres de l'Organisation serait considéré comme une agression contre tous. Ainsi, chacun des États viendrait en aide aux autres. Idéologiquement dominée par les Américains, l'OTAN a pour but premier de préserver la liberté et la civilisation occidentale, plus précisément les valeurs communes de ses membres, tout en assurant la stabilité dans la région Nord-Atlantique. En 1966, la capitale

belge, Bruxelles, est désignée comme second siège de l'Organisation, après Paris, à la suite de la dénonciation de la primauté américaine au sein de l'organisation par le président français de l'époque, Charles de Gaulle. Elle s'y trouve encore aujourd'hui.

Le fonctionnement de l'OTAN repose principalement sur deux organes : le Conseil de l'Atlantique Nord et le Secrétaire général. Établi par l'article 9 du Traité de l'Atlantique Nord, le Conseil de l'Atlantique Nord est la plus haute instance civile de l'Alliance. Présidé par le Secrétaire général, le chef officiel de l'Alliance, il représente l'organe principal de la prise de décisions. Le Conseil se compose de représentants permanents des États membres, qui sont en fait des ambassadeurs. Les ambassadeurs agissent sur les instructions de leurs gouvernements. Le Conseil crée et dirige des comités responsables de domaines particuliers. Citons le Comité des plans de défense (planification de la défense collective), le Groupe des plans nucléaires (questions politiques liées aux forces nucléaires) et surtout le Comité militaire. Ce dernier a pour mission de recommander aux autorités politiques de l'OTAN les mesures jugées nécessaires à la défense commune et d'établir des directives sur les questions militaires. Le Secrétariat international et l'État-major militaire international apportent leur concours au Conseil et aux comités. Le Secrétaire général est traditionnellement un Européen, alors que le chef du commandement suprême allié est un Américain. Cet arrangement permet l'équilibre entre les continents.

Le Canada fait partie des douze pays signataires du Traité de l'Atlantique Nord. Il entend se démarquer des États-Unis avant même que le traité soit signé. Durant l'été 1948, alors que les négociations sur la création d'une alliance vont bon train, on ne s'entend pas sur l'adhésion de deux pays européens : l'Italie et le Portugal. Le premier parce qu'il était un des ennemis des Alliés pendant la Seconde Guerre mondiale. Le second à cause de son régime politique dictatorial dirigé par Salazar. C'est que le gouvernement canadien envisage l'Alliance non seulement comme militaire, mais aussi politique, voire idéologique, soit une organisation dont les membres partageraient les mêmes valeurs politiques. L'article II de la charte atlantique fait état de cette ambition canadienne. Il s'agit de se démarquer de son voisin américain afin de ne pas être isolé avec lui pour seul interlocuteur sur le continent nord-américain. Ce géant, bien qu'allié, n'en reste pas

Chapitre 5

moins gênant pour la souveraineté canadienne. Aussi, la participation à toutes manifestations culturelles de l'alliance militaire devient un but du pays. La participation canadienne active au comité militaire et au Collège de Défense de l'OTAN s'explique ainsi.

Le travail au quartier général de l'OTAN est un défi à la fois intellectuel, diplomatique et stratégique. Le Canada a-t-il préparé son représentant d'une manière adéquate? Pas le moins du monde et Evraire puise dans son expérience des affectations à l'étranger et de son commandement au Collège de la Défense nationale pour faire ses premières armes à Bruxelles. Alors qu'il était commandant de la brigade canadienne en Allemagne, le représentant militaire canadien, le lieutenant-général René Gutknecht, l'avait invité à une session. Il avait reçu à deux autres occasions la visite de membres du comité à son quartier général. Là s'arrête son expérience de « terrain » avec les membres du comité de l'OTAN. Certes assez pour lui faire comprendre les grandes lignes de leur responsabilité et aiguïser son intérêt mais bien insuffisant pour le préparer adéquatement au comité. Il s'appuie sur une équipe relativement modeste, compte tenu des enjeux : un adjoint particulier, un chef de cabinet, un adjoint au grade de colonel et quelques majors. On traite des questions militaires communes à tous les 15 membres et celles qui concernent en propre chaque organisation militaire des pays et les conditions particulières dans laquelle elle œuvre. Toutes les questions de l'activité militaire de l'OTAN pour l'Amérique du Nord, c'est-à-dire celle qui concerne les États-Unis et le Canada dans NORAD, sont, à l'insistance des États-Unis, exemptes des discussions du comité militaire à Bruxelles. Elles sont traitées bilatéralement. Tous les autres membres comprennent cette relation particulière. Il est quand même un peu étonnant que le public canadien ne se formalise pas de cette situation, la connaît-elle bien d'ailleurs? Car le gouvernement de Louis Saint-Laurent, en 1949, et les autres gouvernements libéraux par la suite avaient su gagner l'adhésion des Canadiens à l'OTAN en évoquant le danger de se retrouver seul dans un même lit avec l'éléphant américain. Il avait été jugé préférable de joindre une alliance militaires comptant plusieurs partenaires plutôt qu'entretenir une relation bilatérale avec les seuls États-Unis.

La période de l'affectation à Bruxelles est riche en événements historiques. La fin de la guerre froide, la chute du mur, la guerre du Golfe,

où les troupes qui se trouvaient en Allemagne face à l'URSS sont employées au combat contre Saddam Hussein. La journée de l'unification de l'Allemagne se passe en compagnie du représentant militaire allemand au comité, où Evraire et tout son état-major canadien sabrent le champagne dans le bureau des Allemands. Les choses vont ensuite très rapidement. Si la guerre a de tous temps défié la compréhension des hommes de bonnes volontés, le retour à la paix, bien qu'heureuse, paraît à bien des égards échapper aussi à la logique. À l'été de 1991, les officiers de l'ancien Pacte de Varsovie, dissout officiellement à Prague le 1^{er} juillet, arpentent déjà les couloirs du Quartier général de l'OTAN. Tous ces exercices, ces budgets, cette recherche scientifique, cet espionnage, ce conditionnement des esprits pour participer à la guerre froide et sa menace apocalyptique de l'hiver nucléaire sont devenus un mauvais rêve. Les politiciens de l'Ouest clament la victoire, les militaires restent hésitants car si l'OTAN a gagné, la question de sa survie se pose.

Les réunions et les rencontres des représentants militaires de l'alliance ont pour but de renseigner, d'apprendre, de connaître les autres pour ensuite en informer au mieux le quartier général d'Ottawa. La situation ou la position des gouvernements d'un ou de plusieurs des autres pays de l'alliance concernant leurs affaires militaires éclairent les décideurs canadiens. Evraire est content de son expérience militaire canadienne et en particulier de ses années passées au quartier général et au Collège de Défense nationale, car il l'aide beaucoup dans son travail de renseigner ses confrères sur le cas canadien. Il doit expliquer le fonctionnement, la prise de décisions, les opinions et en règle générale la position politico-stratégique de son pays. Il y a une seule réunion formelle par semaine, à laquelle il faut cependant bien préparer le terrain surtout en cas de mauvaises nouvelles. Malheureusement, il revient au lieutenant-général Evraire de préparer la réunion du comité militaire de l'OTAN, de la fin de 1991, avec une très mauvaise nouvelle alors qu'il doit faire l'annonce du retrait des troupes canadiennes de l'Europe. Celui-ci doit être connu au pays seulement lors du dévoilement d'un mini-budget en février 1992³². Une tâche extrêmement difficile, car Evraire estime qu'il s'agit d'une erreur stratégique du Canada. En matière de défense d'abord, car si la guerre froide semble terminée, l'Europe n'est pas encore politiquement et militairement stable, loin s'en faut. Les raisons d'une défense avancée des intérêts canadiens

Chapitre 5

qui a prévalu à l'adhésion et à la participation militaire à l'OTAN ont encore toute leur pertinence. Sur le plan de la profession des armes, la participation canadienne nécessite des affectations en Europe au sein d'une grande armée et d'un grand déploiement de force prêt au combat. Ils sont d'un grand secours pour l'apprentissage des métiers des armes et la seule occasion de travailler à une grande échelle pour toutes les unités des forces canadiennes.

De plus, le Canada est le premier pays de l'alliance à faire une pareille annonce. Evraire est bien conscient que les conséquences militaires et politiques vont au-delà de la seule problématique canadienne de sa politique de défense, car d'autres pays de l'OTAN risquent d'emboîter le pas. L'Allemagne, en particulier, trouve la décision canadienne prématurée et réagit avec le plus de vigueur. Comme représentant canadien, Evraire doit annoncer la nouvelle à une réunion du comité militaire, mais il a bien soin d'en informer individuellement chacun des participants auparavant. Toutes ces rencontres collectives et individuelles se révèlent difficiles et pénibles. Même si le général canadien révèle son désaccord personnel avec le geste d'Ottawa, on le presse d'intervenir auprès de son gouvernement, de l'informer plus justement des conséquences. Il souligne qu'il n'en a pas les moyens et que la décision est prise. À ce stade, la décision canadienne ne circule encore que dans les milieux militaires et les autres membres ont sans doute espoir d'un revirement de situation.

L'annonce politique officielle de la nouvelle survient quelques jours plus tard au conseil de l'OTAN, l'appareil politique qui chapeaute le comité militaire. Elle est, à peu de chose près, la même fournie par le lieutenant-général Evraire. L'annonce officielle insiste néanmoins sur le fait qu'il ne s'agit pas d'un retrait total de toutes les forces canadiennes dans les trois prochaines années car quelques unités demeureront par exemple. Elle ne leurre personne toutefois, l'ampleur du retrait est considérable puisque la brigade, la moelle substantive de la contribution canadienne en Europe au sein de l'OTAN est rappelée. La position d'Evraire devient inconfortable pour plusieurs semaines lors des réunions et des rencontres informelles avec les autres pays membres. Mais le Canada n'est pas le seul à songer au retrait ou à baisser la garde contre un ennemi qui ne semble pas finir de s'étioler. Les dépenses militaires, toujours impopulaires dans les démocraties

occidentales, ne semblent plus aussi urgentes, pour le gouvernement de Mulroney puis certainement pour celui de Jean Chrétien, élu en octobre 1993. Les choses deviennent tranquillement, sans doute trop au goût d'Evraire, à la normale dans les relations du Canada avec l'OTAN. Les troupes canadiennes auront complété leur retrait en 1995.



Source: R. Evraire

Richard Evraire, à droite, en visite avec le Comité militaire de l'OTAN dans un camp d'entraînement des Marines, côte Ouest des États-Unis, 1990.

Du reste, le pays, membre fondateur, jouit d'une belle réputation au sein de l'OTAN. Evraire a la forte impression que le professionnalisme des troupes mises à la disposition de l'alliance atlantique est reconnu de tous les pays. Les pays européens vivent tous l'expérience du service militaire obligatoire en cette fin de guerre froide. Ce système de recrutement crée un régime à deux vitesses où se côtoient, à l'intérieur d'une même armée, plusieurs militaires et officiers qui ne s'intéressent pas au métier des armes au côté d'hommes et de femmes plus motivés. Le général canadien n'a pas à travailler à gagner le respect pour lui-même ou pour les militaires de son pays auprès des membres du pacte atlantique. Il est acquis. La gravité de la réception du retrait canadien en est d'ailleurs un indice révélateur.

Le poste à Bruxelles nécessite des déplacements fréquents. Chaque représentant militaire invite, à tour de rôle, dans son pays, tous les

Chapitre 5

membres du comité en session permanente afin de mieux présenter ses forces armées et le contexte stratégique et militaire de sa nation. Les visites sont quasi protocolaires. Evraire, étant d'une nature curieuse, accueille celles-ci avec plaisir. S'il est assez facile de comprendre les votes, les réserves, les commentaires des représentants militaires américain et britannique de l'alliance, il n'en est pas de même de la Turquie par exemple. Le dossier est d'ailleurs assez délicat à cause des tensions que ce pays entretient avec un autre membre de l'alliance, la Grèce, et Evraire se rend à quelques reprises en Turquie dans ses voyages d'exploration et de reconnaissance. Il se souvient particulièrement d'un entretien qu'il a eu avec le chef de l'état-major turc à son bureau d'Istanbul. À la remarque du Canadien que la Turquie occupe une position géostratégique particulière, son interlocuteur n'hésite pas à lui pointer sur une grande carte derrière lui qu'à la vérité toutes les frontières de son pays sont près de foyer de violence ou de tensions extrêmes : non seulement la Grèce, mais la proximité immédiate de l'ancienne URSS implosée en quelques petites républiques où la guerre fait rage, de l'Irak en proie à la guerre civile après la guerre du golfe, de l'Iran islamique et de la dictature en Syrie. Une situation que juge critique la Turquie. Vu sous l'angle de sa politique militaire, l'appréciation de la situation par Ankara détonne sur celle des autres membres de l'alliance dont la menace, beaucoup moins tangible que quelques années auparavant, ne provient plus que de l'instabilité de l'ancienne URSS. L'Allemagne, le Danemark, la Grèce et la Norvège sont aussi des lieux de visite pour Richard Evraire ou pour le couple.

Face à la situation incertaine des lendemains de la guerre froide, les autorités politiques et militaires de l'Ouest pensent établir un programme d'échange avec leurs anciens ennemis : « Partenariat pour la paix ». Le lieutenant-général Evraire se retrouve ainsi pour une visite à Moscou afin de participer à plusieurs rencontres, réunions et conférences dans le cadre de ces échanges. Ce sont les pays de l'Ouest, en particulier les Américains, qui financent ces initiatives. Le tact et la diplomatie sont bien sûr de mise car les nombreuses forces armées qui y participent n'ont rien à voir avec le monolithisme dont on croyait constituer le Pacte de Varsovie! Des rivalités, des ambitions et bien des complexités sont alors découvertes lorsque se lève le rideau de fer.

Les visites servent également à démontrer à ses alliés que le Canada s'intéresse à l'OTAN. Depuis le Premier ministre libéral Pierre Elliott Trudeau, la contribution canadienne s'arrête à une seule brigade et un élément de l'aviation, alors que le plan original d'intervention en cas d'agression soviétique prévoyait l'acheminement rapide de deux brigades pour stopper l'avance de l'ennemi. Ce n'est plus le cas à la fin des années 1980. La présence sur leur sol d'un lieutenant-général expérimenté, intelligent et curieux fournit une preuve de l'intérêt canadien pour la défense commune envers un ennemi très puissant et devenu politiquement instable.

L'une des tâches qu'il accomplit durant les premiers 18 mois de son mandat le pousse à la présidence d'un sous-comité d'une douzaine de personnes chargées d'étudier les programmes scolaires, l'administration et la structure du Collège de Défense de l'OTAN à Rome. Fort de son expérience au collège du Fort Frontenac à Kingston et de sa réputation acquise au sein du comité, il dépose un rapport dont toutes les recommandations, une vingtaine, sont adoptées. Toutefois, le commandant du collège ne peut s'attaquer à la mise en œuvre des recommandations, faute de temps, avant la fin de son mandat. Il faut attendre son remplaçant... Une occasion qu'Evraire, devenu un vieux routier des affaires militaires, anticipe avec envie.

L'identité et la famille

Cette affectation de plus de quatre ans, alors que la norme est plutôt de deux ans, voire trois, demeure la plus satisfaisante, quasi grisante, de la carrière d'Evraire. À titre de représentant militaire canadien à l'étranger, il rencontre la Première ministre du Royaume-Uni, Margaret Thatcher, le chancelier de l'Allemagne, Helmut Kohl, le roi d'Espagne... et même la reine d'Angleterre. Son milieu de travail est multiculturel et les langues officielles de l'OTAN sont l'anglais et le français. Au titre de la langue de travail, on constate que la carrière d'Evraire est saccadée. Par exemple, alors qu'il est en Allemagne à la tête du bataillon du 22^e Régiment et au Collège militaire royal de Saint-Jean dans les années soixante-dix, il est dans un milieu de travail fortement français. Cependant, les années quatre-vingt se déroulent pour lui dans un milieu bilingue pour une certaine part mais surtout anglophone pour une grande part. L'affectation européenne auprès de l'OTAN lui donne l'occasion de montrer le Canada sous l'aspect des

Chapitre 5

deux langues officielles. Il cause en français avec le représentant de l'hexagone, mais aussi avec ses homologues belges, luxembourgeois, espagnols et d'autres encore. Il a à cœur de manifester ce choix personnel à chaque occasion qui se présente car aucun ordre ne l'y oblige. Comme à cette occasion où en réunion plénière du comité militaire pendant un long débat entre le représentant britannique et ses collègues sur le libellé d'un texte anglais. C'est finalement vers Evraire que le président de la séance se tourne pour trancher en raison de ses habilités reconnues dans l'anglais écrit. Au grand amusement de tous, il répond uniquement en français pour clore la longue discussion. Voilà une manifestation d'identité, qui peut rappeler à certains que les Américains et les autres pays anglo-saxons ne sont pas seuls dans cette organisation qu'ils dominent. Evraire rappelle du même coup que la culture canadienne est à la fois anglophone et francophone.

Dans ce contexte politique, diplomatique et stratégique, Evraire a peu de chances de s'associer à son ancien régiment. Il ne commande pas à des 22^e comme en Allemagne. Contrairement au Canada où à quelques endroits à Québec et à Ottawa, il ne peut non plus joindre les officiers et les anciens qui se réunissent à l'occasion pour fraterniser et échanger. Socialement, le lieutenant-général canadien est occupé. Les invitations sont fréquentes et lorsque Thérèse le rejoint après six mois dans ses nouvelles fonctions, il peut retourner les faveurs. À ces occasions, les sujets de conversation ne sont jamais très loin des affaires du comité. Thérèse en est consciente. Elle sait suffisamment ce qui intéresse ses convives depuis longtemps. Comme son conjoint, elle a utilisé son séjour au Collège de la Défense pour se renseigner et s'éduquer à cette culture militaire, stratégique et de politique internationale. Elle a participé au plus grand nombre de classe possible pendant deux ans en plus de faire plusieurs voyages en compagnie des étudiants canadiens et étrangers aux pays et à l'extérieur.

Même si elle n'est pas au courant des questions et des détails d'informations jugées délicates ou secrètes qui sont sous le couvert d'interdit, elle partage néanmoins ses renseignements, observations et opinions qu'elle a appris à juger pertinents au fil des ans. Richard respecte d'ailleurs son flair. Il serait simpliste de parler d'intuition. Thérèse sait bien qu'elle ne peut, et ce depuis longtemps, entretenir la conversation et se rendre agréable pendant des heures sans connaître les grande

questions de l'actualité politiques et militaires. Il lui est impossible de rester aux mondanités si elle veut continuer à faire équipe avec son mari comme elle le fait depuis des décennies.

Le Collège de la Défense de l'OTAN : pour dernière mission, poursuivre la mission éducative

La dernière étape de la carrière militaire de Richard Evraire, est, d'une certaine façon, de son propre cru. Elle vient couronner toute une vie professionnelle à porter l'uniforme. Il ne s'agit pas d'une affectation où une bonne partie du travail est constituée par l'apprentissage même de ce qu'il faut faire. Il a lui-même souhaité ce poste et il a patiemment manœuvré pour que sa candidature soit retenue. Le régime pédagogique du Collège de Défense de l'OTAN à Rome est très semblable à celui du Collège de la Défense nationale au Fort Frontenac à Kingston.

Fondé en 1951 sur une proposition du général Eisenhower, alors premier Commandant suprême des forces alliées en Europe, le Collège de Défense de l'OTAN a comme objectif premier de former des officiers et des fonctionnaires capables de s'adapter au nouvel environnement de sécurité de l'Europe³³. Eisenhower désire alors permettre à des militaires de l'organisation, mais aussi à des civils, de se préparer dans des délais raisonnables à occuper des positions clés au sein de l'OTAN³⁴.

L'âge de la retraite a sonné pour Evraire. À 54 ans, la lettre annonçant la fin de la carrière militaire lui parvient alors qu'il est encore en poste à Bruxelles. Les coupures budgétaires au sein du Ministère de la Défense demandent au Chef d'état-major de « dégraisser » l'appareil militaire canadien, dont celui de diminuer les postes de généraux. Un poste au civil, de nature protocolaire, attend d'ailleurs Richard Evraire. Toutefois, ce dernier possède dans ses cartons un projet intéressant pour lui-même au sein des Forces armées canadiennes. Le commandement du Collège de Défense de l'OTAN à Rome. Un poste qui demande une élection que le Canada doit gagner. Les chances ne sont pas du côté d'Evraire puisque le Canada a annoncé, sans consultation préalable avec ses partenaires, le retrait de ses forces en Europe au grand mécontentement de ses alliés européens. Comble de malchance pour le Canadien, c'est Evraire qui était porteur de la nouvelle. Sans croire véritablement aux chances de son « candidat », Ottawa

Chapitre 5

accepte d'accorder une prolongation de service au général, advenant qu'il remporte la faveur de ses collègues à Bruxelles pour le poste. À la surprise des décideurs canadiens, Evraire gagne son pari. Il le doit à sa personnalité agréable et à ses talents de diplomate. Peut-être aussi à sa campagne préalable auprès de ses collègues du comité militaire en session permanente, dont Evraire est devenu, au fil des mois puis des années, l'un des membres les plus expérimentés. La Norvège, qui représente un concurrent, appuie pourtant la candidature canadienne! En fait, seuls les Pays-Bas, qui proposent aussi un candidat, ne votent pas pour le Canadien. Cette nomination n'est sans doute pas seulement due entièrement à la hiérarchie militaire. Elle doit aussi recevoir l'aval des capitales des pays membres de l'OTAN.

Le 5 février 1993, le ministère de la Défense canadien annonce la nomination du lieutenant-général Richard Evraire comme 22^e commandant du Collège de Défense de l'OTAN³⁵. Il est le second officier supérieur canadien à occuper ce poste prestigieux³⁶. Ottawa n'a sans aucun doute pas prévu cette réussite d'une candidature canadienne auprès des pays alliés et n'a rien prévu pour rencontrer les besoins financiers du poste. De plus, comme le mot d'ordre est de diminuer le budget de la défense en 1993 et en 1994, le commandement du Collège de Défense présente des difficultés d'argent insoupçonnées pour Evraire. Il doit se contenter d'un budget fort inadéquat pour s'installer à Rome et remplir ensuite la mission, une mission d'éducation, de diplomatie et d'échanges. C'est d'ailleurs pourquoi le ministère des Affaires extérieures est mêlé au dossier du logement du général. Un dossier qui prend six mois pour être réglé. Cela pourrait surprendre davantage si on ignore que le quartier d'opération canadien pour la première guerre du Golfe avait aussi connu sa part d'ennui tragi-comique alors que les militaires canadiens peinent à franchir les obstacles administratifs afin d'en défrayer le loyer à ses propriétaires arabes³⁷.

Quoi qu'il en soit, il s'agit d'une dernière affectation rêvée par Evraire dans laquelle l'homme peut s'occuper de l'éducation au plus haut niveau pour un militaire. De tous les endroits visités au cours de la carrière du général, Rome plaît le plus au couple Evraire. Il découvre un milieu qui leur enseigne qu'il faut d'abord vivre et travailler ensuite et non le contraire. C'est peut-être aussi l'effet de l'âge... Prendre le temps de vivre et d'apprécier les bonnes choses qu'offre la vie, un contraste

saisissant avec la première affectation difficile du couple à l'étranger, au Cachemire.

À son arrivée dans ses nouvelles fonctions, la première tâche est plutôt aisée. Il doit mettre en œuvre les recommandations du nouveau curriculum demandé par le comité militaire de l'OTAN. Or, Evraire a déjà fait partie de l'équipe qui a produit les recommandations pour le comité. C'était une présence qui s'imposait aux yeux du commandant allemand du comité militaire compte tenu des récentes études de maîtrise du Canadien à l'université Queen's dans le domaine de l'éducation professionnelle³⁸. Les autres défis de l'emploi sont de trois ordres. D'abord, celui de convaincre la hiérarchie militaire canadienne de l'utilité des cours. Alors qu'en toute logique, la fréquentation par un militaire canadien du collège de Défense de l'OTAN devait être une préparation à une prochaine affectation importante, la tendance observée veut que le Collège soit plutôt considéré comme la dernière étape d'une carrière. Le souci d'obtenir pour l'établissement des candidats de qualité et la mise en œuvre du plan pour l'éducation des officiers deviennent les buts de l'action du commandant du Collège de Défense de l'OTAN. Ensuite, il doit intervenir auprès de son chef des études à quelques reprises. Ceci afin de lui rappeler que le collège de l'OTAN est une des institutions de l'alliance, tous les postes d'enseignant sont des emplois de l'OTAN, non pas uniquement des postes américains d'une organisation américaine. Comme il relève directement du comité militaire de l'alliance atlantique à Bruxelles, Evraire a les coudées franches puisqu'il compte sur l'appui de ceux avec qui il a œuvré il n'y a pas encore si longtemps. L'exposé de la politique officielle américaine doit céder le pas à l'ouverture d'esprit et aux discussions des autres points de vue des membres de l'alliance. Enfin, cette ouverture d'esprit est d'autant plus nécessaire que, parmi les militaires européens eux-mêmes, fort peu connaissent les pays partenaires de l'alliance. Les carrières militaires de ces officiers se sont déroulées logiquement à l'intérieur des frontières de leur pays. Les occasions de servir dans d'autres pays européens étaient assez rares avant l'OTAN. L'Europe de l'Ouest n'est pas un tout, en dépit des proximités géographiques. Le collège aide au rapprochement de l'Europe et Evraire en est conscient. Dans son administration quotidienne, un simple communiqué peut être interprété de diverses manières par le personnel et les étudiants du collège. Evraire y est très attentif et, en dépit des efforts

Chapitre 5

supplémentaires nécessaires aux relations entre les groupes, il y travaille avec diligence en croyant ne pas le céder à l'efficacité. De toute façon, cela rejoint sa nature de diplomate et de négociateur.

L'affectation au Collège de Défense permet de voyager à travers l'Europe, pour le travail et les loisirs. D'autant que l'Europe de l'Est s'ouvre au monde durant cette période. Les Evraire découvrent ainsi la Bulgarie, la Hongrie, la Tchécoslovaquie, la Roumanie, la Pologne et voyagent d'ailleurs jusqu'à Moscou! Après tant d'années d'affrontements indirects, de menaces, de discours antinomiques et de méfiance, la découverte de l'autre ne manque pas de fasciner, en particulier chez les militaires, le groupe social qui a vécu ces tourments avec le plus d'acuité. Evraire sera commandant du Collège jusqu'en février 1996 et nul doute qu'il aurait aimé poursuivre son affectation. D'ailleurs, il retournera au collège comme membre du conseil des études après sa retraite des Forces armées canadiennes.

Peu de temps après le départ d'Evraire comme commandant, le collège doit encore modifier sa mission et son rôle lorsqu'il déménage dans un nouveau bâtiment en septembre 1999. Il s'agit, désormais et plus que jamais, de contribuer pleinement à la cohésion et à l'efficacité de l'Alliance avec la création de cours de niveau stratégique. Le régime des cours s'oriente par la suite davantage vers des exposés magistraux plutôt que vers des groupes de discussion. Le besoin de développer les capacités d'élargissement des programmes hors des murs par de cours à distance, à l'image d'autres institutions d'enseignement supérieur dynamiques, s'impose assez vite. En effet, le Collège est devenu un des piliers de l'OTAN, grâce notamment à ses programmes scolaires en collaboration avec les anciens États du bloc de l'Est et avec des pays de la région Méditerranée³⁹. Le Collège a fêté son 50^e anniversaire le 25 septembre 2001, dans le contexte tragique qui suivait les attaques terroristes du 11 de ce mois.

Notes

1. Pour une biographie de Crerar, voir Paul Dickson, *A Thoroughly Canadian General: A Biography of General H.D.G. Crerar*, Toronto, University of Toronto Press, 2007 et Jack L. Granatstein, *The Generals: The Canadian Army's Senior Commanders in the Second World War*, Toronto, Stoddart Publishing Co., 1993.
2. Entrevue avec Thérèse Evraire.
3. Entrevue avec Thérèse Evraire.

4. Rappelons qu'au cours des années 1980 – et ce jusqu'à sa dissolution en 1991 – le Pacte de Varsovie comprend sept États membres : l'Union soviétique, la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Hongrie, la Roumanie, la Bulgarie et la République démocratique allemande. L'OTAN est alors composée de 16 États membres : les États-Unis, le Canada, la Belgique, le Danemark, la France, les Pays-Bas, l'Islande, l'Italie, le Luxembourg, la Norvège, le Royaume-Uni, le Portugal, la Grèce, la Turquie, l'Allemagne fédérale et l'Espagne.
5. Discours du président Ronald Reagan au Parlement britannique, 8 juin 1982, reproduit à l'adresse web suivante : <usinfo.org/enus/government/overview/empire.html>.
6. Voir Richard Rhodes, *Arsenals of Folly. The Making of the Nuclear Arm Race*, New York, Alfred A. Knopf, 2007, p. 163-165.
7. Voir Sean Maloney, *Au cœur d'une guerre sans combat. La brigade canadienne de l'OTAN en Allemagne, 1951-1993*, Ottawa, Ministère de la défense nationale, 1996.
8. C'est cette formation qui, quelques années plus tard, sera déplacée vers le théâtre du Moyen-Orient pour faire face à Saddam Hussein dans la guerre du Golfe.
9. Il y est forcé car c'est le seul pouvoir qu'il retient, Directeur de l'éducation militaire, après que les vainqueurs français l'aient dépourvu de son poste de ministre de la Guerre. Voir Peter Paret, « Clausewitz : Half against my will, I have become a Professor », *The Journal of Military History*, n° 75, vol. 2, avril 2011, p. 592.
10. Yves Tremblay, « Environnement stratégique et formation d'État-major : le Collège de l'Armée de terre, 1946-1973 », Yves Tremblay, Roch Legault et Jean Lamarre, *L'éducation et les militaires canadiens*, Outremont, Athéna Éditions, 2004, p. 178-179.
11. Yves Tremblay, « Environnement stratégique et formation d'État-major », p. 180-181.
12. Entrevue avec Michel Drapeau.
13. Entrevue avec Donald Macnamara, Kingston, 20 mai 2011.
14. Entrevue avec Donald Macnamara.
15. Entrevue avec Donald Macnamara.
16. Entrevue avec Donald Macnamara.
17. Voir Sean Maloney au sujet de la brigade canadienne à l'OTAN.
18. Douglas L. Bland, *Canada's National Defence, vol. 1 : Defence Policy*, Kingston, Queen's University/School of Policy Studies, 1997-1998, p. 184.
19. Douglas L. Bland, *Canada's National Defence*, p. 186.
20. Douglas L. Bland, *Canada's National Defence*, p. 186. Voir aussi *Défis et engagements : une politique de défense pour le Canada*, Ottawa, Défense nationale, 1987, p. 1-3 et 49.
21. *Défis et engagements*, p. 17-27.
22. *Défis et engagements*, p. 49-55.
23. Jocelyn Coulon, *En première ligne : grandeurs et misères du système militaire canadien*, Montréal, Le Jour, 1991, p. 116-117.
24. Jocelyn Coulon, *En première ligne*, p. 116.
25. *Défis et engagements*, p. 55-56.

Chapitre 5

26. *Défis et engagements*, p. 58-60.
27. *Défis et engagements*, p. 60-65.
28. *Défis et engagements*, p. 60 et 65-67; Jocelyn Coulon, *En première ligne*, p. 115-116.
29. Douglas L. Bland, *Canada's National Defence*, p. 188.
30. Entrevue avec Richard Evraire, Kingston, 28 juillet 2009.
31. Charte des Nations Unies, Chapitre VII : Action en cas de menace contre la paix, de rupture de la paix et d'acte d'agression, Article 51, <un.org/fr/documents/charter/chap7.shtml>.
32. Il semble qu'Ottawa décide dès décembre 1990 de réduire les Forces canadiennes en Europe. Voir Sean Maloney, *Au cœur d'une guerre sans combat*, p. 493.
33. *Le Collège de défense de l'OTAN - Quelles sont les origines du Collège?*, <nato.int/issues/defencecol/evolution-fr.html>. Sur la proposition du général Eisenhower et la fondation du Collège, voir Col. Klára Siposné Kecskeméthy, « History of the NATO Defense College », *Academic and Applied Research in Military Science*, 2005, no. 4, vol. 3, p. 463-464.
34. Lt. General Dr. Hartmut Olboeter, « A new College for a new NATO », *NATO Review* (version électronique), 47, 3 (automne 1999), <nato.int/docu/review/1999/9903-08.htm>. La déclaration du général Eisenhower est partiellement traduite en français dans le site web de l'OTAN : «La formation des civils et des militaires est absolument nécessaire... Des personnes capables de s'adapter à ce nouvel environnement et qui soient en mesure, dans des délais relativement courts, d'élargir leurs perspectives et de saisir l'essentiel de ce difficile problème pour assumer les responsabilités propres à ce nouveau domaine. » Voir *Le Collège de Défense de l'OTAN*, <nato.int/issues/defencecol/evolution-fr.html>.
35. « Senior Officer posted to Rome – Lt.-Gen. Evraire to head NATO College », *The Gazette*, Montréal, 6 février 1993, p. B7.
36. Le vice-amiral John C. O'Brien a été commandant du collège de 1970 à 1973. Cf. *Commandants du Collège*. Site internet du Collège de Défense de l'OTAN, <ndc.nato.int/about/cdts_fr.html>; voir aussi *Les origines et les objectifs de la conférence des commandants*, <ndc.nato.int/outreach/coc_origins_fr.html>.
37. Voir Jean H. Morin et Richard Gimblett, *Opération Friction, Golfe Persique (1990-1991)*, Toronto, Dundurn Press, 1997, p. 133-134.
38. Entrevue avec Richard Evraire, 28 juillet 2009.
39. Hartmut Olboeter, *A new College for a new NATO*, <nato.int/docu/reviews/1999/9903-08.htm>.

Chapitre 6

Homme d'action et production intellectuelle

Après 42 ans et 7 mois de service au sein des Forces canadiennes, dont 18 années passées à l'extérieur du pays, le lieutenant-général Richard Evraire prend sa retraite. Comme il le rapporte durant une allocution devant des étudiants en droit de l'Université d'Ottawa : « Certains prétendront que j'ai un manque d'imagination sans fond pour avoir pratiqué la même profession si longtemps en se faisant toujours dire quoi faire et où aller¹. » Rien n'est plus éloigné de la réalité comme il l'établit plus tard devant son auditoire de ce jour et comme le prouve les premiers chapitres de ce livre. Or le bilan de cette carrière n'est toujours pas complet car il reste à présenter sa production intellectuelle. Richard Evraire reste un homme d'action d'abord et avant tout. Cependant, il laisse derrière lui une pièce de théâtre, un mémoire de maîtrise, plusieurs conférences, plus de six ans à la tête d'institution d'enseignement professionnel ainsi que cette volonté de comprendre et d'améliorer les choses pendant le temps de sa carrière militaire. Evraire s'inscrit d'emblée dans le camp des soldats intellectuels canadiens qui, sans être légion ni aussi percutants que leurs collègues de la France, des États-Unis et du Royaume-Uni, ont amené d'autres officiers à suivre leurs traces. Il n'est plus rare de rencontrer désormais des officiers possédant un doctorat obtenu durant leur temps de service. Des ajustements aux organisations, comme les programmes de maîtrise et de doctorat au Collège militaire royal du Canada, le programme de maîtrise professionnelle du Collège des Forces canadiennes de Toronto et l'établissement de l'Académie canadienne de Défense favorisent le développement de la pensée intellectuelle militaire canadienne comme jamais dans le passé. Il reste encore beaucoup à faire, néanmoins, pour suivre le rythme qu'imposent les alliés en matière de pensée militaire et stratégique. Il faudrait aussi songer à récompenser les mérites des accomplissements intellectuels des officiers canadiens qui relèvent le défi.

Chapitre 6

Par-dessus tout, le mérite intellectuel d'Evraire est sans doute le fait de ne pas hésiter à s'afficher ou à se révéler penseurs, à travers des écrits au moment où il occupe des postes élevés au sein de la hiérarchie militaire canadienne. Il vaut ainsi la peine de souligner quelques points saillants de l'activité de plume d'Evraire sans en faire une critique littéraire ou académique.

Alors qu'il est déployé au Collège de la Défense nationale à Kingston, poussé toujours par une quête de savoir en vue de l'action éclairé, Richard Evraire choisit de s'inscrire à un programme de maîtrise à l'Université Queen's à Kingston. Hommes d'action, comme la culture militaire canadienne du XX^e siècle, la réflexion devient nécessaire par les défis des assignations et des tâches qu'on lui demande d'accomplir. Il estime qu'il est encore mal préparé pour remplir cette affectation à Kingston et qu'il ne pourra pas, dès le début, livrer « la marchandise » à la mesure de son potentiel. Il perçoit aussi avec acuité, alors qu'il est au Quartier général de la Défense nationale à Ottawa, les faiblesses des militaires face aux fonctionnaires des autres ministères. Les négociations et les échanges ne se font pas sur un pied d'égalité. Non pas à cause de quelques défauts d'organisation ou du favoritisme, mais à cause du manque de préparation intellectuelle des officiers. Ceci s'ajoute au système de rotation du personnel des forces armées, qui signifie que la période pour l'obtention de l'expérience est limitée à trois ans. Les fonctionnaires ont la réputation de demeurer en poste bien plus longtemps.

Les observations et les préoccupations d'Evraire se transforment en une réflexion sur l'éducation militaire des officiers seniors et des généraux des Forces armées canadiennes. Une réflexion que valide la rédaction d'un mémoire de maîtrise intitulé *General and Senior Officer Professional Development in the Canadian Forces*. Le document vient couronner deux ans d'études à Queen's. Il est réalisé sous la supervision du professeur affilié à l'école d'administration publique de l'institution S. Mathwin Davis. Ce dernier, ancien officier de la marine canadienne (contre-amiral) à la retraite, possède une certaine expérience dans les comités d'enquête qui ont servi à modeler les Forces armées canadiennes et connaît le Collège de la Défense nationale pour l'avoir commandé. Il participe pendant plusieurs années à un comité mis sur pied à la fin des années cinquante sur l'approvisionnement des

chantiers de construction des navires de guerre canadiens. La rédaction du projet de maîtrise débute à l'été 1987. Comme le projet lui tient à cœur, il est complété à l'hiver suivant, même si Evraire se trouve à Bruxelles, au comité militaire de l'OTAN, et qu'il occupe de toutes nouvelles fonctions.

Dans ce document, Evraire propose d'améliorer le système d'éducation professionnel de ses officiers. Une proposition réaliste qui tient compte de la réalité bureaucratique et organisationnelle tout autant que des restrictions au budget de la Défense nationale qui ont cours à l'époque. Une éducation spécialisée, propre aux Forces armées canadiennes qui permettrait de développer un corps d'officiers capable, en possédant une base solide de connaissances communes et un programme d'apprentissage structuré, de se mesurer aux fonctionnaires des autres ministères du gouvernement. Il veut faire reconnaître, pour la profession des armes, le savoir corporatif des autres membres de la société canadienne, comme le savoir des médecins par exemple. À l'obtention de son diplôme de maîtrise, il s'empresse d'en faire une diffusion rapide en haut lieu. Il envoie le manuscrit photocopié à des dizaines de ses collègues, dont un au Chef d'état-major de la Défense de l'époque, le général Paul Manson. L'ambition de réformes et d'actions administrative à partir de ce travail intellectuel se révèle ainsi.

Le mémoire d'Evraire commence par établir l'approche adoptée, les concepts exploités (dont celui de la profession militaire) et les questions posées. Il présente ensuite, dans des chapitres différents, le groupe d'officiers canadiens de la fin de la guerre froide ainsi que leur environnement de travail depuis la situation stratégique jusqu'à la description du travail loin des opérations militaires du quartier général à Ottawa. L'état de la question de la formation professionnelle (avec ses faiblesses) suit avec une proposition de solution exposée en détail dans le chapitre qui précède la conclusion. Cet arrangement permet à l'auteur de faire le tour du métier militaire. Une décision merveilleuse de l'auteur car elle offre un portrait, un instantané, pour l'historien. C'est aussi un sobre bilan des défauts structurels de sa carrière militaire et des remèdes qu'il propose à ceux qui le suivront.

Son mémoire ne cherche pas tellement à faire le lien entre l'université et le centre intellectuel des forces canadiennes proposé. S'il souhaite encourager² ce lien, c'est surtout par le biais des chaires d'études

stratégiques financées par le ministère de la Défense qu'il entrevoit une collaboration³. Il veut déterminer la nature et les paramètres d'un plan d'action afin de mettre sur pied un *Centre for National Security Studies*. Ce centre serait la pièce maîtresse de l'éducation professionnelle militaire. Le travail se veut le prolongement d'un rapport marquant des années soixante, le rapport Rowley. L'aspect universitaire aurait pu traiter de la place et du mandat du Collège militaire royal de Saint-Jean, qu'il a déjà commandé et ceux de Kingston et de Victoria. En effet, comment concilier la présence de trois institutions d'enseignement scientifique et d'arts libéraux dans le giron du ministère de la Défense avec l'enseignement professionnel? Comment ces atouts importants seraient mis à contribution afin de garantir le succès du nouveau Centre pour les études de sécurité nationale et de la stratégie proposée de développement professionnel des officiers? Le mémoire n'est pas très explicite sur ces questions. Par contre, il fait une mise en garde contre la tentation d'opérer le centre en dehors du ministère de la Défense afin de prévenir « ... an overly academic and degree orientation program⁴. » D'autre part, et assez curieusement, les solutions d'Evraire tiennent peu compte de la dualité linguistique des Forces armées canadiennes. En militant pour que le centre envisagé soit situé à Kingston, le risque d'un perfectionnement professionnel unilingue et « uniculturel » est grand. À la tête du Collège de la Défense nationale à Kingston quelque temps plus tôt, il avait pris la peine de signaler les pauvres ressources pour les étudiants francophones du cours lors de la journée d'accueil⁵.

Ce qui retient le plus l'attention du travail de recherche d'Evraire, c'est sans doute cette ambition de faire reconnaître les officiers supérieurs et les généraux comme interlocuteurs de choix dans les débats stratégiques qui ont cours au pays. Sans être une idée directrice du document, elle se retrouve énoncée clairement en conclusion⁶. Cette place ne revient pas automatiquement aux militaires à l'époque. Le contexte de la guerre froide a favorisé plusieurs spécialistes civils de la stratégie militaire, penseurs de la terreur nucléaire ou spécialistes des conflits locaux aux enjeux cruciaux pour les relations internationales. Quel conflit local, d'ailleurs, ne trouvait pas prétexte à un différend entre l'Ouest et les pays de l'Est? Ces voix des spécialistes civiles envahissent l'espace universitaire, celle des médias et les officines gouvernementales. Elles ne sont pas non plus exclusivement canadiennes,

loin s'en faut. Le public, le gouvernement et même certains militaires canadiens prêtent une attention de plus en plus grande aux *think tanks* américains qui offrent une vision informée et globale sur les questions stratégiques. La protection qu'offrent les Américains au Canada a un prix dans les débats sur la sécurité.

Ce mémoire témoigne néanmoins de la curiosité d'Evraire et de son sens du devoir bien fait. Son collègue, Don Macnamara, a vite saisi que l'officier Evraire est un tantinet réservé et certainement réfléchi. Il n'a pas de bagout et ne possède pas non plus l'impétueux désir de se mettre en évidence comme plusieurs de ses collègues leaders. Un biographe de Winston Churchill écrit de son personnage qu'il est capricant pour décrire la personnalité de l'illustre personnage au temps de sa carrière militaire et de ses premiers pas en politique⁷. C'est bien le contraire d'Evraire, calme, sans surprise, sans humeur, qui sait rendre confortable et mettre en valeur autrui.

Notes

1. La conférence a été prononcée en anglais et le texte original est le suivant : « Some would say that I displayed an abysmal lack of imagination, staying in the same profession for so long and always being told what to do and where to go. »
2. Richard Evraire, *General and Senior Officer Professional Development in the Canadian Forces*, mémoire de maîtrise, Kingston, Queen's University, 1988, p. 75.
3. Evraire, *General and Senior Officer Professional Development in the Canadian Forces*, p. 100.
4. Evraire, *General and Senior Officer Professional Development in the Canadian Forces*, p. 101.
5. Richard Evraire, *Opening Remark, course xxxviii of the National Defence College*, Kingston, 4 septembre 1984.
6. Evraire, *General and Senior Officer Professional Development in the Canadian Forces*, p. 101 et les derniers mots du mémoire à la page 103 : « If the recommend G+SOPD program is put in place, it will... most importantly, help establish the credibility of the Officer corps as the purveyor of strategic military advice ».
7. François Bédarida, *Churchill*, Paris, Fayard, 1999, p. 109.

Conclusion

Identité

Il est intéressant de constater que la question de l'identité chez Richard Evraire, comme chez nous tous peut-être, s'est posé au contact d'autrui, au contact de l'autre. Enfant à Ottawa, il ne se dit ni francophone, ni anglophone. Comment choisir entre maman et papa? Personne ne lui demande alors de faire de choix et c'est pour le mieux. Le questionnement identitaire vient tard, au moment de son enrégimentation militaire. Evraire qui aime les conventions, les apparences et la vie de groupe a choisi très tôt une vie qui l'amène sur ces mêmes chemins, mais qui demande au passage, et dès le début au collègue militaire de Saint-Jean, de répondre à la question de son identité et de ses alliances.

Il ne fait aucun doute que la compagne de vie d'Evraire a joué un rôle crucial dans les réponses qu'il a données au courant de sa vie professionnelle. Il n'a pu ignorer, et il a dû s'engager, du côté de la défense des francophones dans l'armée canadienne. Même si les politiques du gouvernement canadien des années soixante portent un message clair de changement pour le bilinguisme de sa fonction publique et que les Forces canadiennes sont tenues de suivre l'exemple, ces changements se font lentement¹. Il était donc facile de se ranger du côté de la majorité... et de laisser le combat pour la reconnaissance de la langue française au sein de l'institution. À la vérité, ce n'est pas la langue de travail qui détermine une identité. Aussi, là où l'influence de Thérèse fut énorme² c'est qu'elle a su être au côté de son conjoint dans tous ces moments de la carrière militaire lorsque la vie professionnelle rejoint la vie personnelle : toutes ces heures de rencontres formelles et informelles à l'extérieur du 09 h à 17 h, du lundi au vendredi. Le commandant de bataillon ou de collègue militaire commande 24 heures sur 24 et sept jours par semaine. L'officier Richard Evraire a amené les problèmes du bureau à la maison comme trop de professionnels le faisaient et le font toujours mais il a su aussi amener, à cause de la nature de sa profession et de sa relation de couple, les problèmes de la maisonnée (et des maisonnées de ses subalternes) au bureau! Madame Evraire s'est intéressée, tout en le subissant trop souvent, au travail de son époux. Elle l'a rejoint le plus souvent possible, à la limite du règlement et de la tradition quelquefois, comme pour le Pakistan. Il n'est pas une de nos sources pour cette

Conclusion

recherche qui n'ont manqué de souligner son rôle auprès de son mari et son implication auprès des unités qu'il a commandées. Canadien, catholique et francophone, le couple Evraire a aussi défendu partout où il a été déployé non seulement l'emploi de la langue française mais aussi sa forme correcte. Nul doute que dans cet aspect aussi, depuis leur participation au concours à la radio de leur enfance jusqu'au poste d'enseignante de langue seconde au gouvernement canadien, l'on peut deviner l'empreinte des intérêts de Thérèse.

Quant à l'identité professionnelle de Richard Evraire, elle a variée au cours des ans et de ses affectations. Certainement à cause de la pression des pairs mais aussi à cause de son association avec les minorités. Il a pris la défense de ses camarades anglophones au Collège militaire royal de Saint-Jean, et celle des francophones du 22^e Régiment royal du Canada en Allemagne. À Ottawa à l'état-major du quartier général et au Collège de la Défense nationale à Kingston, il est redevenu un officier anglophone. Lors de ses dernières affectations comme général à trois étoiles, il montre son bilinguisme mais également sa connaissance de l'allemand et bientôt de l'italien. Il était l'incarnation parfaite de l'officier bilingue et biculturel désiré par le gouvernement fédéral des années soixante à quatre-vingt. Il a pu être Rick à ses collègues et Richard pour les autres, surprenant les uns comme les autres par sa maîtrise de ce que l'on croyait être sa langue seconde. Il est aussi identifié à son régiment, le 22^e Régiment; mais pas au point encore une fois d'y être clairement catégorisé comme tel. Le personnage est riche, possède beaucoup de facettes et à certains égards est atypique.

S'il est un aspect professionnel où Evraire est plus proche des francophones qu'il n'y paraît, c'est par sa complicité avec l'Europe par rapport à l'Amérique anglophone. Sa carrière l'amène en Europe très souvent, dès sa seconde affectation, et en particulier dans la dernière décennie au grade de général. Ce lien particulier à l'Europe est déjà frappant en comparaison des hommes de sa génération et le deviendra assurément davantage dans l'avenir puisque le retrait des troupes canadiennes de l'Allemagne n'offre plus de contact professionnel aussi suivi entre les militaires de l'Europe et du Canada. Qui plus est, ce courant est encouragé par les officiers canadiens qui obtiennent de plus en plus de chances de parfaire leur perfectionnement professionnel aux États-Unis³.

La carrière militaire de Richard Evraire n'a pas été surtout celle du général commandant. Les circonstances de la guerre froide ne s'y prêtaient guère. Elle a sans doute été davantage celle d'un « staff officer ». Dans les rangs militaire anglo-saxon, on aime à dissocier le travail de terrain, celle du commandement comme telle, de celui qui s'effectue dans les officines du quartier général. Elle a aussi été celle appartenant à une catégorie qui n'est pas reconnue dans la culture militaire, celle du soldat-diplomate. S'il avait eu le « malheur » d'aller à la guerre, Evraire aurait sans doute rappelé d'une certaine façon, les généraux Andrew McNaughton, ingénieur, scientifique, ministre et organisateur et Maurice Pope. Ce dernier, dont la mère est francophone et qui est originaire d'Ottawa, écrit dans ses mémoires qu'il n'avait toujours commandé que peu d'hommes. Que sans le cacher, il en faisait allusion que le plus rarement possible⁴. Or, Pope en vient à jouer un rôle important comme représentant canadien auprès des militaires britanniques et américains en charge d'établir la grande stratégie alliée contre les forces de l'Axe. Il devient l'officier de confiance du Premier ministre King vers la fin de la guerre. Selon l'historien Jack Granatstein, il avait à cœur l'unité du pays lors de la crise de la conscription de 1944⁵. Il est l'un des rares généraux à comprendre qu'il ne sert à rien de gagner les engagements sur les champs de bataille si le prix de la victoire pour le Canada était de se fracturer à jamais. Sans grande expérience de commandement, il possédait quand même une vision stratégique qui manquait cruellement à ses collègues de l'establishment militaire. Sa stratégie était nationale et embrassait l'ensemble du pays et pas seulement l'armée. Quant à Andrew McNaughton, il est l'enfant mal aimé de la Deuxième Guerre mondiale car il est relevé de ses fonctions comme commandant opérationnel de l'armée canadienne en Europe en 1943. Pourtant son extraordinaire carrière militaire, il a été chef de l'état-major canadien, est marquée par un nationalisme canadien véritable. Pour preuve la plus éclatante : son insistance à ne pas éparpiller l'armée canadienne sur plusieurs théâtres opérationnels pendant la Deuxième Guerre mondiale afin de conserver la supervision du pays sur ses propres troupes. Cette insistance, dont viendront finalement à bout les Britanniques⁶, faisait passer les intérêts du pays avant ceux de l'Empire. Ceci ne semblait pas être la règle dans le corps des officiers supérieurs canadiens, qui pour la plupart, avait reçu leur éducation professionnelle militaire justement en Grande-Bretagne ou dans l'Empire.

Conclusion

Ces deux exemples servent à établir une prémisse importante en histoire militaire. Ce que sont les acteurs militaires, ou plutôt ce qu'ils ont conscience d'être, marque d'une façon indélébile la capacité à énoncer une vision stratégique. L'identité est un incontournable à la stratégie. Cette dernière constatation s'applique évidemment à Richard Evraire.

Stratégie

Le général et la stratégie, voilà un couple qui nous semblait inséparable et comme allant de soi. Alexandre, Frédéric le Grand, Napoléon, Hindenburg, Joukov, Giap, l'histoire mondiale nous fournit tant d'exemples de généraux et de stratégies pour remporter les combats et les guerres. L'exception étant, toute récente, occasionnée par l'invention de la bombe à la fin de la Deuxième Guerre mondiale qui avait permis aux penseurs stratégiques venant du monde universitaire, en particulier aux États-Unis, d'intégrer les rangs de ce club sélect. Notre foi envers cette règle fut ébranlée pour toujours lorsque nous avons entamé l'étude de l'histoire militaire canadienne. Les généraux canadiens n'étant pas des stratèges mais des leaders capables d'appliquer la stratégie dessinée par d'autres. La prise de conscience que les objectifs cruciaux du pays ne sont pas ceux des états tutélaires⁷ est récente et a été progressive. Nous croyons qu'Evraire a fait partie de ce réveil. La raison étant qu'il a dû songer, s'interroger et assumer sa personnalité et son identité. Une identité biculturelle qui a grandi dans une institution militaire en profond questionnement dans un pays où tant le politique, sous Pierre Elliot Trudeau surtout, que la société des années soixante et soixante-dix, remettaient en question l'ordre établi. Les généraux français sont passés maîtres dans la stratégie pure et abstraite⁸. Cet exemple n'a toutefois pas pénétré la pensée militaire canadienne trop ancrée dans sa tradition anglo-saxonne. Celle d'Evraire et de quelques-uns de ses collègues s'est plutôt exprimée par un intérêt dans l'éducation professionnelle militaire.

Éducation professionnelle

L'un des thèmes récurrent de la carrière d'Evraire a été celle du manque de préparation dans les divers aspects de sa carrière. Non pas ceux liés à la préparation opérationnelle, c'est-à-dire le métier des armes avec ses diverses procédures étant le pilier sur lequel l'officier pouvait en tout temps se rabattre⁹ mais tous les autres aspects. La gestion, la diplomatie des missions du maintien de la paix, les relations

avec les militaires et les dignitaires des autres nations, les relations avec les fonctionnaires canadiens, les relations avec les journalistes, l'administration universitaire en sont quelques exemples. Il a appris, comme plusieurs de ses collègues au fur et à mesure. La carrière fut une longue histoire de leçons apprises. Evraire, lorsqu'il a pu, a décidé de réfléchir et dans la mesure du possible de changer l'ordre, bien établi, des choses. Le contenu et la séquence des apprentissages proposés du métier militaire demandent d'avoir une idée sur le produit final désiré : un officier canadien mieux armé intellectuellement. Il n'est pas commun dans l'histoire canadienne que l'on veuille et tente de changer la nature du corps des officiers afin de répondre à une conception. Ceci dit, l'éducation professionnelle est différente de l'éducation tout court. Elle est un ensemble de connaissance et d'outils intellectuels possédant un but. On ne peut le reprocher à Evraire, sa réflexion et son action vise à améliorer d'abord l'efficacité dans le travail demandé et très secondairement celui d'un statut professionnel. En ce sens, la place de l'officier dans le reste de la société n'est pas remise en question et reste traditionnellement campé, comme dans tout le monde de tradition militaire britannique, sur une séparation de la société militaire et de la société civile. L'éducation au sens large et la recherche, celles que produisent les universités, l'intéressent moins; fournir les outils à ceux qui joignent les rangs en vue d'un leadership plus efficace, voilà la tâche qu'il s'est attribué.

L'on peut se demander si le poste de chef d'état-major de la Défense ne lui a pas échappé à cause des postes occupés durant les dernières affectations. Il est vrai qu'il est loin d'Ottawa et du quartier-général. En principe, il n'est pas interdit de cultiver ses relations de travail ou ses relations tout court dans un poste militaire. Evraire a entretenu de bons liens auprès de ses collègues de l'OTAN lui-même de façon à ce que le poste de commandant du Collège de Défense à Rome puisse toujours lui être ouvert. Les relations de travail ne sont pas la politique. La profession militaire canadienne se targue de ne pas faire de politique. Depuis des décennies, c'est ce qui distinguerait un militaire professionnel du milicien ou du réserviste¹⁰. Depuis la Confédération de 1867, le professionnalisme de l'armée canadienne s'est fondé sur l'interprétation objective de ce que devrait être un militaire moderne et efficace à l'abri des décisions politiques partisans. Les nominations et les promotions devaient cesser d'être partisane. Une vieille lutte

Conclusion

difficile à gagner lorsque la nomination ultime est du ressort des politiciens, Premier ministre, ministre de la Défense, sous-ministre de la Défense et que les enjeux de Défense sont éminemment politiques. Les postes d'état-major de la Défense ainsi que le poste d'ambassadeur du Canada à Washington, le poste le plus prestigieux de la diplomatie canadienne pour le général De Chastelain, s'expliquent difficilement sur les bases des seuls critères du mérite. Ces nominations se trouvent en fait exceptionnelle en rapport à tous les généraux canadiens de sa génération. Ils constituent l'une des plus belles carrières militaire de notre siècle. De Chastelain, contemporain d'Evraire, ne pouvait pas non plus compter sur une carrière remplie de batailles et de victoires, ni non plus Jean Boyle ou Maurice Baril. Ils sont de la génération que nous venons de décrire au fil des pages précédentes : celle de la guerre froide et du maintien de la paix.

La place d'Evraire dans l'histoire des Forces armées canadiennes

Richard Evraire est devenu un vétéran en 1995 lorsque le ministre de la Défense David Collonette le rencontre avant de faire son choix d'un nouveau patron pour les Forces armées canadiennes. C'est Jean Boyle, en décembre 1995, qui devient à son tour le Chef d'état-major de la Défense. Comme Evraire, il est originaire d'Ottawa mais a fait carrière dans l'aviation canadienne comme pilote. Le gouvernement a sans doute préféré la jeunesse à l'expérience car à 48 ans, Boyle atteint les sommets de la carrière militaire; le plus jeune de l'histoire canadienne. Une autre raison de cette nomination selon un journaliste du magazine Maclean's serait son éloignement d'Ottawa au moment de ce qui est convenu d'appeler la crise de la Somalie¹¹. Celle-ci embarrasse les militaires canadiens bien sûr, mais aussi la classe politique. Au moment de la nomination de Boyle, une enquête est déjà en cours, lancé par le gouvernement libéral de Jean Chrétien. Il faut revenir rapidement sur les événements afin d'être en mesure d'expliquer le contexte général des dernières années de la carrière militaire du lieutenant-général Richard Evraire.

Depuis le 4 septembre 1992, le quartier général canadien planche sur la mise sur pied d'une mission de maintien de la paix en Somalie. Mais la nature de la mission change soudainement. L'ONU estime qu'il faut donner plus de muscle à l'intervention des Casques bleus qui

désormais auront autant de pouvoir que lors de la guerre de Corée. Les troupes canadiennes se retrouvent à pied d'œuvre dans la petite ville de Belet Huen, le 28 décembre 1992 en dépit des difficultés de planification et de préparation. Au cours de la mission, le 4 mars 1993, les Canadiens abattent un Somalien et en blesse un deuxième après avoir dressé un piège pour surprendre des voleurs d'équipements et de marchandises. Il s'agit pour le moins d'un procédé douteux, mais la principale bavure reste encore à venir. Le même mois, un jeune Somalien est battu à mort par des membres du régiment aéroporté. L'enquête sur le déploiement des troupes canadiennes pour la mission de la Somalie est ordonnée en mars 1995 sous la pression de l'opinion publique et elle est menée par le juge Gilles Létourneau et les commissaires Peter Desbarats et Robert Rutherford. Elle va secouer les fondements de l'organisation des Forces armées canadiennes. Son rapport final, publié le 2 juillet 1997, porte le titre troublant de *Un héritage déshonoré* et conclut une enquête écourtée par le gouvernement. Il blâme le leadership militaire de l'époque. Entre-temps, le ministre de la Défense Collenette et le général Boyle ont démissionné. Ce dernier a mal paru aux yeux du public en laissant l'impression de vouloir cacher certains faits sur l'affaire de la Somalie; et aux yeux des militaires en niant durant son témoignage à la commission le principe fondamental que le chef est ultimement responsable de son organisation. Il a refusé de porter le blâme en l'imputant plutôt à ses subalternes.

Evraire n'est pas mêlé ni à la planification ni au déploiement de la mission au moment de sa rencontre avec le ministre de la Défense. Evraire avait aussi cet avantage clair d'être un membre de l'armée pour faire face à un problème dont l'origine était manifestement dans cette arme. Cette période tumultueuse pour l'institution militaire canadienne n'aurait-elle pas bénéficié de l'expérience, de l'image, du talent et du caractère de Richard Evraire? Il est juste de souligner d'autre part que le poste de Chef d'état-major au début des années 1990 n'est pas seulement à travailler à regagner un sens de l'éthique et une fierté à servir dans les Forces armées canadiennes. Le vent de l'histoire avait tourné, le Canada allait entreprendre un rôle militaire plus musclé sur la scène internationale. Les expériences opérationnelles récentes en Afghanistan particulièrement mais aussi en Iraq et dans l'ancienne Yougoslavie devenaient plus importantes pour les postulants aux promotions. Pour caricaturer, les guerriers allaient succéder aux diplomates alors

Conclusion

même que le temps des généraux de la guerre froide et du maintien de la paix était révolu...

En bout de ligne, la question que se pose le biographe sur son objet d'étude est toujours celle de son « exceptionnalité ». L'histoire sociale a une réponse toute prête pour nous. L'environnement et les contextes moulent les personnalités et les trajets de vie. « L'homme, c'est l'homme social » pour emprunter la formule d'un penseur passé de mode, Karl Marx. Richard Evraire est le produit de l'histoire militaire canadienne tout autant que de celle de l'Ontario français. Dans les deux histoires, il risque de ressortir car leur rencontre est assez rare. De tous les coins du monde visité ou habité, c'est à Ottawa qu'il est revenu, tel un boomerang : là où se trouvent une vivante communauté francophone, une vivante communauté de vétérans et le quartier général des forces canadiennes. Il reste à remettre l'homme dans ce contexte social en l'entourant des acteurs qui l'ont accompagné dans son parcours de vie. La tâche sera longue et complexe. Nous avons trouvé commode de débiter par Evraire car il offrait un angle d'analyse facile, un objet sans aspérité : dans la carrière comme dans le caractère, il constitue un beau cas. Un homme entier, affable, vif d'esprit, plaisant, qui a curieusement choisi de faire un travail très difficile. Mais Richard Evraire a aussi choisi de bien le faire.

Notes

1. Il n'est pas nécessaire de revenir sur cette question controversée ici, historiens et journalistes l'ont suffisamment traitée ailleurs.
2. Dans l'album des finissants du Collège de Saint-Jean, la notice de Richard Evraire est rédigée en anglais. Parmi les choses taquines mentionnées dans celle-ci pour décrire le caractère et les intérêts du jeune homme figurent «Terry» (Thérèse). *La Revue du Collège militaire de Saint-Jean. Annual review. 1956-1957*, Saint-Jean-sur-Richelieu, 1957, au numéro de matricule 4377.
3. Rappelons que les Chefs d'état-major, le général Rick Hillier et le général Walter Natynczyk ont obtenu des postes de commandement supérieur avec l'armée américaine.
4. Maurice Pope, *Soldiers and politicians : the memoirs of Lt. Gen. Maurice A. Pope*, Toronto, University of Toronto Press, 1962, p. 48-49.
5. Granatstein, *The Generals*, p. 232-236.
6. Le chef de l'état-major impérial, Alan Brooke, indique qu'il s'est « débarrassé » de McNaughton et qu'il est confiant que son remplaçant, Crerar, ne le laissera pas tomber. Voir l'entrée du 29 mars dans *War Diaries, 1939-1945, Field Marshal Lord Alan Brooke*, Londres, Phoenix Press, 2002, p. 535-536. Brooke estime que McNaughton ne sait pas diriger une armée. Pourtant le général britannique Montgomery qui commande le front européen n'en pense pas moins du nouveau venu Crerar.

7. Ces pays et États furent tour à tour dans l'histoire canadienne, la France, la Grande-Bretagne et les États-Unis.
8. André Beaufre, *Introduction à la stratégie*, Paris, Hachette, Pluriel Reference, 2012; Pierre-Marie Gallois, *Stratégie de l'âge nucléaire*, Paris, L'oeil F.x. De Guibert, 2009; Lucien Poirier, *Stratégie théorique*, Paris, Economica, plusieurs tomes 1998-1999; et plus récemment Vincent Desportes avec Jean-François Phélizon, *Introduction à la stratégie*, Paris, Economica, 2007.
9. Cet aspect positif de l'éducation professionnelle recule aux yeux de certains observateurs au milieu des années soixante à cause des trop nombreuses missions de maintien de la paix ou à partir de 1974 avec le changement de programme au *Staff College* canadien. Voir H. Coombs pour cette l'explication détaillée de cette thèse et de la contribution de l'historien John English au débat Howard Gerard Coombs, *In Search of Minerva's Owl, Canada's Army and Staff Education (1946-1995)*, thèse de doctorat, Kingston, Queen's University, 2009. Quant à nous, il nous semble que la perte d'un savoir-faire de combat canadien a été bien plus dramatique après la Première Guerre mondiale sans que les historiens s'en préoccupent trop!
10. L'ouvrage le plus connu évoquant cette thèse est celui de Stephen John Harris, *Canadian Brass: The making of a Professional Army, 1860-1939*, Toronto, University of Toronto Press, 1988.
11. Luke Fisher, 15 avril 1996, <thecanadianencyclopedia.com/index.cfm>.

Biographie de l'auteur

Roch Legault est membre du département d'histoire du Collège militaire royal du Canada à Kingston depuis 1995. Il a été le premier francophone à en assumer la direction. Son enseignement et ses travaux portent sur l'histoire militaire canadienne, en particulier les 18 et 19^e siècles et les militaires francophones, et l'histoire de la stratégie.

Sources, ouvrages et articles cités

(Les sites internet sont exclus, prière de vous reporter aux notes de bas de page)

Sources

Entrevues:

Charles Belzile, (2011) Ottawa.

Michel Drapeau, (2011) Ottawa.

Richard Evraire, (2007 à 2011) Ottawa et Kingston.

Thérèse Evraire (née Valiquette), (2008) Ottawa.

Donald Macnamara, (2011), Kingston.

Alain Pellerin, (2008), Ottawa.

Florent Tremblay, (2011) Saint-Jean-sur-Richelieu.

Autres :

Evraire, Richard. *Chambre 204*. Saint-Jean-sur-Richelieu (Québec): Éditions Mille Roches, 1982.

———. «General and Senior Officer Development in the Canadian Forces.» Ph. D. diss., Public School Policy, Queen's University, 1988.

———. *NATO's Senior Officer Professional Training and Development Plans*. Rome: NATO Defence College, 1994.

Jones, Lyndon. «Defence College Post is "Quite a Thrill": New Commandant.» *Whig Standard* (Kingston), Sept, 25th 1984.

La Revue du Collège militaire royal de Saint-Jean. Annual Review. 1956-1957. Saint-Jean-sur-Richelieu (Québec), 1957.

Régie du Royal 22^e Régiment. *Statuts et Règlements - la Régie Du Royal 22^e Régiment*. Québec, 1975.

Sources, ouvrages et articles cités

Ouvrages

- Anctil, Pierre. *Le rendez-vous manqué : les Juifs de Montréal face au Québec de L'entre-deux-guerres*, 366. Montréal: Institut québécois de recherche sur la culture, 1988.
- Arpi, Claude. *Cachemire, le Paradis perdu*. Arles: Éd. Philippe Picquier, 2004.
- Becker, Annette. *Guillaume Apollinaire, une biographie de guerre, 1914-1918-2009*. Paris: Tallandier, 2009.
- Bercuson, David. *A Significant Incident. Canada's Army, the Airborne, and the Murder in Somalia*. Toronto: McClelland and Stewart, 1996.
- Bernier, Serge. *Le Royal 22^e Régiment, 1914-1999*. Montréal: Art Global, 1999.
- . *Mémoires du général Jean V. Allard*. Boucherville (Québec): Éditions de Mortagne, 1985.
- Bédarida, François. *Churchill*. Paris: Fayard, 1999.
- Bland, Douglas L. *Canada's National Defence (Vol. 1 : Defence Policy)*. Kingston: Queen's University/School of Policy Studies, 1997-1998.
- Bose, Sumantra. *Kashmir : Roots of Conflict, Paths to Peace*. Cambridge: Harvard University Press, 2003.
- Brooke, Alan. *War Diaries, 1939-1945, Field Marshal Lord Alan Brooke*. Londres: Phoenix Press, 2002.
- Burke, Terry. *Cold War Soldier. Life on the Front Lines of the Cold War*. Toronto: Dundurn Press, 2011.
- Coombs, Howard Gerard. «In Search of Minverva's Owl, Canada's Army and Staff Education (1946-1995)». History, Queen's University, 2009.
- Copp, Terry. *Guy Simonds and the Art of Command*. Kingston (Ont.): Canadian Defence Academy Press, 2007.

Sources, ouvrages et articles cités

- Corriveau, Paul. *Le Royal 22^e Régiment, 75 ans d'histoire, 1914-1989*. Québec : Régie du Royal 22^e Bataillon, 1989.
- Coulon, Jocelyn. *En première ligne : grandeurs et misères du système militaire canadien*. Montréal: Le Jour, 1991.
- Dawson, Grant. « 'Here is Hell': Canada's Engagement in Somalia ». Vancouver: UBC Press, 2007.
- Delaney, Douglas H. *Soldiers' General, The: Bert Hoffmeister at War*. Vancouver: UBC Press, 2006.
- Desbarats, Peter. *Somalia Cover-up : A Commissioner's Journal*. Toronto: McMillan Stewart, 1997.
- Dickson, Paul Douglas. *A Thoroughly Canadian General: a Biography of General H.D.G. Crerar*. Toronto: University of Toronto Press, 2007.
- Doyle, Brian. *Angel Square*. Toronto: Groundwood Books, 1984.
- Fay, Terence J. *A History of Canadian Catholics*. Montréal: McGill-Queen's University Press, 2002.
- Frenette, Yves. *Brève histoire des Canadiens français*. Montréal, 1998.
- Gagnon, Jean-Pierre. *Le 22^e Bataillon (Canadien-Français). 1914-1919*. Québec: Les Presses de l'Université Laval, 1986.
- Graham, Dominick. *The Price of Command: a Biography of General Guy Simonds*. Don Mills (Ont.): Stoddart Pub. Co., 1993.
- Granatstein, J. L. *The Generals: The Canadian Army's Senior Commanders in the Second World War*. Toronto: Stoddart Pub. Co., 1993.
- Granatstein, J.L. et Sune Aakerman. *Welfare States in Trouble: Historical Perspectives on Canada and Sweden*. Toronto: Swedish-Canadian Academic Foundation, 1994.
- Gréber, Jacques. *Ottawa: Imprimeur du roi*, 1950.
- Harris, Stephen John. *Canadian Brass: The Making of a Professional Army, 1860-1939*. Toronto: University of Toronto Press, 1988.

Sources, ouvrages et articles cités

- Hélène Pelletier-Baillargeon. *Olivar Asselin et son temps. Volume II. Le Volontaire*, Montréal: Fides, 2001.
- Jeff Keshen, Nicole St-Onge (dir). *Construire une capitale. Ottawa. Making a Capital*, Ottawa: Presses de l'Université d'Ottawa, 2001.
- Kaplan, Lawrence S. *NATO After Forty Years*. Wilmington, Del.: SR Books, 1990.
- Kaplan, Lawrence S., and Robert W. Clawson. *NATO After Thirty Years*. Wilmington, Del.: Scholarly Resources, 1981.
- Lamarre, Jean. *D'Avignon, médecin, patriote et nordiste*. Montréal: VLB, 2009.
- Lamoureux, Georgette. *Ottawa 1900-1926 et sa population canadienne-française*, dans *Histoire d'Ottawa, Tome IV*. Ottawa: G. Lamoureux, 1984.
- Legault, Roch (dir.). *Le Leadership militaire canadien français: continuité, efficacité et loyauté*. Toronto: Dundurn Press, 2007.
- Legault, Roch. *Une élite en déroute. Les officiers canadiens après la Conquête*. Outremont: Athéna, 2002.
- Litalien, Michel. *Dans la tourmente : deux hôpitaux militaires canadiens-français dans la France en guerre, 1915-1919*. Outremont: Athéna, 2003.
- Mackenzie, Lewis. *Soldiers Made Me Look Good: A Life in the Shadow of War*. Vancouver: Douglas & McIntyre, 2008.
- MacLaren, Roy. *Derrière les lignes ennemies. Les agents secrets canadiens durant la Seconde Guerre mondiale*. Montréal: Lux, 2002.
- Maloney, Sean M. *Canada and UN Peacekeeping Cold War by Other Means, 1945-1970*. St. Catharines (Ont.): Vanwell Pub., 2002.
- . *Learning to Love the Bomb Canada's Nuclear Weapons During the Cold War*. Washington, D.C.: Potomac Books, 2007.
- . *Securing Command of the Sea NATO Naval Planning, 1948-1954*. Annapolis, Md.: Naval Institute Press, 1995.

Sources, ouvrages et articles cités

- . *War Without Battles: Canada's NATO Brigade in Germany, 1951-1993*. Toronto: McGraw-Hill Ryerson Ltd., 1997.
- . *Reluctant Peacekeeper: Canada and the Multinational Force and Observers in the Sinai, 1979-1982*. Kingston (Ont.): Centre for International Relations, Queen's University, 2008.
- . *War with Iraq: Canada's Strategy in the Persian Gulf, 1990-2002*. Martello Papers. Kingston (Ont.): Centre for International Relations, Queen's University, 2002.
- Morgan, Jean-Louis et Linda Sinclair. *Ne Tirez Pas!* Québec: Éditions de l'Archipel, 2008.
- Morin, Jean H. et Richard Gimblett. *Opération Friction, Golfe Persique (1990-1991)*. Toronto: Dundurn Press, 1997.
- Morton, Desmond. *The Canadian General Sir William Otter*. Toronto: Canadian War Museum, 1974.
- . *Une histoire militaire du Canada 1608-1991*. Sillery (Québec): Septentrion, 1992.
- Nagy, Thmas L. *Ottawa in Maps. Ottawa par les Cartes. A Brief Cartographical History of Ottawa. Brève histoire cartographique de la ville d'Ottawa, 1825-1973*. Ottawa: Public Archives Canada. Archives publiques Canada, 1974.
- Off, Carol. *The Lion, the Fox and the Eagle: A Story of Generals and Justice in Rwanda and Yugoslavia*. Toronto: Random House Canada, 2000.
- Pariseau, Jean, and Serge Bernier. *Les Canadiens Français et le bilinguisme dans les Forces armées canadiennes, T.1 : 1763-1969 : Le spectre d'une armée bicéphale*. Ottawa: Service historique de la Défense nationale, 1987.
- . *Les Canadiens Français et le bilinguisme dans les Forces armées canadiennes, T.2 : 1967-1987 : Langues officielles : la volonté gouvernementale et la réponse de la Défense nationale*. Ottawa: Service historique de la Défense nationale, 1991.

Sources, ouvrages et articles cités

- Pelletier-Baillargeon, Hélène. *Olivar Asselin et son temps*. Montréal: Fides, 2001.
- Pope, Maurice Arthur. *Soldiers and Politicians: The Memoirs of Lt. Gen. Maurice A. Pope*. Toronto: University of Toronto Press, 1962.
- Racine, Jean-Luc. *Cachemire, au péril de la guerre*. Paris: Autrement, 2002.
- Rathwell, Shawn. «Le sentiment d'appartenance au sein de la communauté canadienne-française d'Ottawa, 1852-1912.» Mémoire de maîtrise, Ottawa, 2004.
- Razack, Sherene. *Dark Threats and White Knights: The Somalia Affair, Peacekeeping, and the New Imperialism*. Toronto, Buffalo: University of Toronto Press, 2004.
- Reid, B. A. *No Holding Back Operation Totalize, Normandy, August 1944*. Toronto: Robin Brass Studio, 2005.
- Rhodes, Richard. *Arsenals of Folly. The Making of the Nuclear Arm Race*. New York: Alfred A. Knopf, 2007.
- Rickard, John Nelson. *The Politics of Command: Lieutenant-General A.G.L. McNaughton and the Canadian Army, 1939-1943*. Toronto: University of Toronto Press, 2010.
- Rivet, Laurier R. «La Saint-Jean-Baptiste à Ottawa (1853-1953).» MA, Ottawa, 1976.
- Sherry, Norman. *The Life of Graham Greene, Volume 2: 1939-1955*. Londres: Pimlico, 2004.
- Taylor, Alastair M., David Cox et Jack L. Granatstein. *Peacekeeping: International Challenge and Canadian Response*. Toronto: Canadian Institute of International Affairs, 1968.
- Taylor, John H. *Ottawa, An Illustrated History*. Toronto: James Lorimer and Company, Publishers and Canadian Museum of Civilization, National Museums of Canada, 1986.
- Tougas, Rémi. *Stanislas Tougas, 1896-1917. Un des plus grands coeurs du 22^e Bataillon*. Sillery (Québec): Septentrion, 2005.

Sources, ouvrages et articles cités

- Tremblay, Jules. *Sainte-Anne d'Ottawa : un résumé d'histoire, 1873-1923*. Ottawa: La cie d'imprimerie d'Ottawa, 1925.
- Tremblay, Thomas-Louis. *Journal de guerre, 1915-1918*. Marcelle Cinq-Mars (éd.), Outremont: Athéna, 2006.
- Wheeler, Anne et al. *Angel Square*. Montréal et Toronto: National Film Board of Canada, distribution CFP Video, 1980.
- Young, Frederick Walter. *The Story of the Staff College, 1858-1958*, 59. Camberley, Surrey: Gale & Polden, 1958.
- Zucchi, John. *A History of Ethnic Enclaves in Canada*. Ottawa: Canadian Historical Association, 2007.

Articles (revues et livres)

- Bernier, Serge. «Le Collège militaire royal de Saint-Jean : la mise en marche du concept du corps d'officiers bilingue avant l'heure.» *L'éducation et les Militaires Canadiens*, Outremont : Athéna, 2004.
- Choquette, Robert. «L'église de l'Ontario français», dans *Les Franco-Ontariens*, Cornelius Jaenen (dir.). Ottawa: Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1993.
- Faucher, Jacques. «Le Congrès marial de 1947 à Ottawa.» *Le Chaînon* (Ottawa), automne 2007, 53-55.
- Kecskeméthy, Klára Siposné. «History of the NATO Defense College.» *Academic and Applied Research in Military Science*, n° 4, 3^e éd. (2005).
- Langlois, André. «Le comportement résidentiel de la population d'origine française à Ottawa 1961, 1971 et 1981.» *Recherches Sociographiques XXVII*, n° 2 (1986): 261-273.
- Lo, Laurelle. «The Path from Peddling: Jewish Economic Activity in Ottawa Prior to 1939.» dans *Construire une capitale. Ottawa. Making a Capital*, Jeff Keshen et Nicole St-Onge (dir.), 239-250. Ottawa: Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2001.

Index

4

4^e Groupe brigade d'infanterie du Canada 39

4^e Groupement de combat mécanisé du Canada 40

A

Afghanistan 6, 7, 125

Allard (Jean-Victor) 1, 8, 9 *notes*

Allemagne 38-42, 44, 45, 48, 56, 58, 60, 61, 70, 71, 77, 81-84, 86, 88, 93, 95, 98, 100-102, 104-106, 111 *notes*, 120

Alliance. *Voir* OTAN 84, 86, 98-104, 109, 110

Américain(e). *Voir* États-Unis 3-5, 43, 67, 68, 79, 81-83, 85, 86, 88, 98-100, 104, 106, 109, 117, 121, 126 *notes*

Amérique 2, 67, 100, 120

Angle (Harry H.) 51

Arme/armes. *Voir* Armement 3, 4, 35, 39, 50, 55, 90, 91, 125

Armement 4, 68

Artillerie 40, 64

Asselin (Olivar) 8, 9 *notes*

B

Bataille 2, 5, 20, 40, 92, 121

Belzile (Charles) 38, 46 *notes*, 60, 72 *notes*, 83

Bernier (Serge) 8, 9 *notes*, 46 *notes*, 57, 67, 72 *notes*

Bilinguisme/bilingue 8, 9 *notes*, 29, 35, 44, 45, 57, 63, 64, 66, 67, 72 *notes*, 92, 105, 119, 120

Blindé(e)(s) 40, 96

Borden (base des Forces canadiennes) 33-35, 37, 39, 44, 52, 95

Brigadier-général 60, 76, 76, 78, 79, 80, 81, 83-87, 90

Britannique 2, 9, 20, 42, 47, 48, 50, 52, 56, 62, 93, 104, 106, 111 *notes*, 121, 123, 126 *notes*

Bruxelles (Belgique) 39, 97-100, 103, 107-109, 115

Burns (E. L. M.) 76

C

Cachemire 47, 48, 50, 51, 53, 57, 58, 71 *notes*, 75

Canadien 1, 2, 4, 6, 8, 9, 9 *notes*, 17, 22 *notes*, 34-36, 44, 47, 50-52, 54, 55, 57, 59, 62, 67, 68, 75-78, 80, 83, 85, 86, 89, 90, 93, 94, 96-109, 111 *notes*, 119-121, 123, 124, 127 *notes*

Capitaine 35, 37, 38, 54, 58

Caporal 84

Carrière 1-8, 17, 20, 24, 30, 32-34, 37, 42-44, 46, 47, 54, 58-64, 67, 68, 71, 78, 80, 81, 91, 95, 98, 105, 107-109, 113, 115, 117, 119-124, 126

Index

Casques bleus. *Voir* Maintien de la paix
54, 76, 124

Chypre 52

Civil(s)/civile(s) 3, 4, 30, 32, 33, 45, 51,
54, 56, 79, 88-90, 99, 104, 107, 112 *notes*,
116, 123

Collège de la Défense nationale (Kings-
ton, Ontario) 88, 89, 92, 100, 107, 114,
116, 120

Collège militaire royal de Saint-Jean 23,
25, 63, 67, 72 *notes*, 89, 105, 116, 120

Colonel 44, 59, 61-64, 66, 67, 69, 70, 77,
84, 88, 90, 100

Combat(s) 3-7, 21, 23, 36, 40, 48, 61, 66,
75, 84, 93, 101, 102, 111 *notes*, 112 *notes*,
119, 122, 127 *notes*

Conflit. *Voir* Guerre 2, 3, 36, 60, 76, 79,
89, 116

Conseil de sécurité 48, 50, 75, 98

Crerar (Harry) 9 *notes*, 75, 110 *notes*,
126 *notes*

D

Dallaire (Roméo) 8

De Chastelain (John) 124

De Gaulle (Charles) 99

Diplôme 25, 30, 32, 33, 37, 45, 46 *notes*,
62, 64, 65, 68, 115

Dissuasion 3, 94, 96

E

Éducation 6, 17, 19, 37, 45, 62, 65, 68,
72 *notes*, 75, 80, 88, 09-92, 108, 109, 111
notes, 114-116, 121-123, 127 *notes*

Égypte 75-78, 81

Eisenhower (Dwight) 5, 107, 112 *notes*

Enseignement. *Voir* Instruction 6, 9, 16,
21, 29, 33, 34, 53, 60, 63, 69, 70, 75, 88,
106, 110, 113, 116, 129

Entraînement 4, 13, 16, 33, 35, 38, 41, 52,
84, 88, 92, 95, 103

État-major 1, 37, 38, 43, 54, 59-61, 66,
84, 87, 88, 90, 94, 97, 99, 101, 104, 107,
111, 115, 120, 121, 123-125, 126 *notes*

États-Unis 3, 23, 68, 81, 82, 90, 93, 98-
100, 103, 111 *notes*, 113, 120, 122, 127
notes

Étude 5, 24, 26, 29, 30, 32-34, 36, 37, 45,
46 *notes*, 52, 64, 66, 68, 84, 91-93, 109,
110, 114-116, 122, 126

Europe 3, 5, 23, 38, 58, 60, 75, 82, 85,
86, 87, 95, 98, 101, 102, 107, 109, 110, 112
notes, 120, 121

Evraire (Thérèse) 46, 72 *notes*, 73 *notes*,
78, 90, 110 *notes*

F

Forces canadiennes 1, 6, 8, 33, 34, 43,
50, 61, 64, 66, 85, 89, 91, 94, 97, 102, 112
notes, 113, 115, 119, 126

Formation 6, 18, 23, 30, 33, 36, 38, 46
notes, 53, 57, 64, 66, 68, 70, 87-89, 91, 96,
97, 106, 111 *notes*, 112 *notes*, 115

France 1, 14, 72 *notes*, 76, 98, 111 *notes*, 113, 127 *notes*

Franco-ontarien. *Voir* Francophone 14, 78

Francophone 1, 2, 8, 11, 12, 24, 26, 28, 30, 45, 59, 61, 62, 64, 66, 69, 71, 71 *notes*, 77, 92, 106, 119-121, 126, 129

FUNU I 75

FUNU II 75, 76

G

Gagetown (base des Forces canadiennes) 34, 52

Génie 4, 6, 30, 32, 33, 44, 45, 67

Ghana 37

GOMNUIP 48, 50, 51, 54

Granatstein (Jack) 35, 71 *notes*, 101 *notes*, 121, 126 *notes*

Grande-Bretagne 76, 121, 127 *notes*

Guerre 1-8, 18, 21, 23, 35, 36, 38, 41, 42, 46 *notes*, 48, 50, 52-54, 57, 58, 60, 66, 71 *notes*, 72 *notes*, 75, 76, 80, 83-85, 88-90, 93, 96, 99, 101, 104, 111 *notes*, 112, 115, 121, 122, 127 *notes*

Guerre de Corée 3, 4, 7, 23, 38, 58, 125

Guerre du Golfe 3, 79, 100, 104, 108, 111 *notes*

Guerre du Vietnam 3, 68

Guerre froide 2-4, 6, 8, 23, 60, 97, 100, 101, 103, 104, 115, 116, 121, 124, 126

H

Héros 1,5

I

Identité 1, 2, 19, 21, 27, 28, 42, 61, 62, 70, 71, 76, 77, 89-92, 105, 106, 119, 120, 122

Inde 47, 48, 50, 71 *notes*

Ingénieur 25, 121

Instruction 6, 34, 35, 38, 84, 88, 92

Ismaïlia. *Voir* Égypte 75-78

Israël 75-77

K

Kingston 6, 21 *notes*, 25, 29-33, 37, 46 *notes*, 65-67, 88, 89, 91, 105, 107, 111 *notes*, 112 *notes*, 114, 116, 117, 117 *notes*, 120, 127 *notes*

Kohl (Helmut) 82, 83, 105

L

Lahr (base des Forces canadiennes) 61, 62, 71, 86

Langue 12, 21, 24, 35, 42, 45, 61, 66, 77, 84, 92, 105, 119, 120

Leader 9

Leadership 5-9, 9 *notes*, 20, 29, 41, 47, 50, 57-61, 65, 68, 69, 80, 89, 92, 123, 125

Liban 75, 77

Lieutenant 1, 21 *notes*, 29, 34, 40

Loyauté 2, 9 *notes*

Index

M

Macnamara (Donald) 90, 91, 111 *notes*, 117

Maintien de la paix 3, 7, 29, 35, 36, 47, 50, 51, 53, 75, 81, 89, 122, 124, 126, 127 *notes*

Major 35, 37-45, 54, 58-61, 66, 84, 87, 88, 90, 94, 97, 99, 101, 104, 107, 111 *notes*, 115, 120, 121, 123-125, 126 *notes*

Marine 9, 33, 43, 44, 70, 93, 95-97, 114

Marshall (George) 5

McKenzie (Lewis) 8

McNaughton (Andrew) 121, 126 *notes*

Ministère de la Défense (Canada) 30, 94, 95, 97, 107, 108, 111 *notes*, 116

Montgomery (Bernard) 5, 126 *notes*

Morton (Desmond) 26, 71 *notes*

Moscou. *Voir* Union soviétique 82, 104, 110

Moyen-Orient 35, 75, 79, 111 *notes*

N

Nations unies 47, 48, 50-55, 58, 71 *notes*, 75, 98, 112 *notes*

Nucléaire 3, 50, 60, 82, 83, 88, 93, 96, 101, 116, 127 *notes*

O

Off (Carol) 8, 9 *notes*

Ontario 6, 14, 21, 22 *notes*, 34, 37, 46 *notes*, 62, 65, 126

Opération 66, 108, 112 *notes*

Otan 3, 38, 39, 42, 43, 45, 60, 77, 83, 85-87, 90, 91, 93, 95-103, 105, 107-110, 111 *notes*, 112 *notes*, 115, 123

Ottawa 1, 9 *notes*, 11-21, 21 *notes*, 22 *notes*, 27, 28, 30, 42-46, 53, 55, 66, 68, 70, 72 *notes*, 75, 78-80, 86, 87, 93, 95-98, 101, 102, 106-108, 111 *notes*, 112 *notes*, 113-115, 119-121, 123, 124, 126

P

Pacte de Varsovie 3, 53, 81, 82, 85, 87, 101, 104, 111 *notes*

Paix 2, 3, 7, 11, 17, 29, 35, 36, 47, 48, 50, 51, 53, 66, 71 *notes*, 75, 76, 81, 84, 89, 91, 101, 104, 112 *notes*, 122, 124, 126, 127 *notes*

Pakistan 47, 48, 50, 53, 55-57, 71 *notes*, 78, 119

Paris. *Voir* France 39, 71 *notes*, 99, 117 *notes*, 127 *notes*

Patton (George) 4, 5, 7

Pearson (Lester B.) 36, 50, 76

Politique de défense 87, 94, 102, 111 *notes*

Pope (Maurice) 121, 126 *notes*

Première Guerre mondiale 58, 75, 127 *notes*

Professionnalisme 4, 5, 35, 103, 123

Q

Québec 2, 9 *notes*, 19, 22 *notes*, 23, 28, 32-34, 36, 39, 41, 52, 61, 62, 65, 70, 72 *notes*, 78, 86, 95, 106

Québécois 1, 11, 14, 28, 57, 77

R

Rapport 28, 58, 77, 79, 80, 86, 105, 116, 120, 124, 125

Reagan (Ronald) 82, 93, 111 *notes*

Régiment 2, 8, 12, 16, 32, 33, 35, 38, 41-45, 46 *notes*, 47, 52, 57-59, 62-64, 69, 72 *notes*, 77, 105, 106, 120, 125

Rideau de fer. *Voir* Pacte de Varsovie 76, 104

Rome (Italie) 105, 107, 108, 112 *notes*, 123

Royal 22^e Régiment 8, 33, 38, 47, 52, 57, 58, 62, 72 *notes*, 77

Royaume-Uni. *Voir* Britannique 5, 48, 82, 83, 90, 93, 98, 105, 111 *notes*, 113

S

Saint-Laurent (Louis) 50, 100

Science/scientifique 4, 26, 32 *notes*, 40, 101, 116, 112 *notes*, 121

Seconde Guerre mondiale 3, 5, 7, 8, 18, 46 *notes*, 52, 53, 75, 90, 99

Sergent 35

Stratégie/stratégique 3, 5, 6, 23, 68, 80, 82, 83, 90, 91, 93, 94, 100, 101, 104, 106, 110, 111 *notes*, 113, 115, 116, 121, 122, 127 *notes*

Syrie 75, 77, 104

T

Thatcher (Margaret) 82, 83, 105

Thériault (Robert) 40, 87, 90, 91

Troupe 34, 35, 40, 59, 62, 69, 77, 78, 87

Trudeau (Pierre Elliott) 17, 49, 55, 66, 85, 86, 93, 94, 105, 122

Turc/turque. *Voir* Turquie 52, 104

Turquie 104, 111 *notes*

U

Union soviétique 3, 82, 98, 111 *notes*

Université McGill 30, 45

URSS. *Voir* Union soviétique 23, 36, 53, 82-84, 87, 101, 104

V

Valcartier (base des Forces canadiennes) 33, 34, 52, 70

W

Washington (DC) 5, 7, 82, 124

À la suite du général Jean-Victor Allard, plusieurs officiers francophones allaient suivre ses traces et occuper des positions de leadership déterminantes dans la hiérarchie militaire canadienne. Ils avaient dorénavant le pouvoir de remodeler l'institution selon de nouvelles avenues. Richard Evraire a été de ceux-là.

La biographie du lieutenant-général à la retraite Richard Evraire n'a pas pour but d'introniser un autre général au temple des héros de guerre avec tout ce que cela implique de simplification et de falsification de l'histoire. Elle vise à faire connaître simplement un homme qui a été de ceux qui ont gagné la guerre froide, participé et commandé des missions de maintien de la paix en plus de veiller à la modernisation des Forces canadiennes et de toutes celles de l'OTAN grâce à ses combats pour l'éducation et ses postes de responsabilités dans le domaine. Au-delà du leadership militaire, ce franco-ontarien a assumé son identité et aidé les autres à le faire.



CANADIAN DEFENCE ACADEMY PRESS

ISBN 978-0-660-20869-5



9 780660 208695